LE COMTE

DE NETY,

1074-1086,

PAR

Lottin de Laval.

TOME DEUXIÈME.

DEUXIÈME ÉDITION.



PARIS.

LADVOCAT,

PLACE DU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXXVIII.

LE COMTE

DE NETY.

TOME SECOND.

DEUXIÈME ÉDITION.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

MARIE DE MÉDICIS, 2 vol. in-8.

ROBERT LE MAGNIFIQUE, 2 vol. in-8.

Publications prochaines de M. Lottin de Laval.

LES GALANTERIES DU MARÉCHAL DE BASSOMPIERRE, Histoire des mœurs de la cour de Henri III, Henri IV, la régence de Marie de Médicis et Louis XIII.

LA MOISSON D'ORIENT, RAFAELLA, poëmes. 1 magnifique volume orné de dix gravures anglaises.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
Rue de la Vieille-Monnaie, n° 12.

LE COMTE
DE NETY,

1074-1086.

PAR

LOTTIN DE LAVAL.

TOME SECOND.

DEUXIÈME ÉDITION.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. M. LE DUC D'ORLÉANS,
PLACE DU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXXVIII.

…onc fournir à la jeune
son développement.

des feuilles; tel est celui qui termine la tige du bois-gentil (*daphne mezereum*).

LA SICILE AFRICAINE.

Quand mes vigoureux et habiles mariniers siciliens se trouvaient épuisés par les efforts inouïs qu'ils avaient dû opposer à la tempête de la nuit, je faisais alors déployer la voile, et je dirigeais moi-même ma légère et fragile parencelle, qui, rasant les grèves comme le pétrel, l'oiseau des ondes, me permettait d'admirer davantage ces longues colonnades blanches et ces montagnes délicieuses sur lesquelles le soleil prodiguait sa lumière éclatante... Ah! comme mon cœur se dilatait! comme je me sentais vivre! Toi seule, tu me manquais pour que je fusse entièrement heureux... Mais, ici-bas, l'homme l'est-il jamais complètement?

Comte L. DE CHARNY. *Le Voyageur*. A UNE DAME

XVI.

LE

COMTE DE NETY.



XVI.

Pendant que des complots se trament, et que d'amères larmes coulent dans le silence et les angoisses, quittons pour un temps la ville assiégée et le camp des Normands inquiets, afin de suivre la galère sur laquelle était le comte de Nety avec

le misérable médecin juif. Le vent, qui soufflait de la mer d'Ionie, emportait cette barque couverte de voiles comme l'ouragan fait d'une feuille de palme. Bientôt elle eut dépassé Catane, le blanc promontoire de Léontium, et comme le soleil disparaissait sous l'horizon, les navigateurs aperçurent au nord la haute tour noire du môle d'Augusta.

Le Juif connaissait merveilleusement cette côte célèbre, et, se croyant déjà maître du destin de ces hommes, il mit la main au gouvernail, dirigeant constamment l'esquif vers la terre.

Joanne l'Amalfitain, naturellement méfiant et tout entier aux ordres sévères de son général, prit ombrage de ce manége, et, marin à demi et fier de la haute autorité dont Serlon l'avait revêtu, il repoussa

brusquement le médecin en s'emparant à son tour du gouvernail.

— Où veux-tu donc nous mener, mécréant? s'écria-t-il avec colère; crois-tu que nous sommes trop loin de la côte, dis, pour nous en rapprocher davantage? En courant ainsi, tu nous jetais droit à la gueule du grand port de Saragoce (Syracuse).

— Syracuse est là, dit le Juif en étendant son bras vers le couchant d'un ton dédaigneux.

— Je sais ce que je dis, reprit l'Amalfitain. Si tu es las de vivre, Jéroboam, nous ne le sommes pas, nous autres, et notre mission n'est point remplie.

Le médecin murmura quelque injure,

et se rendit sous le pont de la galère où Jourdan gisait sur un lit.

— Allons, voilà le vent qui change, dit Joanne; c'est une apparence de sirocco : vite, abaissez-moi vos voiles, mariniers, car je ne me soucie guère d'aller rendre visite aux Sarrasins. Et maintenant, ramez vigoureusement, mes braves, et toujours courons vers le sud, pour que nous puissions doubler le cap Pachynum.

Jourdan reposait sur sa couche quand le Juif arriva près de lui; sa belle figure était extrêmement pâle, mais l'expression de souffrance avait déjà cédé quelque peu aux secours de l'art et à la brise fraîche de la mer.

— Je ne souffre pas, Nazaréen, dit-il en se soulevant, mais je suis d'une fai-

blesse extrême : donne-moi à manger, ou bien quelque breuvage fortifiant.

— L'un et l'autre seraient dangereux, seigneur comte ; il faut attendre.

— Mais puisque ma plaie se ferme et que la fièvre a cessé, il est bon que je reprenne des forces. Qui sait si bientôt mon bras ne me sera pas utile pour défendre ma vie contre ces traîtres dont nous allons être entourés ?

— Rassurez-vous, seigneur ; à Xacca ils nous prendront aisément pour leurs frères : n'ai-je pas été élevé au milieu d'eux ?

— Toi, sans doute ; mais moi, mais Joanne et mes soldats ? Nul d'entre eux

ne sait la langue arabe : il n'y a que l'Amalfitain qui la comprenne, encore la parle-t-il fort mal.

— Eh bien! ils resteront à garder votre galère dans une crique lointaine; nous serons seuls aux bains, et je pourrai mieux encore éloigner tout soupçon de l'esprit des Arabes.

Tancrède de Nety s'agita violemment sur sa couche, frappé tout à coup de l'exposition des projets de son médecin; il allait donc se trouver à la merci de cet homme fameux dans son art à la vérité, mais dont la moralité pouvait être douteuse. Il se rappela le peu de confiance que Serlon avait en lui, et sa méfiance grandissant à mesure qu'il songeait à toutes ces choses, il le congédia.

— Envoyez-moi Joanne, maître Jéroboam, et au lever du soleil venez m'avertir ; vous connaissez parfaitement ce beau pays, le plus curieux assurément et le plus poétique du monde civilisé, et je désire que vous soyez aussi mon maître dans la science de l'histoire, cette science qui agrandit les facultés intellectuelles de l'homme.

Cette flatterie plut au Juif, qui s'inclina plus bas que de coutume en souriant d'aise; et à peine fut-il de retour sur le pont, que, sans songer à rien de fâcheux pour lui, il envoya le rude Amalfitain au comte normand.

— Prends ma coupe d'argent, mon brave Joanne, et verse-moi quelques gouttes de vin de Calabre. Malgré tout ce que dit

le Nazaréen, je me sens mieux, je veux recouvrer des forces : il me tarde de rentrer au camp.

— Et vous avez raison, mon noble maître; si l'appétit vous vient, mangez, et envoyez au diable ce vilain corbeau de Jéroboam.

— As-tu confiance en cet homme?

— Un peu plus qu'en un Grec, un peu moins qu'en un Sarrasin.

— C'est peu.

— Entre nous, mon général, et cela sans la plus légère prévention, je ne le crois pas meilleur médecin qu'habile marinier; et tenez, il n'y a pas plus d'une heure

qu'il voulait absolument diriger la galère sur Saragoce.

— Serait-il donc vendu à mes ennemis? pensa le comte, en maudissant la faiblesse qui le retenait sur son lit de douleur. — Écoute, Amalfitain, il n'est nullement nécessaire de te donner des instructions pour veiller à ma sûreté, n'est-ce pas? Je connais ton dévouement; tu ne serais pas homme à te laisser séduire pour quelques poignées de sultanins d'or ?

— Joanne d'Amalfi est pauvre, mon général; mais c'est un soldat fidèle à sa bannière.

— Je soupçonne le Juif d'être moins loyal.

— Si j'osais me permettre de donner un

avis à mon chef, je lui dirais de prendre garde à cet excommunié ; je l'ai flairé, il a certainement une odeur de trahison. Sans moi, mon général, et je vous le dis sans orgueil, nous n'aurions pas dépassé les plages du Val di Noto.

— Peut-être nous trompons-nous, Joanne; souvent l'homme porte des jugements téméraires ; quiconque ne marche pas dans notre voie est aussitôt soupçonné de félonie : c'est le caractère éternels des mortels; mais cependant, à la moindre apparence de trahison....

— C'est un homme mort !

— Je te l'abandonne sans nul remords, entends-tu ?

— Ah ! mon beau Jéroboam, prenez garde !

— Sais-tu lire, Joanne?

— J'ai, dans ma jeunesse, été quelque peu clerc, dit-il avec une suffisance de tabellion; on voulait me tonsurer; mais j'ai pensé qu'un homme d'épée était plus utile qu'un moine, et j'ai pris l'épée.

— Tu as mieux fait, quoique les moines commencent à lever bien haut la tête. Grégoire VII a une ambition de conquérant, et cette ambition démesurée pourrait bien avoir d'épouvantables résultats pour nous dans l'avenir. Mais à quoi bon de te parler de ces choses, Joanne? prends mon gros livre de prières, et récite-moi les litanies.

C'est ainsi qu'au sortir de la barbarie du Nord, dans ces temps à peine dégrossis par les restes de la civilisation byzantine,

les hommes les plus éminents, les princes, les chefs des armées émigrées, priaient dans les camps, sous la tente ou sur leurs galères, et ces prières n'étaient pas un acte d'habitude; non, elles étaient inspirées à ces hommes ardents par la foi la plus vive et la plus sainte. Aussi, nous sommes portés à penser que cette foi religieuse, cette exaltation sublime à propos d'admirables croyances, furent autant de voix divines qui les poussèrent d'Occident en Orient, et donnèrent à leurs armes la plus large part du monde.

Après l'accomplissement de cette pieuse coutume de l'époque, le comte de Nety, s'apercevant que le sommeil allourdissait ses paupières, invita l'Amalfitain à aller prendre du repos.

— Mais avant, lui dit-il, donne-moi

cette écharpe tachée de sang que tu vois sur mon heaume.

Il la porta à ses lèvres décolorées avec un transport plein d'enthousiasme , et laissa tomber sa tête lourdement sur son chevet.

C'était le seul souvenir qu'il eût de Ziza ; il s'endormait en le pressant contre son cœur à défaut de sa bien-aimée sultane, dont l'âme était brisée alors par les plus affreuses tortures que puisse engendrer la pensée!

Jéroboam fut ponctuel : quand les premiers rayons du soleil brillèrent sur les voiles de la galère , il descendit vers la cellule du comte, et ne parut pas peu surpris de trouver l'Amalfitain endormi en tra-

vers de la porte, selon la coutume observée chez les anciens rois de l'Assyrie.

— Ce démon-là le suit comme son ombre, murmura-t-il, et il est de taille à renverser dix Sarrasins; mais Vittumen s'en arrangera. Allons, s'écria-t-il, debout, mauvais dormeur d'Amalfi; le jour est haut, et tu as la présomption de croire que la galère va mal quand tu ne tiens pas le gouvernail, lève-toi donc afin de t'assurer si sa proue ne va pas donner sur quelque dangereux écueil.

— Tu as raison, limier d'Israël, repartit Joanne en se frottant les yeux; mais rassure-toi, je connais la côte aussi bien qu'un patron de Mazzare; et si nous échouons, tu pourras me vendre aux Arabes aussi bien qu'Iscariote a vendu le Christ aux païens.

— Allons, debout, je ne suis pas là pour subir tes préceptes historiques, le chef m'attend.

— Passe, et surtout prends garde de me heurter; le contact du Juif est comme le mal des ardents, il souille.

— Pour l'amour d'Israël, il faut tout endurer, pensa Jéroboam; mais j'aurai de l'or à ce prix, et mes heures de vengeance!

Quelques instants après, le comte de Nety, étendu sur d'épaisses et moelleuses nattes, à l'ombre d'une blanche voile latine, admirait les merveilleuses grèves de la Sicile africaine.

Ils avaient dépassé l'embouchure du Ragusa et le cap de Scalambre; les pointes

dentelées de Camarina leur apparaissaient toutes couvertes d'orangers et de pistachiers : c'était un spectacle enchanteur et toujours digne de la noble muse de Virgile.

— N'est-ce pas, noble comte, s'écria le Juif, que les poëtes de l'antiquité avaient bien nommé cette île en l'appelant *les délices de l'Univers?* Non loin de ce fleuve qui coule au delà du Scalambre, était Hybla, si célèbre par son miel exquis ; là furent les bains de Caucana, cette rivale de Thermes ; plus loin, c'était Camarina, que les despotes syracusains envahirent...... Voilà le Drillo, le fleuve qui roule des pierres précieuses ; et ce point blanc que vous apercevez à l'horizon, ce sont les restes de la splendide Géla, de la merveilleuse cité des arts [1].

[1] C'était à Géla que se fabriquaient ces admirables

Le sirocco ayant cessé tout à coup, et le vent de l'Ionie les favorisant, ils arrivèrent le troisième jour, deux heures après le lever du soleil, en face des ruines d'une ville qui semblait avoir été superbe. Jourdan fit appeler le Juif.

— Quelle est cette cité qui possède un si grand nombre de temples debout encore après vingt siècles? Quelles sont ces belles colonnades dorées et aériennes?

— Seigneur, cette ville fut la merveille des Grecs de l'antiquité; c'est là qu'ils avaient rassemblé tous les prodiges de l'esprit humain. C'est la ville de Phalaris, c'est Agrigente.

vases grecs improprement appelés étrusques par les amateurs.

(*Voy.* mon Voyage en Sicile, *Un an sur les chemins*, t. I.)

— Agrigente, Agrigente, murmura le comte de Nety; qu'elle était belle et sublime, cette grande Grèce! mais, quoique déchue, qu'elle est belle encore!

— Ah! reprit le Juif entraîné par l'enthousiasme des souvenirs, tu étais bien la perle des grandes capitales, ô noble et malheureuse Agrigente! C'était sans doute pour défier les navigateurs et pour étaler ta puissance que tes fils avaient édifié si près de la mer cette ligne de temples somptueux que Phidias et Zeuxis, ces divins artistes de l'antiquité, avaient ornés de leurs chefs-d'œuvre! Si l'orgueil te fit agir, tu fus cruellement punie!... Voyez, seigneur comte, voyez ces gracieuses collines ornées de si frais ombrages; voyez ces plages que la mer caresse avec tant de douceur, comme si elle craignait d'éveiller avec ses ondes les héros qui dorment sur

ces rives solitaires. Ah! quels hommes ils étaient, ceux qui y vécurent! Vous ne savez pas cela, vous autres guerriers du Nord; prier votre Dieu et combattre l'infidèle, voilà votre vie. C'est à peine si vos prêtres savent le nom du grand Alcibiade, et tous ignorent que Pythagore et Démotélès, Épicharme et Zénon d'Élée, ont, dans ces lieux mêmes, enseigné de sublimes leçons aux peuples [1].

— Tu ne rends pas justice à nos pasteurs, et cela se conçoit, Nazaréen, repartit le comte avec bonté; chacun, à tort ou à raison, veut faire prévaloir le génie de sa race; mais si le grand nombre ne s'a-

[1] Nous pensons qu'il est inutile de faire remarquer ici que c'est un Juif du xi[e] siècle qui parle. Jéroboam pouvait n'avoir pas entièrement tort; à cette époque reculée, le clergé frank n'était guère versé dans l'étude de la littérature grecque.

donne pas assez à la science, si les Abu-abd-Allah, les Abu Hassem Mohammed, les Esserif, sont rares parmi eux, il en est quelques-uns du moins qui pourraient rivaliser avec tous les grammairiens de Palerme et d'Espagne [1].

— Ah! seigneur comte, vous ne savez pas combien sont abondantes les sources de science que possèdent les rabbins et les Arabes.

Puis il y eut à bord du navire une lon-

[1] Célèbres écrivains arabes de la Sicile. Abu-abd-Allah est auteur d'un poëme *parafrastico del Corano*; le second alla étudier à La Mecque et composa un livre qu'il intitula *la Vraie science*; quant à Esserif Essachali, né à Mazzare, il écrivit le fameux NAUSHAT ALABSAR, promenade poétique et scientifique à travers le monde.

(*Voy*. NICOL. MAGGIORE, *Storia di Sicilia*. AL-NOWAYRI ET LES CHRONIQUEURS ARABES.)

gue pause silencieuse, et le savant Jéroboam put de nouveau s'abandonner aux délices que procurent à la pensée les désirs d'une vengeance prochaine.

— Ah! reprit soudainement Jourdan en jetant sur l'amphithéâtre du Camique un regard d'envie, quand donc le gonfanon normand flottera-t-il sur toutes ces forteresses !

L'Amalfitain, appuyé sur son gouvernail, considérait depuis longtemps un point gris qui se dessinait vaguement vers l'extrémité du *Capo Bianco*, sur le revers duquel fut jadis Héraclée ; il examinait curieusement, cet homme, comme s'il eût été un patron maître ès-arts en la science maritime ; tout à coup il fit carguer une voile, et sans mot dire il dirigea la proue

de sa galère dans la direction de l'Afrique, vers la belle île de Pantellaria.

— Ou je ne suis pas un Amalfitain, s'écria-t-il avec rage, ou cette galère nous attendait au passage; elle manœuvrait sans cesse sous le vent afin de nous cacher ses basses voiles; et, par san Ruggiero ! il faut bon nombre d'hommes habiles pour opérer ces manœuvres. Grand Dieu ! si c'était Djezzar le Numide !

A ce nom tant redouté, les rameurs restèrent quelques instants immobiles, saisis d'effroi, incapables de faire mouvoir leurs longs avirons.

— Maître Jéroboam, dit Jourdan avec un calme simulé, vous n'auriez pas par mégarde parlé de ce voyage en présence de

quelque soldat suspect de mes cohortes, vendu à l'émiralem de Catane?

— Le médecin est comme le prêtre, repartit le Juif sans perdre contenance; il parle peu et jamais inutilement. L'ignorance de l'Amalfitain lui fait prendre une misérable barque de pêcheur pour une galère armée... pour la galère du farouche pirate qui écumait ces mers il y a deux ou trois années.

— Les pêcheurs ne se couvrent pas de voiles, répliqua brusquement Joanne; je vous dis que ce sont des ennemis qui nous devinent ou qui nous cherchent. Allons, redoublez de vigueur, mes braves mariniers; ce soir nous serons à Xacca, où vous trouverez un long repos.

Alors, retrouvant leur énergie primi-

tive et tout le courage de leur renommée, les mariniers normands mirent leurs voiles de trois quarts sous le vent, prenant du large comme s'ils eussent eu de puissantes ailes d'alcyons.

Et, louvoyant avec une extrême habileté, ils ne tardèrent pas à échapper au navire qui aurait bien pu leur être fatal.

Le crépuscule s'abaissait rapidement quand ils aperçurent les hauts minarets de Xacca et la montagne grise de Cranéus (San-Calogéro).

Les grèves de Xacca sont sillonnées de criques nombreuses et peu profondes, mais sûres; l'accès en est difficile, rude et escarpé. Il n'y a point de mouillage pour les gros navires. Dans l'antiquité, on n'y

voyait que de petites galères; aujourd'hui les parencelles et les spéronares seules y abordent.

Les Normands s'arrêtèrent dans une anse étroite située à l'orient de la ville. Au lever du soleil, après un entretien secret qu'il eut avec le comte de Nety, Joanne mit pied à terre, et bientôt on le vit reparaître portant à la main un reste d'amphore rempli d'eau qu'il vint déposer aux pieds du médecin avec l'apparence d'une joie maligne.

— Goûtez cette eau, maître Jéroboam, et dites-nous quelle est sa vertu.

Le médecin mouilla ses doigts et les porta ensuite à ses lèvres :

— C'est l'eau qui guérira ton général,

repartit le Juif sans hésiter ; elle est chaude et chargée de soufre. Mais as-tu donc eu le temps d'aller jusqu'aux bains? ajouta-t-il d'un air d'incrédulité.

— Cette eau est celle qui convient aux blessures, n'est-ce pas? reprit l'Amalfitain.

— C'est celle de Thermes, ou plutôt de Xacca, pour que tu comprennes, soldat illustre.

— Il suffit, docteur plus docte que le pape Grégoire.

— Je vais aller à la ville afin d'obtenir du motsallam un décret qui nous autorise à prendre place aux bains.

— Pas n'est besoin, mon maître, dit

Joanne avec hauteur; restez ici et attendez les ordres du comte.

Puis, après une nouvelle conférence avec Jourdan, le brave Amalfitain s'élança de nouveau à terre avec deux soldats normands munis d'instruments propres à faire des fouilles.

— Que veut donc faire cet homme impénétrable? pensa le Juif avec inquiétude, en voyant s'éloigner rapidement son habile antagoniste...

DE L'AFFREUX DANGER

ENCOURU

PAR LE COMTE DE NETY.

— Misérable coquin ! murmura le sire de Beaufou en le voyant s'éloigner, je t'ai donné la vie ; mais si tu tombes de nouveau entre les mains de Robert, l'appât de ton or ne me tentera plus.

— Après tout, une poignée de besants d'or vaut-elle la vie d'un homme ?

— Oui, certes ; pourvu toutefois qu'ils n'aient point passé par les mains d'Israël.

ROBERT-LE-MAGNIFIQUE.

XVII.



XVII.

A une courte distance, sur le versant de la montagne, les trois guerriers trouvèrent un ruisseau sur lequel se condensait une vapeur légère ; ils allèrent en amont durant quelques minutes, laissant au couchant Xacca, qui se dessinait merveilleusement avec ses minarets et ses coupoles moresques sur un poétique amphi-

théâtre. Bientôt ils entrèrent dans un bois épais de pistachiers et de caroubiers magnifiques ; et, parvenus à une hauteur assez considérable, ils découvrirent une petite grotte ombragée par de grands genêts d'Espagne et d'innombrables câpriers en fleur. C'était la source des eaux sulfureuses [1].

— Vite à l'œuvre, mes maîtres, dit Joanne à ses compagnons ; creusons au sortir de la source un bain qui puisse recevoir notre chef ; ici du moins nous n'aurons aucune embûche à craindre, et, dans un pays pareil, entourés d'ennemis acharnés, sous le coup de la trahison peut-être, nous ne pouvons prendre trop de précautions minutieuses, ni nous entourer de trop de mystère.

[1] *Voy.* mon Voyage en Sicile, *Un an sur les chemins*, t. I, page 368. *Paris*, 1837.

Quelques instants de travail suffirent à ces hommes courageux pour élargir et creuser davantage le pied de la grotte dans ce calcaire friable ; ensuite l'Amalfitain fit à la hâte avec des branches de caroubier et de laurier rose un brancard grossier, mais délicieux, tandis que les deux soldats fichaient en terre des pieux pour fixer une tente.

— Maintenant, amis, allons querir notre général, car la prudence exige l'éloignement de la galère avant que les pêcheurs mores soient sortis de leur port.

Et tous regagnèrent rapidement leur galère.

— Prenez tout ce qui vous est utile, dit l'Amalfitain à Jéroboam, car dans un quart

d'heure il faut que nous soyons hors du navire.

— Mais il n'est pas prudent d'aller aux bains en si nombreuse compagnie, repartit l'Israélite, dont les mouvements se trouvaient sévèrement surveillés. Il suffit d'un seul homme, Joanne.

— Ne vous inquiétez de rien, mon maître; je ne crois qu'à une résurrection unique, et j'ai encore envie de vivre : ainsi nous ne nous exposerons pas témérairement.

Pendant que l'on préparait le brancard qui devait servir à transporter Jourdan, les deux soldats prirent les devants chargés d'un lourd fardeau ; Joanne mit en réquisition une partie des mariniers, et ils emportèrent le blessé.

— Allons, Nazaréen, chargez-vous de la cotte de mailles et de l'épée de mon chef; elles sont lourdes, mais vous êtes presque un homme de guerre, tant vous avez vécu dans les camps. Prenez aussi le heaume, et gardez-vous de mettre la main sur sa pointe d'acier.

— A quoi bon des armes? reprit le Juif; la robe et le turban suffisent.

— Un chevalier ne va jamais sans son épée, dit Jourdan avec fierté.

Ils arrivaient alors à l'entrée du bois.

— Mais où nous conduisez-vous, reprit le Juif, de plus en plus inquiet? Ce n'est pas là le chemin des bains. Les uns se trouvent dans la partie basse de la cité, les au-

tres sont en dehors de la porte Orientale, au-dessus des fabriques d'amphores.

— Laissez faire l'Amalfitain, maître Jéroboam, dit le comte en souriant ; c'est aussi un médecin habile, et vous verrez qu'il est bon de se fier à lui.

La tente était dressée près de la grotte sous un caroubier immense dont les rameaux inclinés l'entouraient d'un ombrage délicieux. C'était une mystérieuse retraite, une oasis impénétrable à tous les regards, où le comte de Nety n'avait rien à redouter. L'Amalfitain sourit à son général en arrêtant sur lui un regard où brillait cette satisfaction de l'homme content de son intelligence et qui semble solliciter une parole de joie.

— Tu es un brave, mon Joanne, dit le

blessé en lui serrant la main avec effusion; un jour viendra, j'espère, où je reconnaîtrai dignement tes nombreux et honorables services. Eh bien! maître Jéroboam, ne trouvez-vous pas cet établissement digne de toute votre admiration?

— Sans doute, sans doute, seigneur; mais l'eau serait plus chaude à Xacca, plus salutaire...

— Et le danger plus grand.

— Nous aurions aussi d'autres ressources, noble comte.

— Allons, trêve, dit l'Amalfitain d'une voix rude; avant de connaître ce lieu, tu as trouvé l'eau excellente; nous sommes bien ici, nous y resterons. — Tant pis pour

toi si tu ne peux te passer des petites recherches de la vie opulente; nous autres soldats, nous savons supporter toutes les privations; et puisque tu es si avide de science, tu apprendras celle de vivre de peu, ainsi que ce proverbe du Nord: Qui vit de peu, et qui est sage, vit longtemps. Maintenant, mariniers, apportez-nous nos provisions; puis courez de crique en crique en faisant mine de pêcher; et si vous apercevriez dans le jour flotter une flamme rouge, ou le soir un feu sur la *Pointe du Pistachier*, accourez ici de toute la vitesse du vent et de vos rames. — A présent, Tramne, aide-moi à mettre une séparation dans cette tente; elle est assez grande pour six, n'est-ce pas, mon général? nous autres, nous nous tiendrons à l'entrée, ce sera plus sûr.

Cinq jours s'écoulèrent ainsi au sein de cette silencieuse retraite; la plaie du guerrier était fermée, ses forces revenaient rapidement, il voulait partir; mais les frayeurs d'une rechute dangereuse dont le Juif le menaça, et plus encore les bons conseils du fidèle Joanne, le décidèrent à rester.

En vain le traître avait essayé d'aller jusqu'à la cité, en vain avait-il voulu s'enfuir; il ne pouvait faire une sortie à l'entour de la tente sans retrouver, à dix pas derrière lui, la sombre et sévère figure de l'Amalfitain. Cependant, il voulait gagner le reste de la somme considérable que Fallacia, l'émissaire de Vittumen, lui avait promise;

la cupidité, la trahison et le besoin de se venger des chrétiens le poussaient sans cesse; — à tout prix, il voulut en finir.

Un jour, sous le prétexte de ramasser quelques baumes nécessaires pour la plaie de Nety, il descendit nonchalamment le ruisseau, marcha à droite et à gauche dans le bois, puis revint sur ses pas, puis gravit la montagne, et remarquant que personne ne le suivait, il commença à respirer; son projet odieux allait enfin s'accomplir! Il s'orienta et se dirigea précipitamment vers *la porte d'Agrigente*. Comme il arrivait dans une gorge profonde qui se trouve au delà du bois, il aperçut l'Amalfitain, assis à l'angle du chemin de Xacca, qui l'attendait et jetait sur lui des regards étincelants de fureur.

— Maudit Nazaréen, s'écria-t-il, j'avais prévu ton dessein; tu allais à la cité?

— Oui, maître Joanne, repartit le médecin sans changer de couleur : n'ayant pas trouvé les simples qui me sont nécessaires, j'allais les chercher à Xacca.

— Si tu fais un pas de plus vers cette ville, tu es mort !

Le Juif rebroussa chemin sans mot dire, mais en se promettant bien au fond de son cœur de concerter un plan que rien ne pourrait détruire. Pour éloigner cette espèce de culpabilité dont on soupçonne un homme qu'on accuse et qui demeure silencieux, il se plaignit à Jourdan, au retour, de la violence que Joanne lui avait faite, et il reprocha au comte de mal récompenser ses services.

— Si vous avez sur moi d'odieux soupçons, lui dit-il, pourquoi ne me faites-

vous pas renvoyer au camp par vos mariniers? Croyez-vous donc qu'il me serait bien difficile d'empoisonner votre plaie? Ne vous ai-je pas donné une haute preuve de dévouement en venant ici avec vous m'exposer au cimeterre des Sarrasins? Moi, médecin, ne suis-je pas maître de vos jours? Eh bien! pourquoi me soupçonner quand votre guérison a été si prompte?

Jourdan, en entendant ces cruelles vérités, sentit un frisson mortel lui glacer le cœur. Ce misérable avait tant de secrets qu'il pouvait, par quelques sucs d'herbes vénéneuses, aggraver sa blessure au lieu de la guérir. Mais l'Amalfitain, qui comprit au regard découragé de son chef l'agitation de son âme, essaya de relever son courage :

— Il est vrai, dit-il au Juif, que tu peux

faire mourir un homme par maléfice ou par des poisons subtils; mais songe bien, misérable vendeur de Christ, que s'il arrivait par toi une égratignure à mon maître, je te brûlerais comme un porc. Ainsi prends-y garde! Ta vie est au prix de la guérison de mon général.

Le Juif alla s'accroupir dans un coin de la tente, à la manière des Orientaux, et il resta là deux ou trois heures, absorbé dans une rêverie profonde... Tout à coup, sans changer d'attitude, ses muscles se contractèrent, ses yeux devinrent brillants; un sourire féroce s'échappa de ses lèvres, il était heureux! Nouveau Judas, il allait recevoir le prix de son marché infâme! Chaque soir, l'Amalfitain restait longtemps auprès du comte à lui lire ses prières; ce fut le soir même de ce jour qu'il choisit pour mettre son forfait à exécution.

Mais pendant que le Juif s'abandonnait ainsi à l'ivresse d'une vengeance prochaine et surtout à l'appât de l'or qu'il recevrait, Joanne, dans l'autre partie de la tente, avait avec son maître une conversation à voix basse qui détruisait tout cet échafaudage de crimes, qui semblaient si bien combinés dans l'âme cupide et féroce de Jéroboam.

— Vous avez tort, mon noble seigneur, disait le méfiant et généreux soldat d'Amalfi, vous avez trop de confiance en cet homme. Son humeur mystérieuse et sauvage, son air de fausseté, sa conduite embarrassée, tout me dit que c'est un traître.

— Tu vois qu'il m'a guéri admirablement, mon pauvre Joanne; il ne tenait qu'à lui de me faire mourir en langueur. Il peut m'empoisonner, et couvrir son

crime sous le prétexte d'un redoublement de maladie; elle était assez grave pour qu'il fût à l'abri des soupçons de Serlon, et même des tiens, mon brave serviteur. Nous sommes malheureusement forcés, nous autres hommes de guerre, de nous abandonner à nos médecins les yeux fermés. Le médecin est pour le corps ce que le prêtre est pour l'âme.

— J'en conviens, mon général; mais un Juif est un Juif, et celui-là n'est pas honnête. Écoutez : votre blessure est fermée, vous ne souffrez plus, quelques jours encore vous feraient grand bien; mais je ne sais quel pressentiment diabolique me galope par la cervelle; je tremble à chaque instant, je ne vis plus; voulez-vous partir?

— Sur l'heure?

— Non, seigneur, non, mais à la minuit. Ce soir, j'allumerai le signal pour faire arriver la galère.

— Soit. Je suis fort : il me tarde d'être au camp afin de donner un nouvel assaut.

Quand le soir fut venu, l'Amalfitain descendit rapidement vers la Pointe du Pistachier, et, ramassant quelques branchages, il les amoncela sur le revers du petit promontoire, afin de masquer le feu aux sentinelles de la forteresse ; puis, après l'accomplissement de son œuvre, il se hâta de rejoindre son maître pour précipiter le départ. Comme il descendait vers le rivage, il entendit marcher derrière lui à quelque distance un assez grand nombre de cavaliers et d'hommes de pied qui causaient bruyamment en langue arabe. Il se jeta

rapidement de l'autre côté d'une épaisse haie de nopals, et ce ne fut pas sans trembler qu'il ouït quelques paroles de leur conversation.

— Ce n'étaient que des mariniers, vous dis-je; il n'y avait pas un homme de guerre, car ils se seraient servis des armes qui se trouvaient dans leur galère. Loin de là, ils se sont jetés à genoux en criant merci, — et nous les avons tués.

— Ces chrétiens sont si lâches! ajouta un vieillard qui semblait le chef des cavaliers.

— Cependant, reprit le premier interlocuteur, si le chef des Normands eût été là, je crois qu'il était homme à nous vendre chèrement sa vie.

— Qu'importe ? dit le chef, nous étions bien capables de la lui acheter, si haut qu'en fût le prix.

— Puissant seigneur, reprit un troisième cavalier, il faut qu'ils soient cachés dans quelque maison obscure de Xacca ; car assurément le Juif, votre Iscariote, n'était pas dans la galère ; celui qui s'est jeté à la mer est un Calabrois que j'ai laissé sur le rivage ; et, d'ailleurs, d'après le rapport des Bisertins, il devait y avoir quelques soldats, et entre autres un Amalfitain d'une haute stature, un homme d'une force colossale.

— Trève ! s'écria l'émiralem de Catane, car c'était lui qui, après avoir reçu le noir messager de Fallacia, était accouru pour surprendre l'infortuné comte de Nety ; trève ! vous dis-je ; nous allons les sur-

prendre aux bains ou dans la ville. Jéroboam n'a jamais accepté d'or qu'il ne l'ait légitimement gagné.

Et la horde de Vittumen continua sa marche en suivant les grèves plus longues, mais plus douces, afin de gagner le chemin profond qui conduit à la cité. Joanne, justement effrayé de l'arrivée du féroce émiralem et des suites que pouvait avoir la trahison du Juif, partit comme un trait sur la pente de la montagne, et vint heurter non loin du ruisseau le malencontreux médecin, qui courait à la rencontre des cavaliers dont il entendait les chevaux hennir.

— Traître! s'écria l'Amalfitain en tirant son poignard.

— A moi, cavaliers sarrasins! reprit le

Juif en cherchant à fuir. A moi ! venez secourir l'envoyé de vos frères de Catane.

Ses cris restèrent ensevelis dans sa poitrine; il roula en exhalant un profond gémissement.

— Du moins, dit l'Amalfitain en le poussant du pied avec dégoût, cette fois tu ne toucheras pas d'or pour le sang des chrétiens.

Et après quelques minutes, il était sous la tente du comte de Nety.

— Mon général, vite il faut partir; le temps presse. Nous sommes trahis ! Il n'y a pas une seconde à perdre !

— Où est la galère?

— Elle est incendiée.

— Et les mariniers ?

— Morts !

— Donne-moi mes armes, partons. Où donc est le Juif ?

— Le Juif est mort.

— Qui l'a tué, Joanne ?

— Moi. Nous allions périr. Il courait nous livrer. Allons, compagnons, debout; prenez vos cottes de mailles sous vos robes sarrasines; il s'agit de la vie ! On nous cherche.

— Par où nous dirigerons-nous ? reprit le comte avec inquiétude. La route d'Agri-

gente est continuellement couverte de leurs troupes; nul espoir de trouver une barque; l'éveil va être donné à tous les ports de cette côte.

— L'essentiel est de fuir, répliqua l'Amalfitain d'un ton qui les effraya tous; celui qui était à la tête des cavaliers qui ont massacré nos frères, c'est l'émiralem de Catane!...

— Fuyons, s'écria le comte, fuyons, si nous ne voulons pas mourir!

— Prenons quelques vivres, mon seigneur, et abandonnons notre tente; s'ils la trouvent, ils nous croiront cachés dans le voisinage, et cela facilitera notre fuite.

Ils étaient cinq, ils confièrent leur des-

tinée au bon vouloir de la Providence, et partirent dirigés par le brave et habile soldat d'Amalfi.

— Faites silence, arrêtez-vous, dit Jourdan à voix basse, comme ils descendaient le revers du mont Cranéus. Joanne, il m'a semblé qu'on marchait dans cette direction... Entendez-vous des traînements de cimeterres, des cris et des bruits de voix furieuses?

— Oui, sans doute, seigneur comte; tous ces bruits viennent de la cavée qui aboutit à la porte d'Agrigente: c'est le vent de la mer qui nous les apporte. Quand vous serez fatigué, mon général, dites un mot: Tramne et moi, nous vous porterons sur nos épaules.

— Merci, mon brave; ma blessure est

fermée; et si j'étais au camp, demain je recommencerais la guerre.

— Si mon général me le permettait, dit humblement le grand guerrier aux cheveux blonds que l'Amalfitain nommait Tramne, je dirais deux paroles utiles.

— Parle, parle.

— J'ai entendu dire à un otage bien savant, un certain Fallacia Montelargo, qui savait toutes choses, que ce pays était une île qui s'allongeait de trois côtés en longues pointes.

— Je te comprends, dit tout à coup Jourdan en l'interrompant; comme nous avons parcouru une distance considérable depuis Tauromène, nous devons être à peu

près à l'extrémité d'une de ces pointes, et en la traversant en ligne droite, et en appuyant vers le nord, nous arriverons sûrement dans la province de Palerme.

— C'est cela que je voulais dire, repartit Tramne.

— Hélas ! pensa Jourdan, quelle course ! Il me faudra faire le tour de la Sicile pour arriver jusqu'à mon camp, où peut-être mes compagnons se couvrent de gloire !... et Ziza, qui sait si la faim ne la force pas de me maudire avec toute ma race ? Qui sait si Serlon aurait assez d'empire pour la sauver en cas de défaite ? Ah ! quelle vie que la mienne !

— Vite, mon seigneur, s'écria Joanne, couchez-vous à terre; à terre, compagnons! on nous cherche... Voyez ces hommes qui

parcourent la montagne avec des torches; tâchons de nous traîner jusqu'à ce massif de grands arbres, ou nous sommes perdus!

— Ils viennent de ce côté! vite, vite, mes braves compagnons! à terre, les voici!!!

COMMENT JÉROBOAM TRÉPASSA.

Amen.

XVIII.



XVIII.

Le médecin juif n'était pas mort sous le coup vigoureux de l'Amalfitain; après une demi-heure de souffrances horribles, il se leva et gagna en rampant le chemin creux qui une fois avait failli lui être si fatal. Sa voix exhalait en vain des plaintes qui n'étaient pas entendues, le sang sortait à flots de sa bouche et de sa blessure, et,

dans sa douleur, il se roulait à terre comme un fou furieux.

Les archers de Vittumen arrivaient alors de leur cruelle expédition; le Juif les entendit et les appela.

— A l'aide, à l'aide, bons Sarrasins! s'écria-t-il d'une voix lamentable.

— Qui donc appelle ainsi? faites silence, cavaliers, dit un chef.

— A l'aide, mes frères! secourez-moi, secourez Jéroboam de Cordoue.

— C'est le pauvre médecin nazaréen, dit un des quatre esclaves noirs, qui se trouvait parmi les survenants.

— Hélas! oui, dit le moribond; les chrétiens m'ont assassiné!

— Où sont-ils ? où sont-ils ? s'écrièrent vingt voix terribles.

— Courez chercher le motsallam de Xacca, et demeurez silencieux ; je vous conduirai à leur demeure. — Esclave, dénoue mon turban, et bande ma plaie, car le sang en sort comme l'eau d'une source.

— Que faut-il faire de plus ? dit l'esclave.

— Rien, hélas ! rien, car je vais mourir !

Bientôt le motsallam, l'émiralem de Catane et une troupe armée à la légère accoururent auprès du Juif.

— J'arrive donc trop tard encore ? s'écria l'impatient Vittumen. Est-ce ainsi que je devais te retrouver, mon fidèle Israélite ?

— Que voulez-vous, puissant émiralem? la fortune m'a traité en ennemie; mais vous me vengerez, n'est-ce pas? je l'ai bien mérité : je vous ai servi comme quiconque d'entre vos chefs dévoués; mais tout s'oublie en face d'un misérable cadavre!

— Bah! tu as des recettes admirables : tu ne mourras point. Où sont les Normands?

— Faites entourer le bois à la hâte et suivez-moi avec une vingtaine de guerriers. Holà! des esclaves, car je ne puis marcher. Je vais mourir...

Le Juif, la rage au cœur d'avoir échoué dans son affreux projet, sentit un instant renaître toute son énergie; et, désireux de voir couler le sang des Normands, il

conduisit Vittumen à la tente, où régnait un silence profond.

— Maintenant, dit-il d'une voix éteinte, car la rage et la férocité ne pouvaient lui donner qu'une énergie bien rapide; maintenant, allumez des torches, et frappez sans pitié; vengez-moi, que je meure sans regrets.

La tente était vide...

— Ils sont partis! s'écria l'émiralem en donnant un libre essor à sa fureur; il m'échappe encore, ce chef redoutable! Juif, dis-moi, quels étaient leurs projets? par quelle voie devaient-ils retourner à leur camp? Allons, Jéroboam, aie du courage!... Par la mort! ne te laisse pas ainsi abattre; tu auras vingt bourses de sulta-

nins, outre la somme promise; allons, parle... mais, misérable Juif, parle donc!

Et Vittumen, exaspéré par le désappointement, secouait le moribond avec une cruauté farouche.

Un nouveau flot de sang s'échappa de sa bouche et sa tête se pencha. Quand l'émiralem voulut continuer son interrogatoire, il était mort.

— Allumez des torches en grand nombre, et répandez-vous par le bois et par la montagne. Mille sultanins d'or pour la tête du chef! Allons, allons, mes archers et mes cavaliers, d'une main portez la torche, et de l'autre le cimeterre! il s'agit de mille sultanins d'or... Comment! ils m'échapperaient! pensait-il en frémissant de colère. Un projet aussi bien conçu,

à demi exécuté : ah ! cela serait horrible et indigne !

— Les voici sur la montagne, les voici ! s'écria un archer.

— A cheval, à cheval, mes cavaliers ! hurla Vittumen, à cheval !

Et, semblable à des cannibales, l'escadron terrible partit à la poursuite des malheureux fugitifs, chaque Arabe muni d'une torche, et tous disparurent derrière le bois de caroubiers comme une trombe de feu.

UNE SÉDITION A PALERME.

Déjà bien des jours se sont écoulés depuis que j'ai dit un adieu triste à ta plaine de fleurs, à ta vallée splendide, ô merveilleuse Palerme! et pourtant je regrette à toute heure ta mer azurée, l'éclat de ton ciel, tes nuits admirables, et tes femmes si belles et si dignes d'être adorées.

Comte L. de Charny, *l'Itinéraire.*

XIX.



XIX.

Le comte de Nety, après une heure d'angoisses épouvantables, s'apercevant que l'émiralem de Catane et ses cavaliers changeaient de direction pour explorer la montagne vers le bois, donna le signal du départ. La nuit s'avançait, les premières lueurs crépusculaires allaient poindre, il était urgent de dépasser avant le lever du

soleil la grande chaîne des monts pittoresques qui séparent le val de Mazzare du val des Démons. Cette chaîne borne au nord l'horizon de Xacca; on dirait une grande muraille ruinée au sommet, et fortement chargée de teintes bleues et violettes. Partout le voyageur trouve des lignes gigantesques et sévères; quelquefois, sur le revers d'un vallon écrasé par ces masses imposantes et désolées, l'œil aperçoit la masure d'un pauvre métayer qui se borne à cultiver un champ étroit embelli par un massif d'amandiers, de pistachiers et d'orangers; mais jamais il ne découvre un site riant, un paysage qui respire la joie. Dans ces contrées, tout annonce le malheur.

Jourdan et ses compagnons marchèrent avec une rapidité extrême, et, laissant au couchant Calata-Bellota, forteresse occu-

pée par de la cavalerie sarrasine, ils s'avancèrent hardiment vers les gorges et les collines désertes où vinrent plus tard s'établir, en 1482 et 1483, après la mort de Georges Castriot, seigneur albanais, un grand nombre de familles grecques qui voulaient se soustraire au cruel despotisme des Turks. Voyant toute cette contrée déserte, ils s'arrêtèrent au milieu du jour dans une ville ruinée, et se reposèrent à l'ombre d'un beau portique grec [1].

— Les misérables Arabes doivent main-

[1] Quelques savants antiquaires veulent que ce soient les ruines de la fameuse Entella, ville phénicienne ou grecque; d'autres prétendent qu'Entella existait près de Castel-Veterano, ce qui est plus probable. Quoi qu'il en soit, il a existé près de Contessa une ville dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques ruines informes. Quand j'ai visité ces lieux, il m'a été impossible de déterminer l'enceinte de l'antique cité phénicienne, tant les hommes et les siècles l'ont ravagée.

tenant avoir perdu nos traces, dit Jourdan. Mes braves, rappelez votre courage, bientôt tout danger aura fui, nous serons sur les domaines de mon père[1].

— Vous êtes cruellement fatigué, mon noble maître, reprit Joanne; aussi ai-je résolu de m'emparer de la première mule que nous trouverons.

— Pas de violence, Joanne; le malheur vient assez vite sans qu'on accélère sa marche; si nous trouvons à acheter des mules sans crainte de voir s'ameuter une population, j'y consens; mais s'il faut recourir à la force contre quelque Sarrasin isolé, je

[1] Immédiatement après la prise de Palerme, Guiscard conféra à son frère Roger le titre de *grand-comte de Sicile*, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Ses successeurs prirent le titre de Rois.

m'y refuse. Je préfère aller à pied jusqu'à Palerme.

— Voyez si ces coquins suivent le même système, mon seigneur?

— Les Normands sont des civilisateurs et non des barbares, répliqua le comte avec un juste sentiment d'orgueil. Mais voilà le soleil qui descend vers le couchant; il faut nous hâter.

La faible caravane se remit en marche toujours dans la direction du nord, évitant les endroits habités, fuyant à l'approche des laboureurs, et craignant sans cesse de voir apparaître les terribles cavaliers de Vittumen. Enfin, après quatre journées brûlantes, ils arrivèrent, harassés de fatigue, à demi morts, manquant de tout,

à Marinéo, petit fort dans lequel se trouvait une garnison normande qui les reçut avec enthousiasme et se mit en devoir de leur procurer des chevaux.

Après un jour de repos dans ce fort, ils continuèrent leur route, et le soir, vers la vingt-troisième heure, les Normands arrivèrent à une petite bourgade appelée de nos jours Montréal. Jourdan arrêta son cheval à l'extrémité du plateau *del monte Caputo*, et laissa son âme impressionnable et aimante s'abandonner à un puissant enthousiasme en voyant la grande et sublime page qui se déroulait sous ses yeux.

— Quand nous serons entièrement maîtres de la Sicile, pensa-t-il, voilà où je veux vivre à tout jamais avec ma Ziza bien-aimée.

Le soleil se couchait dans cette mer foncée de l'archipel d'Éole, pour la beauté sans rivale, et ses derniers rayons enflammés glissaient sur la ville de Palerme, qui se dessinait toute blanche sur l'immensité des ondes tyrrhéniennes. Les coupoles éclatantes des mosquées, les minarets dorés, les toits anguleux des palais où l'or le disputait aux peintures, toutes ces inégalités sur un terrain onduleux faisaient de Palerme une des plus admirables cités de l'Orient. Deux chaînes de montagnes, qui forment deux caps et qui l'enserrent, s'allongent, l'une au levant, l'autre au couchant, et forment cette célèbre vallée qui vient aboutir à Montréal. Elle est splendide, immense, tachetée comme une peau de tigre par de grands espaces jaunes et sombres chargés de bois ou largement découverts. L'air était imprégné de parfums exquis qu'exhalaient, à l'approche

de la fraîcheur du soir, des forêts d'orangers chargés de leurs beaux fruits, des haies de lauriers-roses et des massifs de grenadiers en fleur; et c'étaient des vergers encombrés d'oliviers séculaires, de palmiers, et bordés de caroubiers et de blanches petites maisons moresques, dont les terrasses, surmontées de rosiers fleuris, perçaient à travers ces grandes masses ombreuses.

Palerme était dans une agitation extrême quand le comte de Nety et ses compagnons y arrivèrent. Il y avait alors dans cette belle et riche et somptueuse capitale trois races bien distinctes: les Grecs ou Siciliens, les Mores, les Arabes, ainsi que toutes sortes de populations venues de l'Afrique, et les Normands d'occident et des Calabres. C'était assurément un curieux amalgame, et l'aspect devait en être aussi piquant qu'é-

trange, soit à cause de la diversité des costumes et des usages, soit à cause du nombre infini de langues et de dialectes qu'on y entendait. Au reste, on y employait journellement quatre langues reines : le grec, l'arabe, le latin et le roman [1].

La population sarrasine, d'ordinaire si calme, si morne, semblant si insouciante, surprit étrangement Jourdan par son animation et par sa physionomie inquiète et farouche.

[1] Tous les décrets que rendait le comte Roger étaient le plus souvent signifiés en quatre langues. Et quant à ce qui était de nature à survivre aux hommes, comme les inscriptions à placer au front des monuments, elles étaient écrites en caractères grecs, latins et arabes.

On voit encore à Palerme, sous les portiques gréco-normands de la *Cappella Reale*, une inscription curieuse en trois langues, qui vient à l'appui de mes assertions.

(*Voy.* mon Voyage en Sicile. Palerme, t. I.)

— Je n'en augure rien de bon, dit-il à un de ses jeunes cousins que le *grand-comte* avait nommé gouverneur en son absence ; tenez-vous sur vos gardes, Tancrède.

— Il s'agit peut-être pour eux de quelque solennité religieuse, repartit Tancrède ; car quel sujet de mécontentement peuvent-ils avoir, ces mécréants ?

Et le jeune gouverneur, ne tenant nul compte du sage avis de Jourdan, s'endormit dans une extrême sécurité.

Voici les causes qui opéraient de pareils changements dans l'esprit des Sarrasins.

Robert Guiscard soutenait toujours sa longue et terrible guerre en Épire contre la puissance d'Alexis Comnène et celle des

Vénitiens, mille fois plus redoutable à cause de la supériorité de leur marine colossale. L'élite de la noblesse ultramontaine était là, désireuse de planter la bannière normande sur les remparts de Constantinople, alors la reine du monde, et nul d'entre ces chevaliers ne songeait à revenir en Sicile qu'ils croyaient désormais soumise tout entière à leurs armes. D'un autre côté, par suite de l'esprit dominateur du grand Hildebrand, de ce pape impitoyable, le comte Roger était forcé de guerroyer sans cesse dans les Calabres et dans la Campanie, soit avec ses propres neveux, soudoyés par les Allemands, soit avec les comtes ou les petits princes qui voulaient redevenir indépendants ou qui tenaient la campagne, sur l'instigation des ennemis de la race normande.

Les Sarrasins, habiles à profiter des

moindres chances politiques qui s'offraient, ne manquèrent pas d'exploiter celles-ci ; et tandis que le corps d'armée disponible de leurs adversaires se trouvait arrêté aux grèves de Tauromène, et que le redoutable comte de Nety était mourant ou qu'il errait de steppe en steppe accablé de misère et d'inquiétude, les émirs d'Afrique et de la Sicile orientale envoyèrent des agents pour fomenter une sédition dans la riche et splendide El-Kalassa [1].

Le lendemain de la venue du comte de Nety, à l'approche du lever du soleil, plusieurs Arabes, enveloppés dans leurs riches manteaux, arrivaient de divers points de

[1] Nom donné à Palerme par la dynastie des Aglabites, les premiers dominateurs de la Sicile ; ils régnèrent de 827 à 909, et la dynastie fatimite leur succéda jusqu'à la conquête des Normands.

(Chron. Arabes.)

la ville, et pénétraient sans bruit dans une maison d'assez mesquine apparence, située derrière la place du palais, Al-Kasr (El-Cassaro). C'étaient les chefs de la sédition.

Ils pouvaient être dix ou douze réunis dans une rotonde ornée de colonnettes de brèche d'agate; une salle toute riante, destinée, primitivement sans doute, aux voluptés de l'amour. Alors, voyant que nul ne manquait au conciliabule, le maître de la maison se leva d'une façon solennelle et s'exprima ainsi :

— Puisse Allah favoriser nos armes, mes frères, et maudire celles de nos ennemis! Quand le lion, ce géant de la force, se voit cerné par une troupe de tigres, nombreuse comme les chacals des ruines, il se recule et fuit en écrasant tout ce qui lui ré-

siste ; mais si bientôt il parvient à rejoindre les siens , alors, leur faisant partager sa rage , il les ramène au désert et fait un carnage horrible de ceux qui l'avaient forcé à fuir. — Eh bien ! Sarrasins , c'est nous qui sommes les lions ! Les ultramontains nous ont poursuivis , repoussés , bannis ; profitons de leur faiblesse , de leurs discordes, de leurs embarrassantes guerres pour les exterminer. Redevenons maîtres de la ville heureuse, purifions-la de la souillure de ces chrétiens , de ces infâmes qui ont empli nos belles mosquées d'images insultantes[1] ! — Le Prophète guidera nos flèches; toutes atteindront le but désiré par la pensée et cherché par l'œil. Debout , vaillants

[1] Les musulmans sont iconoclastes ; et l'on n'a pu oublier que le sultan Mahmoud , ce réformateur barbare, a manqué d'être détrôné pour avoir fait placer son portrait dans les casernes de Constantinople.

Sarrasins, nobles enfants d'Allah! debout!

Ces paroles, inspirées par le fanatisme religieux plus encore que par l'amour de leur nouvelle patrie, eurent un succès magique dans l'esprit des mahométans; ils se levèrent, sortirent le cimeterre de sa gaîne, et cherchèrent à deviner ce qui se passait dans l'âme de l'orateur.

Le chef, exalté par cet enthousiasme enivrant, continua son allocution véhémente :

— Jamais conjurés ne choisirent d'instant plus propice; l'heure, le jour, la force de nos bras et la protection de Mahomet, tout nous favorise; ces aventuriers du Nord fuiront devant nous comme les oiseaux ti-

mides s'enfuient à l'approche de l'orage. Soyez attentifs à mes paroles, enfants d'Allah : aujourd'hui est le jour saint des infidèles ; à la cinquième heure du jour, tous se rendront à leurs *mosquées* pour entendre les chants et les exhortations de leurs prêtres impies. C'est là que nous les surprendrons ; c'est là qu'ils doivent périr ; leur sang effacera la souillure qu'ils y ont apportée par leur présence, car l'offense disparaît quand celui qui l'a faite n'existe plus!

— Dis donc à chacun de nous ce qu'il doit faire, Ferdij, repartit un des envoyés d'Afrique.

— Toi, Hamond, que le Prophète a doué d'une voix dorée et séduisante comme le miel, tu te rendras aux écoles avec Al-Kassem le poëte, et tous deux vous achève-

rez, près des nombreux étudiants, l'œuvre que j'ai commencée. Il faut que tous soient en armes, à la cinquième heure, à l'extrémité de Harat-el-Muslemin — la voie des Musulmans.

— Toi, Ben-Issa, va-t'en trouver nos frères qui sont assez malheureux pour abaisser leur génie à élever des palais et des mosquées pour les ultramontains; dis-leur tout ce que t'inspirera ton âme vraiment mahométane; peins-leur avec les couleurs les plus sombres tout ce que le joug des guerriers du Nord a d'odieux, d'infâme, de méprisable! Ils offensent Allah et Mahomet en taillant le marbre, en ciselant l'argent et l'or pour les Normands, en couvrant de mosaïques étincelantes les murailles des mosquées chrétiennes; Allah ne leur a point donné le génie des arts pour le profaner ainsi. Cours, Ben-Issa,

cours et réunis cette multitude de Sarrasins égarés vers LA FONTAINE DES TROUPEAUX (*vicina della porta di Carini*).

— Et maintenant, frères, ayons confiance en nos forces et courons préparer la perte de nos ennemis !

Les conjurés sortirent de la maison et se séparèrent en se dirigeant vers les endroits assignés.

Pour nous, suivons Hamond et Al-Kassem, qui marchaient d'un pas rapide afin d'arriver à la célèbre université de Palerme, rivale glorieuse de l'école de Grenade.

Cette école, comme celle d'Espagne, réunissait tous les arts libéraux. Mais

c'était surtout sous le rapport de la médecine, de l'astronomie, de la poésie et de l'histoire qu'elle brillait. Puis venaient l'architecture, la mosaïque et l'orfévrerie, arts prodigieux que les Arabes poussèrent si loin. De nos jours ils ont encore une très-grande supériorité dans l'art de la ciselure et pour damasquiner les armes; quant aux ouvrages en filigrane, Gênes seule peut rivaliser avec les Mores.

Palerme était la ville des merveilles. Les émirs, en la choisissant pour leur résidence, l'avaient enrichie au détriment de la Sicile tout entière, et les seigneurs les plus opulents de cette grande île, aussi bien que ceux des villes de la côte d'Afrique et de la Sardaigne, se trouvaient forcés, pour ainsi dire, d'y envoyer leurs fils afin de les rendre dignes de leurs frères de la péninsule espagnole.

Deux ou trois cents jeunes Sarrasins, accroupis dans une salle immense, écoutaient, graves et recueillis, les improvisations d'un poëte qui leur racontait, en langage éblouissant d'images, les conquêtes de l'enfant obscur de La Mecque, quand les deux agents de Ferdij entrèrent dans la salle en criant :

— Aux armes !

EL-CASSARO.

.... La guerre a pour vous tant de charmes!
Allons! cavaliers, point d'alarmes,
Montforts, nobles Montforts, aux armes!!!

MARIE DE MÉDICIS, *le Chant de Guerre.*

XX.



XX.

Pendant qu'une terrible lutte se prépare du côté des Sarrasins, retournons au palais du grand-comte, où se trouve l'illustre fugitif avec le jeune Tancrède.

Comme c'était un dimanche, et qu'alors la religion était strictement observée dans toutes ses coutumes par les chrétiens, les deux seigneurs normands, suivis des

officiers du palais, se rendirent à la basilique de *Sainte-Marie mère de Dieu* pour y entendre la messe.

— Ce soir, mon cher et aimé cousin, disait le comte de Nety à Tancrède, comme ils longeaient la *Contrada del Cassaro*, ce soir je prendrai congé de vous. Votre gouvernement est tranquille; quelques Mores seuls, avec leurs sombres physionomies, m'ont inspiré un instant des pensées pleines d'inquiétude; mais je les ai oubliées ainsi qu'on oublie un triste rêve.

— Je n'y fais nulle attention, moi, repartit le jeune guerrier; depuis que mon oncle m'a revêtu de la haute dignité de gouverneur, j'ai eu le temps de m'accoutumer à leurs airs si superbes et si dédaigneux.

— Mais hâtons-nous, Tancrède, il ne faut pas que l'archevêque nous attende, d'autant mieux que ce bon et vertueux prélat veut chanter un *Te Deum* en mémoire de mon heureuse délivrance.

— Il doit être la quatrième heure du jour; rassurez-vous, mon ami; nous aurons encore le temps de visiter avant la messe les belles mosaïques exécutées par les Byzantins et les Arabes.

— Mais ne trouvez-vous pas combien la voie est dépeuplée de Sarrasins? remarqua subitement le comte de Nety.

Le Cassaro ne possédait pas en effet un seul costume moresque dans toute son étendue; on n'y voyait que des Grecs, des Normands et des Calabrois.

— Les mécréants auront voulu, par mépris sans doute, répliqua Tancrède, nous laisser dignement célébrer la grande fête de ce jour ; j'en suis enchanté pour vous, seigneur comte.

Et, comme ils arrivaient alors sur la place de la somptueuse basilique, ils y entrèrent sans songer davantage à leurs observations réciproques.

L'affluence des fidèles était considérable ; toute la population chrétienne de Palerme remplissait les nombreux temples, laissant la ville dans un abandon qui pouvait lui être fatal. Tout à coup, comme les prêtres chantaient le *Credo*, on entendit un bruit confus, un tumulte immense, un long cri sauvage, et la multitude assemblée se regarda étonnée, inquiète et presque saisie d'effroi...

Les écoliers sarrasins, quand ils entendirent la voix de Hamond et celle d'Al-Kassem crier aux armes, se levèrent d'un bond, se souciant fort peu de la poésie brillante du maître. Au lieu de la poésie des idées, ou des récits, ou des souvenirs, ils allaient avoir la grande poésie d'action, la plus sublime de toutes; ils allaient devenir acteurs d'une lutte sanglante, et comme il s'agissait de recouvrer la liberté de leur nouvelle patrie, cette pensée de l'indépendance pouvait élever leur âme jusqu'à l'héroïsme.

— Aux armes! répétèrent-ils tous, aux armes! et périssent tous les étrangers!

Alors cette bouillante jeunesse, trop à l'étroit sous ces voûtes et sous ces colonnades, se précipita dans les vastes cours de l'école comme un ouragan, criant sans cesse : Aux armes !

— Profitons de cet enthousiasme, Al-Kassem, dit tout à coup Hamond. Ne perdons pas un instant; ils ont en eux le germe de la victoire. — Des paroles seraient vaines et froides; il n'y a pas d'éloquence possible en face d'une pareille frénésie; c'est la plus haute éloquence.

— Il faut s'emparer de la *Porte des Tombeaux*, repartit l'Africain; par elle nous pourrons recevoir des renforts de nos frères de Calata-Fimi, de Mazzare et de Mars-Allah; et, si le redoutable vengeur Vittumen est encore dans le sud, il ne

tiendra qu'à nous de l'appeler avec ses cavaliers.

— Qu'il en soit ainsi, dit Hamond, et périssent tous les chrétiens !

L'affluence croissait, croissait. Chaque spécialité de la célèbre école se rendait dans l'enceinte pour ne faire qu'un seul corps, qu'une seule âme, pour agir d'après une pensée unique, pour mourir ou pour reconquérir l'indépendance de leur superbe colonie. Ils étaient beaux d'énergie et d'enthousiasme, ces jeunes gens ! Ils portaient dans leurs yeux brillants et sur leurs fronts basanés l'assurance du triomphe ; ils allaient au combat comme les gladiateurs au Cirque et les Romains au Capitole.

— Tout est prêt, dit un des douze chefs

qui accourait du dehors; nos frères les mosaïstes et les tailleurs de marbre sont armés à la Fontaine des Troupeaux; voici la cinquième heure du jour, partons.

— Allons, nobles enfants d'Allah! s'écria le médecin de Tingis; refoulez vos cris bruyants au fond de vos poitrines, et marchez en silence, comme des ombres, vers la grande mosquée.

Cette multitude d'étudiants redevint grave, silencieuse; et, jetant à terre leurs longues robes, ils descendirent, le glaive nu à la main, par la longue voie du Cassaro...

Nous avons dit que ce jour était consacré à une fête solennelle chez les chrétiens; les assistants, encore sous l'illusion à jamais regrettable d'une foi pieuse et

sainte, d'une foi primitive, écoutaient avec une extase profonde les chants solennels des prêtres, lorsqu'au moment de la consécration de l'hostie, comme l'archevêque accomplissait le mystère vénéré, un homme, tombant comme la foudre au milieu de la nef, troubla le silence majestueux de la basilique en proférant ce cri qui fit retentir bruyamment les voûtes et les coupoles :

— Trahison! trahison! voici les Sarrasins en armes!!!

C'était Joanne, l'athlétique Amalfitain, dont la voix tonnante effraya les plus courageux. Il était là, seul debout au milieu de la foule prosternée dans la poussière, brandissant sa longue épée, appelant les chevaliers au combat et la populace dans les rues, afin d'en imposer par le nombre.

A ce cri terrible, le comte de Nety se releva, saisit son épée, dont il baisa la croix, et s'écria à son tour d'une voix puissante :

— Que les femmes, les enfants et les vieillards restent en paix dans cette enceinte sacrée : et vous, guerriers et citoyens, suivez au combat vos chefs et vos frères !

Il avait à peine proféré ces paroles, qu'un gros de Sarrasins qui avaient devancé l'imposante cohorte se précipitèrent dans la basilique en poussant d'affreux hurlements à la manière des barbares.

La lutte fut horrible, mais de peu de durée ; ils furent assaillis aussitôt, pressés de toutes parts, enveloppés, massacrés, étouffés par les femmes que le fanatisme

et le péril imminent rendaient féroces; tandis que les deux Tancrède, à la tête d'une noblesse valeureuse et d'une troupe de citoyens déterminés, coururent à la rencontre de la terrible cohorte qui inondait le Cassaro.

Le premier choc fut digne des épisodes d'Homère; il n'y avait des deux parts ni balistes, ni frondes, ni arcs: c'était le poignard, ou l'épée, ou le cimeterre; on combattait à pied, corps à corps, fer contre fer! Les Normands, après une lutte opiniâtre, acharnée, dûrent plier devant le nombre, et, tout en combattant, ils cédèrent le terrain pouce à pouce, jusqu'à la hauteur de la Mortorana, petite mosquée convertie en église de monastère. Mais, parvenus à ce point, ils purent se retrancher; des archers des forts de la marine, prévenus par les cris des com-

battants, accoururent et lancèrent une pluie de flèches sur les assaillants, qui mirent dans leurs rangs un affreux désordre...

On combattait dans chaque quartier de la cité neuve et de la cité vieille; le sang coulait dans la *voie des Chrétiens* (CONTRADA DI TOLEDE) comme les eaux d'une source prodigue, et l'on voyait au loin un long réseau rouge colorer les vagues bleues de la mer. Cet affreux massacre dura jusqu'aux approches de la nuit, qui vint mettre un terme à ces scènes de désolation ; et, quatre jours durant, les combats se renouvelèrent ainsi jusqu'à ce que, épuisés, traqués dans les rues, dans leurs maisons, dans leurs mosquées, les Mores dûrent céder à la fortune et à la vaillance des Normands et des Siciliens.

Ah! comme elle parut désolée alors, cette

Palerme naguère si riante et si belle! Les rues étaient désertes, les boutiques ne s'ouvraient plus, chacun semblait morne, inquiet, accablé; à toute heure on rencontrait des prêtres conduisant tristement des convois de morts à leur dernière demeure; et quelquefois ces convois se heurtaient avec les cadavres des Sarrasins morts aussi à la suite de leurs blessures, que leurs frères portaient silencieusement dans la vallée des tombeaux.

Le comte de Nety avait une certaine appréhension à quitter Palerme en cet état de choses. Quoique la victoire fût restée aux Normands, il avait une trop haute portée d'esprit pour ne pas s'apercevoir que ce calme des Sarrasins était perfide, redoutable, et qu'il fallait extirper complètement le germe de la trahison.

C'étaient de cruelles rigueurs à exercer sur la race vaincue, qui répugnaient extrêmement au caractère généreux du comte; mais il est des occasions où la magnanimité d'un chef doit s'évanouir devant la voix tout entière d'une nation, soit qu'il s'agisse d'assurer sa tranquillité, soit qu'il s'agisse d'apaiser des haines violentes; et cette fois le comte se trouvait débordé par la gravité de la révolte, et par les pleurs et les lamentations des Palermitains, qui criaient vengeance sur les cadavres de leurs fils ou de leurs frères.

Le comte de Nety et Tancrède parcoururent soigneusement les nombreuses rues de la cité désolée, prodiguant des consolations à ceux-ci, distribuant des secours à ceux-là, écoutant toutes les prières, accueillant toutes les plaintes, *faisant de la popularité,* comme on dit de nos jours, non

par diplomatie ou par politique, mais bien par un noble sentiment d'humanité. Peu à peu les maisons se rouvrirent, la sérénité reparut sur les visages, la tristesse s'effaça par degrés, et bientôt la bruyante capitale recouvra en partie son éclat accoutumé.

Mais les chefs de la rebellion sanglante ne pouvaient rester impunis; on fit des recherches minutieuses par toutes les maisons des Mores; les retraites mystérieuses de leurs harems furent violées, et après une longue persévérance on parvint à découvrir Fardij, Hamond et Al-Kassem.

Les autres chefs avaient péri dans le combat.

Les trois Africains furent conduits aux pieds du comte de Nety, qui présidait le tribunal militaire.

Après un court interrogatoire ils avouèrent pour instigateurs de la révolte les émirs d'Afrique, de Syracuse, et l'émiralem de Catane.

— Toujours ce Vittumen sur ma route! pensa le comte de Nety avec amertume... le père de Ziza!

Hamond, l'homme à la langue de miel, voulut se défendre et sut habilement atténuer l'énormité de son crime; plusieurs chefs écoutaient avec admiration cet ennemi si dangereux; mais Jourdan, devinant toute la fausseté de son âme, s'écria d'une voix écrasante et pleine de reproche :

— Traître! c'est en vain que tu déploies ta savante parole; tu as beau te faire petit et faible, je n'ignore pas que tu fus notre ennemi le plus actif et le plus audacieux.

Traître ! quand nous avons glorieusement pris d'assaut cette Palerme que tu as ensanglantée, n'avons-nous pas donné *la liberté aux circoncis ?* n'avons-nous pas enrôlé sous nos bannières ceux de tes frères qui ont consenti à partager notre croyance et à observer nos coutumes ? n'avons-nous pas considéré à l'égal de nos vassaux ceux d'entre vous qui ont voulu rester fidèles à la religion de leurs pères ? qu'avons-nous forcé ? quelles exactions, quelles violences avons-nous commises ? laquelle de vos femmes, de vos filles ou de vos sœurs peut se plaindre qu'on l'a outragée, qu'on a soulevé son voile ? lequel d'entre vous peut dire qu'on l'a dépouillé de ses biens [1] ? Nous vous avons considérés à l'égal des *Normands ultramontains*, désignation que vous avez voulu rendre mé-

[1] *Voy.* Dumoulin, Trophées des Normands.

prisante, et nul Calabrois, notre peuple par droit de conquête, nul Calabrois n'est plus favorisé que le dernier des Sarrasins !

Un murmure approbateur courut alors par toute la salle, et ces nobles paroles si pleines de fermeté forcèrent Hamond à baisser les yeux.

Le comte de Nety reprit la parole d'une voix tonnante, et son regard étincelant vint effrayer les conspirateurs :

— Mais quoique les plus hautes sciences soient répandues parmi vous, Infidèles, vous avez conservé le caractère féroce et l'âme haineuse des Numides, vous avez conspiré à force ouverte contre vos vainqueurs pacifiques ; vous mourrez !

Tous les chevaliers applaudirent de

nouveau à cette allocution véhémente, et les trois derniers chefs de la sédition furent livrés au grand-justicier, qui leur trancha la tête dans le Cassaro, au milieu des vociférations et des joies de la populace.

Depuis ce jour, c'en fut fait de la puissance sarrasine à Palerme. Les Normands n'eurent plus rien à redouter, parce que, dominateurs pour dominateurs, les Grecs indigènes, en très-grand nombre, préféraient les Ultramontains à cause de la nouveauté, ce qu'on peut facilement admettre, ou mieux peut-être parce qu'ils étaient chrétiens comme eux; et l'habile politique des Tancrède avait tellement fasciné les Siciliens qu'ils contenaient rudement les Mores, moins encore par amour-propre pour eux que par une espèce de culte de fidélité qu'ils professaient pour les conquérants du Nord.

Nety, que tant de circonstances cruelles avaient longuement retenu loin de son camp, ne put à la fin se soustraire à l'extrême impatience qui le rongeait. Palerme était assez tranquille, presque heureuse; il donna des instructions sévères au jeune Tancrède, ayant pour but de tenir tête aux émirs de l'intérieur et du sud; puis, suivi par son fidèle Amalfitain et ses autres compagnons d'infortune, il fit voile pour Tauromène, où l'attendaient sa belle sultane Ziza, ses frères d'armes et de nouveaux périls.

Quand il arriva au camp de Tauromène, ce noble chef dont on pleurait déjà la perte, ce furent de toutes parts des transports de joie et d'allégresse difficiles à décrire ; les moindres soldats, les serfs, les valets des hommes d'armes, tous accoururent à sa tente en implorant des officiers la grâce de le voir et de baiser sa cotte de mailles ; et quand ils avaient vu Jourdan leur sourire, ils s'en allaient par le camp en chantant, et en élevant leurs poings d'un air menaçant vers les murailles de la ville assiégée :

—Tremblez, Sarrasins, disaient-ils, voilà notre grand général ; c'est en vain que vous

êtes enfermés dans vos grosses tours; quand notre chef le voudra, elles s'écrouleront.

Mais quelle ne fut pas ta joie de père, ô toi, illustre Roger, quand tu serras sur ton cœur ce noble fils, ce héros devant qui tout fléchissait ! Qui pourrait peindre ton juste orgueil, les sensations de ton âme et les démonstrations de ta tendresse aveugle? Et cependant il fallait de nouveau l'abandonner aux chances de sa fortune, souvent glorieuse, mais aussi bien souvent incertaine.

Le grand-comte ne jouit pas longtemps de l'ivresse de ce retour presque inespéré; l'éloignement de Robert Guiscard et de ses frères, qui étaient toujours en Épire, le força de songer à repasser la mer; et, après avoir failli lui-même périr dans une embûche

dressée par Vittumen, où fut tué Ansalarde, son écuyer favori, il laissa de nouveau son fils continuer le siége avec Hugues de Bréchie et Serlon, en leur recommandant la prudence la plus grande [1].

— Il est des circonstances, leur dit-il en les embrassant, où des conquérants doi-

[1] Et ung jor aloit de ung chastel à l'autre avec ung sol compaignon qui se clamoit Ansalarde, pour ordener des chozes, et aucun Sarrasin estoient abscons à près la voie en une fracte, et subitement lui corurent sus et occistrent Ansalarde, loquel se mist entre lo conte et li Sarrazin. Et lo conte, qui étoit soul et désarmé, non pooit combattre moult anemis, appène pot eschapper.

(*La chron. de R. Viscart, lo secont livre.*)

En consultant les chroniqueurs de cette grande époque de gloire pour la race normande, on remarque avec peine que les Grecs du Bas-Empire et les Sarrasins avaient toujours recours à l'assassinat des chefs quand il s'agissait d'un siége ou d'une bataille.

vent faire mille sacrifices avant de rien espérer : il faut savoir perdre peu à propos pour gagner beaucoup plus tard; avec cette politique, nous sommes sûrs de vaincre nos ennemis. Les Arabes, tout en apportant des goûts d'art et de culture en Sicile, n'ont pas ce qui caractérise les races conquérantes ; d'ailleurs ils sont trop faibles pour bouleverser la religion des Grecs afin de la remplacer par le mahométisme, qui est une croyance impie, incivilisatrice et cruelle. Il n'y a pas d'empire possible si le chef de l'État ne professe point la foi religieuse de la plus grande masse des peuples qu'il veut gouverner. Aussi, mes fils, je vous l'avoue dans la sincérité de mon cœur, si les Grecs avaient une religion qui ne fût pas la mienne, demain j'embrasserais cette religion, parce que, dans une guerre malheureuse, il faut qu'un roi puisse se servir du fanatisme religieux pour appeler un

peuple entier sous ses bannières ! Et croyez-le bien, vous surtout, Serlon, qui êtes très-jeune et trop sous l'influence de votre confesseur : on peut adorer Dieu sans être catholique. C'est une politique que ne comprennent pas les Arabes, et voilà le secret de leur peu d'influence sur le moral des Grecs, qui nous préfèrent et nous favorisent. Adieu, mes enfants ; exposez le moins de soldats qu'il vous sera possible, et conservez à la patrie le sang de ses plus nobles chevaliers.

Quelques heures après le départ du grand-comte, Nety rassembla dans sa tente le seigneur du Puiset, Serlon, Hugues de Bréchie et Riso, le baron calabrois, tous chefs renommés autant par leur bravoure que par leur prudence ; et ces guerriers fameux eurent un long entretien mystérieux dont le résultat devait avoir la plus grande in-

fluence sur les destinées du peuple conquérant.

Mais tandis que nos héros délibèrent dans leur camp, reprenons le sentier de la cité malheureuse où nous avons laissé nos intéressantes captives sous le coup de la vengeance du farouche pirate Djezzar.

LUCRECIA LA CAPTIVE.

La vie est pleine de tristesse;
Tel qui brille au jour meurt le soir;
On a des heures d'allégresse
Et des siècles de désespoir....
 Sans cesse dans les alarmes,
Courbé sous un joug qui l'aigrit,
 L'homme arrose de ses larmes
 Le pain noir qui le nourrit!...

ROBERT-LE-MAGNIFIQUE, *la Ballade*.

XXI.



XXI

La famine faisait d'épouvantables ravages dans l'infortunée cité du Taurus. A demi dépeuplée par ce dernier fléau et par la guerre, ses rues offraient un aspect où la désolation l'emportait encore sur la solitude. Chaque jour on trouvait morts des malheureux qui s'étaient traînés jusqu'à la porte de la forteresse, où les vivres ne

manquaient pas encore; mais les durs refus du motsallam achevaient ce que la misère avait commencé. Alors, dans cette détresse, s'ouvrit une troisième période plus sinistre encore, plus horrible : *les malheureux mangèrent leurs morts!...*

Eh bien ! au milieu de ces horreurs, il se trouvait des âmes atroces que la cupidité poussait à commettre des crimes exécrables. Un boucher de la cité, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, allait chaque soir à la mosquée de Fatime sous un pieux prétexte, et quand il avait avisé quelque Sarrasin que les privations n'avaient pas trop flétri, il s'attachait à ses pas comme son ombre et l'égorgeait dans les rues désertes; puis, portant le cadavre à son logis, il le dépeçait par morceaux qu'il enfermait dans des tonneaux sous des couches de sel, pour vendre ensuite cette chair hu-

maine, au poids de l'or, aux plus riches Tauroméniens. Les provisions de cet homme ne s'épuisant pas, malgré la détresse commune, on le soupçonna, on l'entoura d'espions, et bientôt la vérité fut dévoilée. Conduit devant son homonyme Djezzar, il confessa son crime.

— Cours me chercher tout l'or que t'a produit ce trafic, et garde-toi d'oublier un seul sultanin, lui dit le motsallam.

Le misérable, croyant sauver sa vie à ce prix, alla chez lui l'âme pleine de joie.

Il se garda bien d'oublier le plus mince croissant d'argent, et il ne tarda guère à revenir se jeter aux pieds de son maître :

— Voilà toute ma fortune, sultan puissant.

— C'est bien, repartit Djezzar : ton crime est d'une énormité que rien ne peut absoudre ; en d'aussi profondes misères, tu as mérité mille morts. Si tu t'étais borné à vendre les cadavres qu'on trouve à chaque instant par la voie, je t'aurais fait grâce ; mais trop de familles crient vengeance. Tu seras brûlé.

— Mais mon or, sultan, s'écria le boucher avec angoisse, mon or devrait racheter ma vie !

— Je le donnerai aux mosquées afin qu'on prie pour tes victimes. Gardes, conduisez cet homme au théâtre, et qu'il soit brûlé sur l'heure [1].

[1] Les annales de Normandie mentionnent un fait pareil. Sous le règne de Geoffroy Plantegnest, la famine fut si grande, qu'un homme fut pris à Rouen vendant la chair

La ville retentissait sans cesse de cris, de pleurs et de gémissements. La famine apparaissait au milieu de son hideux cortége, courbant sous ses pieds avec une ardeur impitoyable les enfants et les vieillards, les matrones décrépites aussi bien que les jeunes et gracieuses filles des harems. Un soir, voulant se soustraire à cette longue agonie, le quartier de la porte de Mola se souleva instantanément, et la multitude, s'emparant des gardes, sortit de la ville avant que le motsallam eût pu envoyer des troupes de la forteresse, située à l'extrémité orientale de Tauromène.

Les Normands, croyant qu'on venait les attaquer, et tout entiers d'ailleurs à leurs

humaine des personnes qu'il avait égorgées. Dumoulin dit qu'il fut pendu.

(*Voy.* Hist. de Norm. par Gabriel Dumoulin.)

idées de vengeance, sortirent rapidement de leur fort et massacrèrent sans pitié cette multitude infortunée. Le motsallam vit du haut des remparts et d'un œil impassible ce carnage affreux ; il n'en fit que sourire— c'étaient d'inutiles bouches à nourrir dans la ville qu'il croyait déjà sienne.

Lorsque Jourdan apprit ces misères, il résolut d'y mettre un terme, afin d'arracher Ziza à tant de souffrances ; pour cela faire, il envoya un héraut d'armes à l'émir lui proposer de laisser sortir les femmes et les enfants.

— Tous seront libres d'aller où bon leur semblera, dit l'envoyé, les chemins de notre camp vont être ouverts.

L'émir, qui voyait par là un moyen de résister plusieurs mois encore, et d'attendre

les secours promis par Vittumen, accéda aux propositions de Jourdan. Seulement, dit le Bisertin, j'en excepte une femme; c'est la fille de mon maître, avec qui je partagerai mon dernier grain de riz. L'émiralem l'a confiée à ma garde, et je mourrai plutôt que de la laisser sortir de la cité.

Le comte de Nety fut consterné quand il apprit la résolution du motsallam, et dans son désespoir, oubliant les devoirs les plus sacrés de l'humanité, aveuglé qu'il était par la force de sa passion, il s'écria d'une voix éclatante :

— Eh bien! que la faim les torture, et qu'ils meurent tous! je ne veux pas de conditions. — Allons, chevaliers, il faut préparer de nouvelles machines de guerre;

car, dans dix jours, je veux tenter un dernier assaut et vaincre !

Pendant que des préparatifs formidables se font secrètement dans le camp des chrétiens, regagnons les rues silencieuses de la ville assiégée, afin de reprendre notre récit où nous l'avons laissé.

Quand le motsallam Djezzar et Fallacia eurent appris des émissaires de Vittumen que le comte de Nety était parvenu à s'enfuir de Xacca, ils revinrent vers le palais *émiral*, en proie tous deux à une déception furieuse. Jourdan leur avait encore échappé ! il était invulnérable, cet homme ! Mais cette déception ne fit rien oublier à Djezzar de la résolution atroce à laquelle il s'était arrêté à propos de l'infortunée Lucrecia. Son séide, poussé par le fanatisme et l'am-

bition, accourait avide de crime, ayant en ses mains le poison fatal.

La captive était alors dans les jardins, faisant enfouir par le Nubien, sous les sycomores, les restes du malheureux soldat de Serlon, qui était venu mourir à leurs pieds durant la nuit de l'assaut : elle priait sans cesse Arck de se hâter, tant elle craignait le retour du redoutable motsallam et de Fallacia, ce qui pouvait la perdre elle et sa maîtresse; le Nubien, docile à cette voix peureuse et suppliante, creusait, creusait la terre;... il saisissait déjà le cadavre du soldat pour le jeter dans l'abîme, quand Montelargo apparut à leurs yeux.

Un regard avait suffi à cet homme infâme; il ne s'arrêta pas, et Lucrecia, trop confiante, sentit un poids énorme tomber de dessus sa poitrine. Pauvre femme!

comme elle connaissait mal Fallacia ! Il avait reconnu un ennemi ; c'en était assez : son dernier scrupule à propos de sa maîtresse venait de s'évanouir.

Jugeant les autres d'après ses sentiments odieux, il vit dans la présence de ce cadavre un acte de haute trahison ; — car, quelle que soit la position dans laquelle on est placé, ou quels que soient les sentiments qui animent, on juge toujours les autres d'après son cœur, sans faire la différence des races ou du génie. Et, comme Lucrecia était chrétienne et abhorrait les Sarrasins, causes de toutes ses infortunes, il se persuada qu'elle entretenait des intelligences avec les Normands pour leur livrer Tauromène. — Le misérable se fit aussitôt son bourreau !

La jeune et belle Sarrasine, la souveraine du palais émiral, se trouvait un soir dans une vaste salle, prodigalement ornée de divans somptueux et de riches courtines de brocart de soie et d'or, au milieu de laquelle Lucrecia la captive gisait, pâle et amaigrie, sur un lit de douleur. Son teint avait cette morbidezza transparente qu'on ne voit qu'aux jeunes filles malades des grèves de Terracine et de tout le Latium mineur ; ses mains étaient longues et grêles, ses grands yeux noirs s'éteignaient et faisaient peur : bref, la pauvre et intéressante captive était mourante !

Depuis six jours, Ziza veillait ; de puis six

jours elle n'avait pas quitté sa malheureuse amie, sa sœur, qu'elle voyait rapidement décroître d'un mal inconnu qui la dévorait; bien que la disette étendît ses ravages jusque dans le palais de la sultane, elle n'avait pas été assez grande encore pour qu'on pût attribuer à la faim cette maladie si rapide.

— C'est l'ennui peut-être, lui disait-elle dans les nombreuses conjectures qu'elle faisait, c'est la solitude qui t'a tuée, ma pauvre Lucrecia! Ce sont les terreurs sans cesse renaissantes qu'on endure au milieu d'une cité que les ennemis assiégent et que la famine décime. Ah! pourquoi as-tu refusé ta liberté quand je te l'ai offerte! pourquoi ne m'as-tu pas abandonnée à ma fortune toujours si mauvaise et si incertaine! tes souffrances augmentent les miennes, qui sont déjà plus nombreuses

que les feuilles du sophore et que les grains de sable du rivage.

— Hélas! ma sultane, dit Lucrecia d'une voix mourante, n'accusez que mon dévouement et mon inépuisable tendresse. Je vous aimais trop pour vous abandonner seule au milieu de vos ennemis, car ceux que vous appelez vos frères sont des hommes cruels qui vous haïssent; vous n'avez point le fanatisme de leur croyance, et c'est un crime à leurs yeux.... Mais aussi c'est un bienfait du Ciel, ma bonne Ziza, que d'avoir ce noble caractère; la persévérance dans la voie droite est une haute vertu, croyez-en celle qui vous chérissait et qui va mourir...

— Toi, mourir! mais non, on ne meurt pas pour quelques tortures.

— Oh ! oui, ce sont des tortures, Ziza, des tortures inguérissables.... Je suis empoisonnée.

— Empoisonnée ! sainte Vierge !

— Oui, je le sais d'hier, je l'ai deviné dans les yeux du barbare et lâche Montelargo.

— Mais c'est horrible ! s'écria Ziza épouvantée ; je suis donc à la merci de ces monstres ! à toute heure ils peuvent m'assassiner ou verser du poison dans ma coupe. Je n'ai plus de serviteur fidèle ; Arck est parti pour Catane, le vieux chrétien a été tué dans le massacre, et toi, tu vas mourir ! Mais non, ma Lucrecia, tu ne peux pas mourir ; le poison agit vite, et voilà six jours mortels et six nuits sans fin que tu souffres sur cette couche.

— La vie est épuisée.... mon heure est venue.

— Grand Dieu! grand Dieu! quelles épreuves!

—Supportez-les en chrétienne, Ziza, reprit la malade en rappelant toutes ses forces; mais surtout, tant que vous serez ici prisonnière, enveloppez-vous d'un voile impénétrable; que votre cœur et vos paroles soient comme votre beau visage, et l'on respectera toujours en vous la fille du redoutable Vittumen. Mais si l'on apprenait que vous avez renié la foi de vos pères, ce serait votre arrêt de mort.

— Et qu'importe la mort quand l'existence est semblable à la fleur du rivage que la tempête a entraînée dans une mer sans limites?...

— Il y a toujours un port pour les âmes nobles et courageuses ; Dieu vous a éprouvée, ma tendre sœur. Vivez; car votre port, à vous, c'est l'amour de l'illustre et brave comte de Nety.

— Ah ! s'écria la jeune sultane , Nety te vengera si tu succombes : il vit, il est sauvé! hier, les Normands fêtaient son retour.

— Eh bien, vivez pour lui; vivez pour l'aider à sortir de la lutte terrible dans laquelle il est engagé, car les Sarrasins l'entoureront d'embûches jusqu'à ce qu'il succombe ou qu'il les écrase..... Mes forces m'abandonnent... mais si vous pouvez fuir de cette ville maudite , fuyez et allez vous jeter dans les bras de Nety... de celui qui sera un jour votre époux.

Et l'intéressante Italienne s'éteignit com-

me une lueur qui disparaît tout à coup le soir dans les profondeurs des cieux.

— Me voilà donc seule au monde! s'écria Ziza d'un air morne en examinant le cadavre; voilà celle en qui j'avais mis toutes mes affections! — Pauvre âme dont la vie d'amour s'est écoulée tristement dans la solitude des harems, elle qui était venue sur la terre pour y jouir de la liberté. Il y a des destinées fatales! A celles-là le deuil, les angoisses et toujours des larmes, tandis que d'autres respirent d'enivrants parfums, et marchent sur des fleurs éclatantes. — Ma pauvre sœur! Ce qui naguère était si beau, si plein de vie, n'est plus qu'une froide dépouille, qu'un corps privé de sa grâce charmante et de son âme aussi douce qu'un tendre murmure de la brise...Oh! guerriers de ma tribu, cette humeur barbare et farouche causera votre ruine : un jour vous

serez effacés du rang des nations puissantes. Assassiner des femmes sans défense ! Ah ! c'est atroce ! atroce !

Fallacia la surprit comme elle était penchée sur le cadavre qu'elle couvrait de larmes ; quand elle aperçut ce misérable qui calculait si froidement tous ses crimes, elle se leva d'un bond, comme une gazelle surprise tout à coup par le tigre, et elle s'enfuit sans voile, éperdue et presque folle.

— Fuis, fuis comme le pétrel, ma sultane, dit-il de sa voix nasillarde, en la suivant des yeux dans la galerie ; va, fuis ; si le Juif ne m'a point menti en me disant que tu aimes éperdument le chef des Normands, tu languiras longtemps dans l'attente, et ton amour te consumera... Tu ne mens pas à la race de ta mère, sultane Ziza ; car elle

aussi aimait un chrétien, le plus beau de la nation grecque, et si l'on pouvait évoquer les secrets mystérieux des harems, la fille de Vittumen ne serait plus que l'odieux rejeton d'un dgiaour... Oui, ajouta-t-il en se parlant à lui-même d'une voix sombre et solennelle, c'est la fille du dgiaour Makialis, et le cruel Vittumen n'a fait que lui donner son nom... Ah! quiconque serait assez hardi pour révéler ce secret à l'émiralem !... Mais prenez garde, sultane, je suis sensible aux injures, et vos airs de grandeur me froissent; je pourrais bien abaisser cet orgueil et faire naître en votre âme des repentirs amers...

La malheureuse Ziza revint en ce moment, apportant un suaire imprégné de sels et de camphre, *l'odeur sainte* des Orientaux.

— Tiens, pauvre Lucrecia, voilà le der-

nier tribut d'une sœur qui aurait donné toute sa fortune pour te soustraire à tes bourreaux.

— C'est trop de regrets pour une misérable esclave chrétienne, dit Fallacia avec une insouciance pleine de dureté.

— Cette esclave chrétienne valait mieux que toute ta race, infâme empoisonneur! s'écria Ziza hors d'elle-même.

Fallacia se recula presque épouvanté de cette brusque apostrophe d'une femme qui l'avait toujours méprisé, mais qui s'était vaincue assez pour ne lui témoigner que de la douceur.

— Vos paroles sont cruelles et inconsidérées, belle Ziza, reprit-il avec une sanglante ironie; quand on sait des secrets de

cette nature, on les ensevelit au fond de son cœur, car il y a des secrets qui tuent.

— Quand il s'agit de révéler des crimes, il y aurait de la lâcheté à se taire en face des scélérats, reprit-elle avec véhémence.

— Si je révélais tous les secrets dont je suis dépositaire, reprit-il d'une voix lente, en souriant d'une manière étrange, il y a de belles têtes de sultanes qui pourraient bien rouler sous le cimeterre des chefs de nos tribus.

— Que veux-tu dire, vil esclave? s'écria-t-elle en s'approchant de lui autant par curiosité que par crainte.

— Pas d'injures! Votre puissance n'est pas assise sur le marbre de la montagne;

d'un mot elle peut s'écrouler. Si au lieu d'être l'unique enfant de Vittumen tu étais la fille d'un dgiaour?...

— Eh bien! dit-elle d'une voix entrecoupée, eh bien!...

— Si on révélait ce terrible secret à Vittumen! si on lui disait qu'il fut trahi, couvert d'opprobre!...

— Ce sont des suppositions dignes de ton odieux caractère, atroce empoisonneur! Tu vis continuellement dans le crime et tu le supposes ainsi dans le cœur de tous. Va-t'en, misérable; laisse-moi et n'insulte pas aux mânes de ma mère. Tu mens! tu mens, Fallacia!!!

Il rit d'un rire bruyant et saccadé qui fit peur à la jeune fille.

—Ah ! je mens, reprit-il ; eh bien ! sache-le, orgueilleuse ! Vittumen, le puissant émiralem de Catane, n'est pas ton père.

— Que dis-tu ? que dis-tu, Fallacia? serait-il vrai ?

— Oui, lui dit-il en croyant retourner le poignard dans une plaie douloureuse, oui, tu es fille d'un dgiaour ; c'est le sang de Makialis qui coule dans tes veines et non celui de l'émiralem. Je connais l'officier qui introduisait le Grec dans le harem où vivait la sultane.

— C'était toi ! Fallacia, c'était toi ! s'écria-t-elle en riant d'un rire indescriptible.

— Et si je ne l'ai pas révélé à Vittumen, c'était pour soustraire à sa fureur un enfant innocent ; mais aujourd'hui tu me traites

d'esclave et d'empoisonneur ; prends garde, fille de Makialis !

— Je te méprise et ne te redoute pas, répliqua-t-elle avec fierté. Tu l'as dit : il y a des secrets qui tuent ; — c'est le tien ! Voilà ce qui t'a arrêté et non une considération magnanime. Mais ne me trompes-tu point, Fallacia ? suis-je bien la fille de Makialis ? — de ce grand Makialis qui faisait fuir devant lui les Mores comme des troupeaux d'esclaves ?

— Je le jure par les os de mes pères, et demain, si je veux, tu perdras ce titre de sultane qui te rend si fière et si impérieuse.

— Ah ! en croyant me déchirer le cœur, tu me combles de joie. Va, j'accepte le déshonneur de ma mère à ce prix ! Ce fut un

ange que Dieu rappela dans son sein pour lui faire goûter des jours meilleurs. Son destin l'avait liée à celui d'un monstre, et ce monstre l'a dévorée ! Merci, Fallacia, merci de ton secret, car j'ai quelquefois accusé le Ciel de m'avoir fait naître la fille d'un odieux scélérat, tandis que j'avais pour père un guerrier qui servit sa patrie avec gloire !

Un bruit se fit entendre dans la galerie, et un esclave vint aussitôt annoncer la présence du motsallam.

— Allez, digne esclave de tels maîtres, lui dit-elle avec mépris en se retirant, allez comploter de nouveaux forfaits. Va-t'en, et tâche d'égaler en scélératesse Djezzar le Numide.

— Un mot de plus serait ton arrêt de mort.

— Fallacia, dit le Bisertin en entrant, tu n'étais pas seul?

— La sultane vient de se retirer.

— Elle semble me fuir et me redouter, dit le barbare. Cependant il faut qu'elle s'accoutume à me voir, car Vittumen me l'a presque promise.

— Ah!... fit le Rhodien, avec l'apparence d'une grande incrédulité. Elle aime un cavalier qui te la disputera, un homme dont l'épée est bien lourde.

— Qui donc aime-t-elle? dit le pirate, dont les yeux étincelèrent d'une fureur sanguinaire.

— Le beau comte de Nety.

— Un dgiaour? Notre ennemi à tous?

— Oui, elle l'aime.

— Je la poignarderais plutôt que de la voir tomber entre ses mains!

— Non, non; c'est lui qu'il faut poignarder.

— Mais tiens, voici une lettre en langue franke, qu'on a lancée dans la ville avec une flèche; elle vient du fort de ces chrétiens.

—Ah! enfin, c'est de Riso, le baron calabrois, dit Fallacia en la lisant rapidement; avec de l'or, cette fois, nous réussirons; mais viens sous les sycomores. Si nous voulons vaincre, agissons avec mystère et dé-

fions-nous de la sultane, car il se passe ici des choses étranges.

Puis ils se dirigèrent vers le jardin.

— Encore une trahison, pensa la jeune et malheureuse Syrienne, qui s'était cachée sous une des courtines de soie à l'approche du motsallam; voyons à quel dessein vont s'arrêter ces misérables.

Respirant à peine, et marchant avec la légèreté d'un petit oiseau des prés, elle s'avança derrière les massifs de verdure, où il lui fut possible d'entendre la trame horrible ourdie par les deux Sarrasins aux gages de l'émiralem de Catane.

INVESTITURE MILITAIRE

DES SARRASINS.

La diplomatie des barbares contraste singulièrement avec celle des peuples *policés*. Au lieu de paroles cauteleuses, de pensées impénétrables, de mensonges perfides, toutes choses de haute convenance, les barbares se servent de l'épée ou du poignard.

Comte L. DE CHARNY.

XXII.



XXII.

Tandis que Djezzâr et Fallacia Montelargo conspirent dans les jardins de Ziza, dont l'oreille est attentive à leurs complots, et tandis que le comte de Nety dirige avec une extrême vigueur les derniers préparatifs de ce siége célèbre, attachons-nous à Vittumen, dont la politique audâcieuse et féroce paralysait si fortement les idées conquérantes des Normands.

Résolu à subir toutes les conséquences d'une guerre d'extermination, cet Africain cruel ne recula devant aucune chance pour anéantir ses redoutables compétiteurs. Tout barbare qu'il était, il savait que lorsqu'une puissance se fonde et s'élève, la force morale a souvent plus d'empire et d'autorité que le tranchant de l'épée; il savait qu'un chef habile vaut à lui seul une armée nombreuse, et voilà ce qui avait fait germer en lui le système de l'assassinat. Comme Robert Guiscard et Bohémond Tancrède étaient en Orient aux prises avec Alexis Comnène, et le comte Roger occupé fortement à organiser le gouvernement féodal dans les Calabres, il s'était acharné sur le comte de Nety avec la rage du tigre altéré de sang, et, à quelque prix que ce fût, il voulait le faire périr.

A Xacca, quand il s'aperçut de la fuite

de Jourdan, sa rage et sa violence n'eurent plus de bornes; il descendit les grandes collines d'Ibidine et de Santa Margarita, traversa les ruines toutes sanglantes de Sélinunte, détruite par Alcamah ou Abd-Alcamah, guerrier farouche, qui fit broyer ses plus courageux habitants dans des mortiers d'airain, et, laissant au sud Mazzare, il courut jusqu'à Mars-Allah, la belle et riante Lilybée des Grecs.

Il y trouva ses galères et ses quadrirèmes. Une d'elles fut envoyée avec un patron de Mars-Allah en Espagne, afin de lui ramener son fils adoptif, qui devenait indispensable à l'accomplissement de ses projets; puis, frappant d'une contribution de vivres le motsallam du Port de Dieu, qui déjà l'abhorrait, il cingla vers le cap Boco, traversa le petit archipel de Trapani, et, venant débarquer furtivement la nuit

par-delà le promontoire de l'Homme Mort, à l'orient de Ségeste, il incendia en brigand sauvage les moissons dorées qui ondulaient gracieusement sur les collines et dans les plaines de la blanche Parthenico, cette ravissante colonie de Mégare.

Après ce coup de main audacieux, il remonta sur ses quadrirèmes, reprit la haute mer, écuma tout ce qui venait de la Syrie faisant voile pour l'Europe, et déjà vengé, gorgé de butin et le cœur encore désireux de vengeance, il rentra dans sa belle et riche ville de Catane.

Alors, il se prépara sérieusement à une grande guerre; il manda le ban et l'arrière-ban de sa province; quiconque pouvait lancer une flèche et manier une épée fut forcé de se présenter sous quatre jours en armes, dans la vaste plaine de Catane, sur

les bords du Symèthe, le fleuve sacré des Siciliens; les enfants, les femmes et les vieillards devaient suffire à la récolte des moissons, à cause de la nécessité de la *guerre sainte;* la patrie était envahie, la religion menacée; il fallait chasser les chrétiens, ou devenir esclaves, ou mourir!... La mort leur sembla préférable; ils accoururent comme des essaims d'abeilles au rendez-vous indiqué par l'émiralem, tandis que le plus grand nombre des Grecs s'enfuirent dans les dépendances des Normands.

Vittumen arma tous ses navires destinés à recevoir ses soldats les plus aguerris : il se réserva le commandement de cette flotte. Les recrues de la plaine et des montagnes furent confiées à un guerrier more, Assad de Léontium, tandis que la ville serait gardée par Al-Aglab, le fils adoptif

de l'émiralem, qui venait d'arriver d'Espagne.

Vittumen, suivant l'usage des guerriers, voulut voir cette multitude réunie pour juger d'un coup d'œil quelles étaient ses ressources, afin de porter la guerre en de lointains rivages; et d'ailleurs il avait des largesses à faire à ces tribus fanatiques pour se les attacher davantage, elles qui s'étaient levées à son premier cri aussi vite que se lève la sentinelle dont l'oreille est frappée dans la nuit par un pied furtif qui courbe l'herbe humide. Trente mille Sarrasins se trouvèrent réunis en deçà du fleuve, sur le chemin qui mène à Syracuse.

L'émiralem était dans la cour de son palais, au milieu de ses grands officiers, tous revêtus de leurs cafetans magnifiques, et montés sur des chevaux numides har-

nachés avec une richesse infinie. Vittumen allait donner le signal du départ, quand un esclave nubien fendit la foule, repoussa les chevaux, et parvint à grand'peine jusqu'à l'émiralem.

C'était Arck, porteur d'un message de Fallacia.

— Ah ! te voilà, lion du désert, dit le chef avec un sourire protecteur qu'il voulait rendre gracieux ; rien n'est capable d'arrêter ta course. C'est bien, esclave ; à la fin de la guerre, tu auras ta liberté. La cité n'est pas prise ?

— Non, magnifique sultan.

— Et Ziza, comment l'as-tu laissée ?

— Triste toujours comme le vent de la nuit dans la montagne.

— Elle ne t'a pas donné un message pour son père ?

— Non.

— Voilà bien les enfants, murmura-t-il ; ingrats comme des esclaves affranchis ; à peine sommes-nous éloignés qu'ils nous oublient.... Elle ne me pardonnera jamais la mort de sa mère !

Il lut la lettre de son misérable affidé, qui contenait ces lignes :

— « Riso, fils de Riso, baron de Cala-
« bre, homme sûr et fort, lassé du joug
« militaire des aventuriers normands, et,
« comme toi, voulant affranchir son pays,
« Riso accède aux propositions que je lui
« ai faites ; ses hautes capacités politiques

« l'ont fait entrer dans le conseil de Jour-
« dan, qu'il voit à toute heure; mais comme
« le projet est plein de périls et qu'il s'agit
« de ta province, il exige mille bourses
« d'or. Acceptes-tu l'offre de son poi-
« gnard? Dis OUI ou NON au Nubien.

« Cet homme n'est dévoué qu'à sa maî-
« tresse, prends garde à lui.

« Ton motsallam est un barbare qui ne
« songe qu'aux siens; il regorge de vivres
« dans sa forteresse, tandis que le peuple
« mange ses morts. Tout pacifique qu'il
« fût, Abérame valait mieux : ordonne-
« lui de faire quelques distributions au
« peuple, car pour moi je tremble devant
« lui.

« Si tu ne viens pas nous secourir, nous

« sommes perdus : le comte de Nety, m'a
« écrit Riso, prépare un assaut terrible.
« Tu connais ses ruses; si tu ne viens pas,
« il faudra succomber.

« Ta fille est *digne* de sa mère et *indi-*
« *gne* de toi.

« Ton esclave et ton ami,

« Fallacia Montelargo. »

Vittumen pâlit et tressaillit sur son cheval.

— Digne de sa mère et indigne de moi, répéta-t-il d'une voix sombre, Ziza!!! — Quel crime a-t-elle donc commis? car il faut qu'elle soit criminelle pour que Fallacia écrive ainsi. Le Rhodien n'est pas homme à exposer bénévolement sa tête,

et il la met à l'enjeu pour appuyer sa parole. Ah! quand donc aurai-je exterminé ces maudits chrétiens de la plaine, afin de pouvoir délivrer ma fille ! Si j'avais su qu'ils s'arrêtassent si longtemps à Tauromène, elle n'aurait pas quitté Catane... *Indigne de moi!* Ah ! qu'elle prenne garde ! car je lui ferais ressouvenir qu'il vaudrait mieux qu'elle se jouât de la croyance du Prophète que de Vittumen ! — Arck, dis-moi sans détour, si tu tiens à ta tête, dis-moi ce que fait ma fille.

Le pauvre Nubien, tout décontenancé, regarda l'émiralem avec épouvante et resta silencieux.

— Parleras-tu, vil esclave?

— Magnifique sultan, je ne connais pas les secrets de son harem; mais depuis bien

des jours elle habite la galerie, et quelquefois le soir elle va respirer le frais sous les grands sycomores.

— Aucun étranger n'est-il entré chez elle?

— Aucun, si ce n'est le Numide, lorsqu'il lui apporta la tête d'un chef chrétien qui lui fit horreur.

— Elle n'a donc pas de sang arabe dans le cœur? Il y a toujours de la joie à voir un ennemi mort.

— Quand j'ai quitté ma sultane, elle était toute en pleurs auprès de sa compagne que la maladie a courbée.

— Puisse-t-elle enfin s'éteindre, cette chrétienne! je la hais.

— Prier, pleurer et faire du bien à ceux qui l'entourent, voilà la vie de ma sultane, dit le fidèle esclave d'une voix plus assurée.

— C'est bien, reprit brusquement l'émiralem, va te reposer en attendant mes ordres.

Et le farouche Africain, l'âme bourrelée d'inquiétudes, fit un signe à ses chefs restés à quelque distance, et les nombreux escadrons s'ébranlèrent, les cymbales firent retentir l'air d'harmonies sauvages, et bientôt ce ne fut plus qu'un immense tourbillon de poussière, depuis les grandes masses de lave du port jusqu'aux rives du poétique Symèthe.

Il y avait quelque chose d'horrible dans l'aspect de ces hordes nombreuses, la plu-

part n'ayant d'autre vêtement qu'une saie blanchâtre. Les métis formaient la masse principale; ils étaient presque nus, et généralement on les reconnaissait à leur carnation moins foncée, à leurs regards plus bienveillants que ceux des Arabes purs, à leur démarche plus théâtrale. Le brillant costume des chefs contrastait singulièrement avec la nudité que ces hordes étalaient au soleil dévorant de la Sicile.

Un cri immense, que dûrent répéter longuement les gorges de l'Etna, accueillit l'arrivée de l'émiralem et de son imposant cortége. Il parut heureux de cette acclamation spontanée, frénétique, et des ordres furent donnés à ses trésoriers pour faire largesse à cette multitude de flatteurs si grossiers et si rudes.

Vittumen, que la nature avait doué

d'une sorte d'éloquence sauvage, sut habilement profiter de la disposition d'esprit de cette assemblée fanatique; il parcourut rapidement le front des bandes, et, rassemblant tout à coup les chefs, il prit la parole d'une voix élevée et ferme.

— Guerriers sarrasins et grecs, l'ennemi est à nos portes; il ravage nos champs, assiége nos villes, navigue sur nos mers; il est temps enfin de tirer le cimeterre de sa gaîne et la flèche du carquois pour défendre la patrie! Appelons la vengeance à notre aide, invoquons-la, qu'elle soit le mobile de notre cœur, et nos bras, forts comme le vent de la tempête, courberont ces ennemis comme s'il s'agissait d'un brin d'herbe. L'heure de les vaincre est venue, Sarrasins! Voulez-vous pas laisser ces chiens piller vos richesses, pénétrer dans vos harems, violer vos filles

et vos femmes, massacrer vos pères et emmener vos enfants en esclavage, où par la force ils les feront chrétiens! Voulez-vous pas voir vos maisons incendiées, vos palais renversés, vos mosquées saintes converties en asiles de grossières débauches? Voulez-vous pas entendre dire à nos glorieux frères d'Espagne et de Numidie que nous avons fui devant les Normands comme les lièvres à l'approche des chasseurs; dire que nous avions des bras de femmes, et que nous étions indignes de porter le cimeterre musulman! Eh bien! Sarrasins, il faut combattre pour soi, pour la religion et pour la patrie! Il faut combattre sans relâche, frapper sans pitié, tuer sans remords! C'est par là qu'on acquiert de la gloire et des richesses, qu'on devient grand et qu'on mérite d'entrer dans les sept ciels. Mais à quoi bon ces paroles qui relèvent le courage? N'êtes-vous

pas tous des Sarrasins? N'avez-vous pas vaincu le monde? Et d'ailleurs, qu'avons-nous à craindre? Cette poignée d'aventuriers peut-elle résister un seul jour devant vous, guerriers terribles qui êtes nombreux comme les gouttes de pluie d'une nuée d'orage. Ainsi donc, Sarrasins, poussez votre cri de guerre, et jurez-moi de garder le carquois à l'épaule et le cimeterre à la main jusqu'à l'entière extermination des hommes du Nord!

Un cri sauvage comme le premier, mais plus éclatant, plus frénétique, plus féroce, couvrit en ce moment la voix de l'émiralem; ils agitaient leurs glaives, frappaient leurs poignards sur leurs boucliers, et faisaient crier leurs cuirasses sous leurs mouvements rapides [1].

[1] Une chose qui mérite d'être remarquée, c'est que les

Alors Vittumen, électrisé lui-même par l'enthousiasme qu'il venait de communiquer à ces hordes indisciplinées, leur déroula sa politique cruelle, mais habile.

— Tandis que notre frère Assad de Léontium, reprit-il, conduira ses montagnards vers le camp des Normands afin de les harceler et de les tenir en haleine, moi, avec mes galères, je ferai voile pour la terre de Calabre. En un clin d'œil, semblable à l'esprit de la vengeance, j'incendierai leurs moissons, j'arracherai leurs oliviers, je détruirai leurs bourgades, je ruinerai leur pays; et quand ils me croiront encore dans le golfe de Tarente, et

lourdes cuirasses ont été suggérées à nos ancêtres par les Orientaux. Ce ne fut qu'après la croisade de Louis le Germanique qu'on vit les chevaliers de l'Occident quitter leurs cottes de mailles pour prendre la cuirasse, le grand casque, les cuissards et les brassarts.

qu'ils enverront des troupes pour me combattre, je serai dans la haute mer d'Ionie, et le douzième jour vous me reverrez, mes guerriers, afin de nous réunir pour délivrer Tauromène ou pour lui porter des secours. Al-Aglab, mon fils, gardera la fille bien-aimée de la montagne [1]; et si le Prophète voulait me rappeler à lui, vous trouveriez dans Al-Aglab un chef valeureux pour vous conduire encore à la victoire. Aussi ai-je résolu, mes guerriers, de l'investir devant vous de l'autorité suprême pendant nos glorieuses courses.

Cette proposition hardie, spontanée, calculée habilement par Vittumen, fit mur-

[1] C'est ainsi que les Sarrasins de Sicile appelaient Catane; c'était assurément une expression de luxe, car l'Etna fut souvent bien fatal à *sa fille bien-aimée*.

murer quelques chefs ; mais l'émiralem avait si fortement excité l'enthousiasme de cette multitude, qu'elle s'agita comme la première fois, et, brandissant leurs cimeterres, tous les Sarrasins accueillirent par des cris joyeux ce nom nouveau d'Al-Aglab.

Alors l'émiralem s'avança vers le centre de l'armée avec son fils et ses favoris, et, sautant à bas de son cheval, il remit au jeune homme, avec une gravité solennelle, les étendards, le collier d'or, le cafetan, les khilats et les bracelets d'or, signes de l'investiture musulmane [1]; puis, après que le jeune prince eut fait ses largesses à l'armée, le cortége reprit le chemin de Catane afin de se préparer au départ.

Les hordes se mirent lentement en marche

[1] *V.* Abdallah el Nowayri, Chron. arabe.

pour occuper les confins du territoire d'Acis où elles devaient attendre leurs auxiliaires; et l'émiralem, après avoir fait disposer ses nombreuses quadrirèmes, fit venir devant lui Arck le Nubien.

— Tu vas partir à l'instant même, esclave; tu diras oui à Fallacia.

La vie ou la mort de Jourdan étaient dans ce mot prononcé avec tant d'insouciance.

— Dis aussi à Fallacia que la ville sera bientôt secourue, qu'il relève le courage des Tauroméniens, et que sa tête, à lui, répond des choses qu'il a si imprudemment avancées. Voici un rouleau de papyrus pour lui et une bourse d'or pour toi; maintenant, pars, et surtout prends garde de tomber entre les mains des Normands.

Puis il le rappela, lui défendit de dire un seul mot au Rhodien, et ajouta mystérieusement quelques paroles si terribles à propos de Ziza, que le pauvre noir se sentit défaillir en songeant à l'affreux péril suspendu sur la tête de sa jeune et belle souveraine.

Mais il était esclave; il partit en promettant d'obéir.

Une heure après, Catane était redevenue silencieuse, ses ponts étaient levés, la chaîne du port fermée, et la flotte de l'émiralem disparaissait rapidement dans l'horizon bleu de l'Ionie, pour aller saccager les côtes de la Calabre.

LES REPRÉSAILLES.

En un instant l'incendie fut épouvantable : des gerbes de feu, des colonnes de fumée s'élevaient au milieu des nuages, et se réfléchissaient, en tournoyant, dans la mer qui semblait une fournaise ardente.

MARIE DE MÉDICIS.

XXIII.



XXIII.

La ville de Rhége était justement effrayée de l'apparition d'un ennemi redoutable, qui, rapide comme la foudre, avait incendié les splendides moissons de son rivage enchanteur, et s'était enfui dès le lever du soleil, lorsqu'un petit nombre de montagnards avaient paru en armes pour sauver

leurs richesses et défendre leur territoire envahi.

Un noble Normand, Ascle Drogo, commandait dans la cité du détroit. Audacieux et courageux comme toute cette race illustre de guerriers qui établissaient en Orient la prépondérance de l'Occident, il prit une résolution grande, mais téméraire, et, rassemblant ce qu'il put trouver d'hommes déterminés dans le pays de Scylla et de Rhége, il se mit en mer avec sa petite flottille, et partit à la poursuite de l'ennemi.

La politique de Vittumen était celle d'un barbare habile. Aller ainsi porter la guerre avec toutes ses horreurs dans le royaume des conquérants, tandis que ceux-ci se consumaient en efforts inouïs à faire le siége d'une ville de sa province, était

certes une politique non moins adroite qu'audacieuse. Aussi Jourdan fut-il extrêmement effrayé quand le messager de Drogo vint lui apprendre l'invasion des Sarrasins en Calabre et le caractère odieux de cette invasion.

Alors il se décida, mais à regret, à agir par représailles.

— Puisqu'ils nous traitent en barbares, s'écria-t-il avec fureur, eh bien! acceptons le défi : à l'avenir, nous ne ferons pas un seul prisonnier. Il y a des contrées où, pour coloniser, il faut exterminer la race indigène; ici c'est la race conquérante qu'il faut extirper du sol.

Et, joignant l'effet aux menaces, il se saisit rapidement des châteaux de Saint-Marc et d'Antiléon, dont les défenseurs

sont massacrés, tandis que Serlon, avec un autre corps d'armée, fait replier le motsallam de Léontium jusque vers Acis.

Un jour que le soleil était déjà bien haut à l'horizon, deux bâtiments légers, à voiles trapézoïdales, rapides comme des goélands, deux lougres du Nord enfin, s'écartant d'une flottille qui venait de doubler le promontoire d'Hercule, le cap Spartivento des Modernes, rasèrent la côte en se couvrant tout à coup de voiles inusitées dans ces mers, et glissèrent longtemps encore avec une merveilleuse rapidité. Parvenus dans une espèce de petit golfe, d'anse profonde, ils carguèrent leurs voiles, s'approchèrent du rivage, et plusieurs guerriers sautèrent sur la grève.

— Voilà de riches moissons sur les collines, dit l'un des guerriers. Nous arrivons

à temps ; c'est ici qu'il faut attendre nos frères et nos ennemis.

Une vaste plaine s'enfonce au loin, triste et désolée ; des monceaux de briques pulvérisées, des ruines de temples, des débris informes, annoncent qu'il y avait eu là, dans l'antiquité, une ville remarquable. Mais alors cette plaine est déserte, rien n'y croît ; quelques chevriers seuls avec leur bétail troublent le silence de ce désert, et le célèbre écho de Condojani ne répète que le son rauque et inharmonieux de leur trompe marine. Mais si la plaine, telle que le temps et les barbares l'ont faite, attriste l'âme, rien n'est plus gracieux que les collines qui l'enserrent : ce sont des ondulations vertes et riantes, où l'oranger avec ses fruits d'or le dispute à l'arbre des grenades et au terne et triste olivier ; c'est la vigne qui court en riches guirlandes jus-

qu'à la mer, tandis que vers le fond les hautes montagnes qui terminent la chaîne de l'Aspromont dominent ce grand site et laissent fuir leurs torrents à travers des masses de lauriers-roses.

Les guerriers normands et calabrois foulaient sans respect cette terre illustrée par cent héros. Nul d'entre eux, en voyant ces ruines, ne savait leur histoire, tant les choses de ce monde sont périssables et tant la gloire est vite oubliée ! Cette plaine, c'est celle de Locres, cette république aristocratique si altière, dont les lois passèrent dans les Douze Tables, ce décalogue du peuple-roi, et qui disait orgueilleusement d'elle : AMIE DE ROME, SOUMISE AUX DIEUX SEULS.

Le reste de la flottille ne tarda guère à paraître, et, s'approchant du rivage, la

petite armée d'Ascle Drogo débarqua et vint prendre position sur une riante colline, dans la direction de Geraci.

—Les pâtres s'enfuient à notre approche, dit Ascle; que quelques-uns d'entre vous se détachent, mes braves, afin de me les amener; ils nous donneront peut-être des renseignements.

Deux des chevriers de la plaine furent conduits devant le chef, mais ces bonnes gens n'avaient pas ouï parler des Sarrasins. — Alors, pensa Drogo, ils ne tarderont guère à venir; ils auront exploré à leur manière la chaîne de l'Aspromont, et c'est ici qu'ils doivent en sortir.

Avec un peu plus de politique, cet homme pouvait anéantir les quadrirèmes de Vit-

tumen et ses hordes ; puisque l'émiralem incendiait tout le littoral, il devait penser que ses navires n'étaient pas loin. Mais le désir d'une prompte vengeance absorbant toutes les autres pensées d'Ascle, il attendit l'ennemi à Locres, tandis que la flotte sarrasine était mouillée tout près dans les criques de la Roccella.

Sur le soir, un grand mouvement s'opéra dans ce paysage, jusqu'alors si désert : on entendit un bruissement sourd, comme le roulement d'un tonnerre lointain ; puis ce furent des cris bruyants, et bientôt parurent d'innombrables troupeaux qu'une population craintive, éperdue, chassait devant elle avec force ; et l'on vit aussi des Aspromontois montés sur des ânes chargés de leurs trésors, qui se dirigeaient avec rapidité vers la bourgade fortifiée de Geraci.

La nuit tombait ; Drogo courut vers cette multitude tremblante, et chaque fuyard lui criait d'une voix altérée par la crainte :

— Voici les Sarrasins qui viennent ! Depuis Casalnuovo jusqu'à Bianco, tout est en feu. Ils massacrent sans pitié ; voici les Sarrasins ! ! !...

Drogo, ne voulant pas perdre sa forte position, attendit son cruel adversaire en dévorant sa rage. Vers le milieu de la nuit, l'horizon s'illumina tout à coup dans la direction du couchant ; les collines se découpèrent avec une netteté effrayante sur la chaîne de l'Aspromont, dont les pics apparaissaient tout noirs sous le ciel ; puis les blés de ces mêmes collines furent à leur tour la proie de l'élément destructeur, et l'immense incendie éclaira comme un

soleil sanglant la plaine de Locres, depuis le mont Asopus jusqu'à la mer.

Vittumen et ses soldats quittèrent bientôt le sommet des collines et descendirent dans la plaine en poussant des cris frénétiques, en chantant des chants insultants pour leurs ennemis. L'armée de l'émiralem se dirigeait vers Geraci, afin de piller cette bourgade; les Normands, jusqu'alors silencieux et couchés à terre dans un bois d'orangers, se levèrent tout à coup avec un bruit effroyable, et après avoir décoché une grêle de flèches aux Sarrasins surpris, ils mirent l'épée à la main et s'élancèrent sur eux en poussant leur effroyable cri de guerre :

— Normandie et Calabre ! tuez, tuez ! ! !

Le choc fut terrible. Indignés, exaspérés

par cet incendie qui dévastait leurs moissons, les Normands frappèrent sans pitié ; le coup de grâce était la mort; on massacrait les vaincus à terre, on s'acharnait même sur des cadavres. Vittumen parvint cependant à rallier un corps assez considérable, qu'il flanqua d'excellents archers, et, furieux de cet échec inattendu, il revint vers Ascle avec une énergie épouvantable.

Mais les Normands, préparés à cette attaque, et favorisés d'ailleurs par leur position, reçurent l'émiralem sans reculer d'un pas. Ils étaient moins nombreux, mais le désir de la vengeance avait centuplé leurs forces ; ils combattirent comme des lions.

La plaine de Locres offrait un spectacle d'une grande et effrayante poésie; la mer calme et blanchâtre au loin, les montagnes grises et sombres, et à l'extrémité du dé-

sert, sur le revers d'une riante colline, deux armées s'acharnant l'une sur l'autre, aux lueurs d'un immense incendie, troublant par leurs cris retentissants, leurs vociférations de haine et de rage, la silencieuse majesté de la nuit!

L'incendie s'arrêta enfin à défaut d'aliment : les champs de froment et de seigle étaient dévorés; les reflets rougeâtres de la paille consumée éclairaient seuls les combattants; le feu s'arrètait désormais impuissant au pied des lauriers et des yeuses; puis l'obscurité s'érigea de nouveau en souveraine, et le cruel émiralem, honteux de sa défaite, voyant son armée détruite, ses plus braves serviteurs massacrés, s'échappa rapidement suivi d'un petit nombre de soldats, et courut se rembarquer aux criques de la Roccella.

Pendant que l'émiralem cinglait vers Catane, les chrétiens achevaient les préparatifs de l'assaut de Tauromène, tandis que leur cavalerie, commandée par le seigneur du Puiset, courait au loin dans la plaine et portait la désolation jusque vers Léontium. Les Sarrasins avaient procédé par l'incendie; les Normands se vengèrent avec leurs glaives, et jamais aucun peuple ne vit de plus terribles représailles!

Qu'allait-il dire à ses guerriers, qui attendaient si impatiemment son retour, l'arrogant Vittumen ? Il leur avait annoncé

des victoires, et il revenait confus, mystérieusement, avec ses hordes appauvries et mutilées...

—

LES CONJURÉS.

Ils étaient cent; chacun portait le poignard et l'épée; chacun offrait son bras aux chefs de la sédition, et tous ambitionnaient la triste gloire de frapper au cœur le roi, ce faible et malheureux vieillard; leurs yeux enflammés annonçaient le courage le plus énergique. Tout à coup un bruit de pas se fait entendre; on heurte à la porte de la vaste église; les conjurés, saisis d'effroi, demeurent silencieux .. on ouvre... c'est le vieux roi surpris par l'orage qui vient chercher un abri.

Comte L. DE CHARNY, *Henri Ier*.

XXIV.



XXIV.

Par une de ces soirées enchanteresses dont on ne jouit guère qu'en Orient, une soirée toute tiède avec un ciel de flamme, une brise douce et caressante glissant dans une atmosphère de parfums, Ziza, courbée par sa destinée malheureuse, respirait l'air embaumé du soir

sur la haute galerie aérienne qui dominait la mer d'Ionie. Complètement absorbée dans une méditation profonde, elle ne jouissait pas de ce spectacle imposant ; ses yeux, pleins de larmes transparentes, ne voyaient point, et son oreille n'était pas même frappée de l'harmonieuse cadence des vagues légères que le vent faible de l'Attique poussait aux blanches falaises de Tauromène.

Rien n'annonçait plus que cette ville fût habitée; elle était silencieuse, et ce silence avait la tristesse qui règne sur l'immensité des déserts. Le crépuscule, s'enfuyant devant la nuit, laissait prendre aux édifices mille formes bizarres qui pouvaient ajouter encore à la triste majesté du tableau. — Il y avait tant de douleurs, tant d'angoisses, tant d'agonies, dans la cité du Taurus!

En face, le camp des Normands était plein de mouvement et de bruit. On entendait le fracas des massues tombant sur le fer des madriers, le marteau des forgerons, le cri aigu de la lime des armuriers, et les chants barbares des soldats qui accompagnaient de la voix le bruit cadencé de leurs ustensiles. Quelquefois on distinguait jusqu'aux paroles, et ce refrain d'un vieux chant populaire revenait d'intervalle en intervalle :

> Nous sommes tous de bons chrétiens!
> Pas n'est besoin de deux croyances :
> Donc, aiguisons nos fortes lances
> Pour occir tous les Sarrasins.

— Vantards ! murmura un homme qui se trouvait enveloppé dans un manteau sous la herse de la poterne du palais de

Ziza ; prenez garde que nous n'ayons un jour notre revanche ! et nous l'aurons, et ce sera un jour terrible !

— Que disent-ils ? reprit un autre interlocuteur, en langue arabe ; leurs gosiers sont plus retentissants que le fer de leurs enclumes.

— Ils parlent de nous exterminer tous, Djezzar.

— La voix est comme le semoûn, Fallacia : rien ne l'arrête; mais le bras ressemble souvent à l'eunuque, il est impuissant.

— Et leurs bras le seront, seigneur motsallam. L'émiralem a ravagé la Calabre ; j'ai vu les nuits dernières l'incen-

die courir de val en val; à la première heure peut-être, Vittumen, le vengeur, apparaîtra près des grèves avec sa flotte, tandis que les montagnards d'Assad, se jetant sur le camp comme une avalanche, engraisseront la plaine avec l'odieux sang de ces aventuriers... Mais Riso tarde bien à venir.

— Es-tu sûr de cet homme?

— Il aime l'or avec une passion prodigieuse : c'est te dire qu'il est capable d'égorger son père.

— Au reste, quand il nous aura débarrassés de Jourdan, je me charge de le récompenser, moi.

— Quelle est ta pensée?

— La politique exige qu'on se serve des traîtres ; mais après le succès de la trahison il faut briser l'instrument. Mais qu'il tarde, cet homme !

Le murmure de ces voix, bien connues de Ziza, monta jusqu'à elle. Accoudée sur la terrasse, elle se baissa, prêta l'oreille ; mais tout retomba dans le silence, et la pauvre et belle prisonnière s'abandonna de nouveau à ses réflexions douloureuses.

Sa position, depuis la mort de sa compagne, était devenue affreuse ; Fallacia avait fait quelques confidences au motsallam, et tous deux, s'étant persuadés que la sultane les trahissait, n'attendaient plus qu'un ordre de Vittumen pour l'envoyer à la mort. Et l'odieux Fallacia s'était servi de son fidèle esclave Arck pour aller men-

dier cet ordre atroce! Aussi était-elle gardée à vue, pour ainsi dire; on avait mis auprès d'elle de nouveaux esclaves, et la poterne de son palais était confiée à la vigilance des soldats du farouche Djezzar.

— Puisque je suis la fille de Makialis, pensait-elle, pourquoi me refusent-ils la liberté que je leur ai tant de fois demandée? car ce Vittumen n'est pas mon père; je le sens à la haine furieuse que je lui ai vouée... Et puisqu'ils craignent ma trahison, ces barbares, pourquoi ne me chassent-ils pas de cette cité désolée où je souffre toutes les angoisses? Les misérables! ils me jugent à leur taille! ils croient que, malgré ma nouvelle religion, j'irais livrer à la merci d'une soldatesque avide et irritée toute la population de Tauromène. Non, non, j'ai du sang more dans les veines, et je crois à la fraternité

de tous les peuples, malgré les misères dont mes frères m'ont accablée. Ah ! noble Jourdan, si tu savais combien mon cœur recèle de souffrances pour toi et à cause de toi, tu t'éloignerais de ces murs maudits où la mort plane sans cesse.

Et retombant alors dans une molle rêverie, s'abandonnant aux fictions brillantes de son pays natal, elle murmura encore quelques pensées du chant poétique de ses montagnes bleues.

..... L'âme humaine qui n'a que des tristesses se décourage, se fane, et meurt comme une fleur splendide rongée par un ver à sa racine. — La jeune et belle fille de Saïde, quand elle a ses longs cheveux noirs ornés de sultanins d'or, quand sa robe de pourpre cache ses voluptueux contours, la belle fille de Saïde voit accourir son bien-aimé, dont les yeux rayonnent..... et moi, moi, je suis comme une épouse à jamais abandonnée, j'aime, et ne connais même pas l'espérance!

Tout à coup un bruit aigu comme le grincement d'une clef qui tourne dans une serrure rouillée vint attirer l'attention de Ziza ; naturellement inquiète et du caractère le plus impressionnable, elle avança la tête avec une précaution extrême, et vit plusieurs ombres noires se mouvoir auprès de la poterne ; on parlait à voix basse, mais bientôt les voix devinrent plus fortes, et le profond silence de la nuit lui donna la facilité de tout entendre.

— Crois bien, seigneur motsallam, disait Fallacia, crois bien qu'il sera survenu des événements de force majeure qui auront retenu Riso dans le camp ; mais maintenant que la nuit est noire, et qu'aucun objet ne se distingue plus sur la montagne, nous ne tarderons pas à le voir apparaître.

— La haine est impatiente, Fallacia ; et mes soldats crient contre la faim qui va bientôt les ronger.

— Et la ville donc, la ville qui mange ses morts !

— La ville m'importe peu, reprit le barbare, pourvu que ma garnison ne murmure pas.

— Écoute, Djezzar... il m'a semblé entendre résonner le fer d'une cotte de mailles.

— C'est le vent qui crie dans les ormes du sentier, repartit l'Africain.

— Non, non, j'entends un bruit de pas ; viens, c'est le seigneur calabrois.

Et Fallacia entraîna le motsallam le long des murailles de Tauromène.

— Il va sans doute se passer quelque chose de sinistre, pensa Ziza; voyons ce que ces hommes attendent.

Riso, à cette heure, était encore dans la tente de Jourdan, alors que les deux chefs mores attendaient si impatiemment son arrivée. On venait d'achever un bélier d'une forme particulière, s'adaptant à une haute tour qui permettait aux Normands d'avancer jusqu'à la porte de Mola, sans avoir à craindre les flèches des Sarrasins, et Jourdan ayant réuni ses plus habiles chefs, parmi lesquels se trouvait Riso, prenait conseil d'eux, afin d'accélérer cet assaut terrible qui devait être le dernier.

— Dans deux jours, dit Jourdan, tous

les préparatifs seront terminés, et le soir il sera facile de transporter les madriers en quelques heures au fort avancé que vous commandez, seigneur Riso. Le mécanisme de cette machine est tel qu'il faut très-peu de temps pour élever la tour au niveau des murailles de Tauromène. Ainsi nous pourrons donner l'assaut vers le milieu de la troisième nuit.

Beaucoup de chefs opinèrent comme le général, d'autres penchèrent pour un retard de deux jours.

— Il y aurait peut-être une grande imprudence, objecta Riso, à nous trop hâter en cette circonstance, qui sera, je l'espère, décisive. À cette heure le camp n'est pas nombreux, la cavalerie est absente, nos ennemis sont pleins d'audace, et j'ai des pressentiments de malheur.

— Allons, Riso, des terreurs, vous, brave comme un de ces antiques Samnites dont vous prétendez descendre ! les rêves ne sont bons que pour faire obéir les femmes.

— Et quand nous aurons abandonné notre camp, reprit le traître avec assurance, qui vous dit que Vittumen ne s'élancera pas sur vos tentes pour les incendier ? Croyez-vous qu'il ne se tient pas toujours à portée, qu'il n'a pas des espions qui vous entourent ?

— C'est vrai, dit Jourdan ébranlé dans sa résolution. Mais quel est votre avis, Riso ?

— Qu'on attende le retour du seigneur du Puiset. Il doit se trouver à cette heure vers Mascali ; dans six jours l'armée sera

réunie, et nous pourrons donner l'assaut. Voilà, seigneur comte, le seul avis qu'un vieux guerrier puisse raisonnablement donner; et maintenant, noble sire, j'irai rejoindre mon fort si vous le permettez, car la nuit est noire, et bien rude est le chemin de la montagne.

— Surtout quand on a des pressentiments funestes, ajouta Serlon en raillant. On peut rencontrer quelque esprit de ténèbres ou quelque belle dame mystérieuse, échappée des harems, ou tout simplement des maraudeurs sarrasins.

— Les Samnites ont fait leurs preuves aux Fourches Caudines, repartit Riso en fronçant ses épais sourcils grisonnants, et leurs petits-fils n'ont pas dégénéré que je sache, seigneur normand; si la guerre

les a courbés depuis deux siècles, la guerre peut bien les relever un jour!

Et son regard était terrible, son front plissé, sa voix saccadée et pleine de fureur. Puis, se découvrant, il sortit.

— Adieu, mon brave Riso, dit Jourdan; et surtout prenez garde aux ennemis.

— Voilà un vilain rustre que le joug blesse à la tête, dit Serlon; nous ferons en sorte de le lui faire sentir plus bas.

— C'est un homme qu'il ne faut pas railler, mon cousin, répliqua le comte de Nety, d'une voix sévère : par l'âge, il serait votre père; il est notre vassal, notre ami; c'est un habile homme de guerre que j'aime.

— Et moi je le hais, reprit le jeune chef avec emportement. Ce n'est pas un homme sûr; pourquoi différer cet assaut?

— Ses raisons sont pleines de justesse.

— Et vous y accèderez, Jourdan ?

— Oui.

— Vous nous perdrez, avec ces lenteurs.

— L'armée a-t-elle jamais souffert de mon commandement? repartit le général avec hauteur. Allons, messeigneurs, vous pouvez vous retirer; le sablier marque la deuxième heure de la nuit.

Mais suivons Riso dans la montagne. En

quittant la tente du chef des Normands, il s'est élancé rapide comme si cinquante hivers n'avaient pas déjà passé sur sa tête blanchie; il est seul, sans masse d'armes et sans bouclier; un poignard orne sa ceinture, et de la main droite il s'appuie sur sa longue épée. Il laisse à gauche le chemin du fort, après s'être assuré qu'aucun soldat ne le suit; il se jette dans un sentier escarpé qui sillonne la montagne, et, l'œil inquiet, la poitrine oppressée, l'âme pleine de doute et d'une terreur involontaire, il se dirige vers les murailles de Tauromène.

— Allah-Kérim (Dieu est grand)! crie une voix.

Riso s'arrête, profondément ému de l'action infâme qu'il va commettre; mais ce retour sur lui-même est rapide comme

un jet de feu, l'esprit du mal l'entraîne; et d'une voix brève, quoique peu assurée, il répond au mot d'ordre :

— Allah-Kérim !

Le motsallam et Fallacia viennent aussitôt à lui, l'entourent, le félicitent, le pressent de questions, et, pour éviter toute embûche, l'entraînent au pied de la poterne, au-dessous de la terrasse où Ziza était demeurée toute émue et toute pleine de crainte.

— L'heure est venue, enfin, dit Fallacia; l'émiralem, notre seigneur, accepte votre bras et votre épée, noble Riso; mais il y met des conditions. Six cents bourses d'or seulement vous seront comptées.

— J'en ai demandé mille.

— Le trésor de Catane est vide, et vous aurez à vous seul plus de sultanins que tous vos chefs normands.

— Je n'ai pas de chefs, murmura le Calabrois avec hauteur.

— Tous les nobles normands se vantent de vous traiter en esclave, dit l'adroit Fallacia pour l'exaspérer davantage.

— Je les méprise. Ils ne sont que mes égaux.

— Mais les Tancrède?

— Oh! ceux-là!... ceux-là ont asservi ma patrie; mais si le caroubier est forcé de plier momentanément sous le vent de

la tempête, il ne rompt pas pour cela. Eh bien ! j'ai plié jusqu'à ce jour; mais à cette heure je relève ma tête, je redeviens géant ! Songez que dans ma main je tiens la vie de tous...

Ziza fit un mouvement brusque à cette parole horrible, et ne put retenir une plainte étouffée.

— Nous ne sommes pas seuls, s'écria le motsallam : quelqu'un du fort vous a suivi, seigneur calabrois.

— Je suis venu seul du camp par le *sentier difficile;* je n'ai rien entendu.

— C'est le vol de quelque oiseau nocturne dont les ailes auront, en passant, effleuré les tentures de la terrasse de notre sultane.

— J'ai entendu comme un bruit de pas et d'une haleine longtemps comprimée qu'on ne peut plus retenir, repartit le tenace Bisertin ; mais réglez vos projets, je vais parcourir un instant la montagne.

La malheureuse jeune fille, respirant alors, pencha de nouveau la tête sur la balustrade moresque, afin d'ouïr toutes les paroles des redoutables conjurés.

— Eh bien ! Riso, dans quatre jours, peut-être, Vittumen sera ici. Pour dignement fêter sa venue, il nous faut la tête de Jourdan.

— Engagez-vous pour mille bourses d'or, et, par le saint Sépulcre, vous l'aurez !

— Je vous ai dit que le trésor était vide.

— Croyez-vous donc qu'il s'agit d'un simple gentilhomme?

— Alors, c'est à tort que vous vantez votre amour de la patrie. Vous n'êtes qu'un marchand de têtes, qu'un spadassin sûr de sa force, voilà tout.

— Sache, Fallacia, reprit Riso avec une dignité apparente, sache que cet or que j'exige est destiné à mes frères de Calabre pour les aider à reconquérir leur indépendance. Crois-tu que le but soit noble? Si j'étais seul, je mépriserais tes mille bourses pour n'écouter que la voix puissante de mon ressentiment; mais, je te l'ai dit, il s'agit d'affranchir ma patrie, et si je délivre les Sarrasins d'un conquérant avide, il faut que leurs richesses m'aident à combattre ses frères du continent. A ce prix,

d'ici à quatre jours, je t'apporte la tête du comte de Nety...

Ziza se cramponna fortement à la balustrade; elle frissonnait, elle chancelait, elle se sentait défaillir, elle avait peine à retenir des cris d'effroi.

— Voyons! dit tout à coup Fallacia comme un homme qui vient de s'arrêter à une grande détermination, quels sont tes moyens pour réussir?

— J'en ai dix, repartit hardiment le Calabrois : le poison, le fer, l'eau ou le feu.

— J'aime mieux le fer, c'est plus sûr.

— Pourquoi pas le poison? Qui te dit que je ne veuille point envelopper dans

la même catastrophe tous ces chefs venus d'outre-mer pour charger nos bras de chaînes pesantes.

— Les médecins guérissent d'un empoisonnement, et nul n'a encore trouvé de remède pour un coup de poignard au cœur.

— Je comprends. Tu as grandement raison, seigneur Fallacia; il mourra par le poignard.

— Quand?

Riso se recueillit quelques instants, calcula toutes les chances, tous les retards, et répondit hardiment :

— Le quatrième soir, à partir de cette

nuit; je me ferai choisir pour monter la machine destinée à faire écrouler vos orgueilleux remparts; le fort sera rempli de Calabrois fidèles, et quand Jourdan viendra, suivi seulement de quelques chefs, examiner la structure de cette machine, il mourra. Faites une sortie alors : Puiset est vers Mascali avec la cavalerie, et, secondés par mes soldats, nous pourrons, à la faveur de la nuit, incendier le camp des Normands et les exterminer tous.

— Voilà un plan merveilleusement combiné.

— C'est celui d'un homme outragé qui veut affranchir sa patrie du joug des tyrans! Allons, Fallacia, le marché est conclu, donne-moi de l'or.

— Grand Dieu! murmura la sultane en

se jetant à genoux et en priant avec ferveur, as-tu pu donner la vie à de pareils hommes? Ce sont des monstres altérés de sang. Ils ne peuvent donc faire la guerre sans procéder par l'assassinat? Ah! que la loyauté de leurs ennemis est grande, si on la compare avec leur conduite atroce! Jourdan, mon noble Jourdan, faut-il que ton cœur soit toujours le but que se proposent tous ces scélérats!

Le motsallam reparut alors près des deux conjurés.

— Je n'ai rien vu, dit-il, c'est étrange. Eh bien! Fallacia?

— Tout est convenu.

— Quel jour avez-vous choisi?

— Le soir du quatrième. Il n'y a plus dans le camp que des archers du Nord, et Giardini sera le tombeau de ces audacieux aventuriers.

— Demeure ici, Riso, avec le motsallam; je vais chercher un sac de sultanins.

L'émissaire de Vittumen disparut par la poterne, et ne tarda guère à revenir fléchissant sous le poids d'un énorme sac rempli de sultanins. La lune commençait à se dégager de son épaisse enveloppe de vapeurs, et parfois, aux lueurs rapides qui perçaient à travers de grosses nuées noires, on voyait ces trois hommes stipulant à prix d'or un forfait exécrable.

— Voici quatre cents bourses, Riso, dit l'argentier; le reste te sera compté quand tu remettras la tête.

— Jure par tout ce que tu as de plus sacré, par les mânes de tes pères, par le sang de tes fils, ajouta Djezzar, que dans la soirée du quatrième jour le chef des chrétiens sera mort.

— Je le jure, s'écria le Calabrois avec un accent farouche, je le jure à la face du Dieu qui m'anime, car il me tarde de plonger mes mains dans son sang et de donner le signal du massacre de tous nos oppresseurs !

— Holà ! s'écria Fallacia effrayé en se retirant vers la poterne ; j'entends un bruit de pas précipités.

— Nous sommes trahis, dit l'Africain en tirant son poignard.

Et d'un bond il s'élança vers Riso, qui,

craignant une surprise, tenait nue sa longue et pesante épée.

—Traître! traître! criait le motsallam, tu viens pour nous voler notre or et pour nous faire ouvrir nos portes aux infâmes chrétiens.

— Si vous faites un pas de plus vers moi, dit Riso, vous êtes mort.

— Ce n'est qu'un seul homme qui cause cet effroi, s'écria Fallacia : écoutez, écoutez.

— Allah - Kérim ! Allah - Kérim ! dit l'homme qui accourait.

— Allah-Kérim ! c'est Arck, l'esclave de Nubie, reprit Fallacia. Il arrive de Catane.

— Si je n'avais pas eu d'épée! murmura Riso d'un ton de reproche en s'adreseant au motsallam.

— Le sang n'a pas coulé ; ne pensons plus à cela, seigneur calabrois. La méfiance est permise en ces temps déplorables; mais, de grâce, plus de retards, nous mourons de faim. Agissez pour une double cause: songez à l'affranchissement de votre patrie; réveillez votre peuple ou profitez de ses dernières idées valeureuses, car le peuple s'habitue à l'esclavage comme à la liberté !

— Eh bien! Arck, dit Fallacia : tu peux parler, nous sommes tous frères.

— J'ai été poursuivi par des Normands, répondit le jeune Nubien, mais je les ai rapidement devancés. Seigneur Fallacia,

et vous, vaillant motsallam, écoutez-moi : l'émiralem prépare ses galères, et tandis qu'Assad de Léontium viendra se faire tuer dans la plaine avec quelques escadrons, le puissant Vittumen profitera du combat pour débarquer aux grèves et s'introduire dans la cité.

— La fortune nous sert en toutes choses, dit Fallacia.

— Et quel jour l'émiralem vient-il ?

— Au commencement de la nuit du quatrième jour.

— C'en est donc fait de la puissance normande en Sicile et en Calabre ! s'écria Riso rayonnant de joie ; nous anéantirons leur armée, leur flotte ; les garnisons des

villes sont faibles, jetez-vous sans coup férir sur Messine, sur Patti, Cefalù et Palerme, et tandis que le comte Roger viendra avec le reste de ses guerriers pour relever un pouvoir à jamais tombé, moi, à la tête de mes braves, je proclame l'indépendance de la Calabre!

— La lune va bientôt apparaître dans tout son éclat, dit le prudent Montelargo; séparons-nous. Adieu, Riso, adieu.

— A la nuit du quatrième jour.

— A la nuit du quatrième jour, répéta le Calabrois; et périssent alors tous les étrangers!

— Oui, dit le farouche pirate, et surtout que le trophée de cette nuit mémorable soit la tête du comte de Nety.

Un cri perçant se fit entendre alors au-dessus de leurs têtes et vint glacer d'épouvante ces cruels conjurés.

AME DE ROI, CORPS D'ESCLAVE.

Le dévouement est souvent plus rare chez ton ami que chez ton serviteur.

Un ami dévoué est comme une perle inestimable.

Comte L. de Charny.

XXV.



XXV.

Ce cri qui faisait frissonner des hommes endurcis dans le crime avait été poussé par une femme faible et effrayée : c'était Ziza, anéantie par ce complot horrible qui menaçait maintenant l'existence des chrétiens, ses frères, et qui ouvrait sûrement la tombe du noble comte de Nety, son amant bien-aimé.

Elle resta longtemps évanouie sur la terrasse de son palais, et quand le froid de la nuit vint ranimer ses sens, elle rentra dans sa chambre, qu'elle ferma soigneusement, attendant le jour avec une extrême impatience, afin de savoir si ce cri ne l'avait pas dévoilée, et si les deux conspirateurs n'apporteraient pas de nouvelles entraves à sa liberté. Un instant les soupçons de Fallacia s'étaient arrêtés sur elle ; mais Arck, le fidèle Nubien, affirmait tellement avoir reconnu la voix d'un homme et le pas lourd d'un soldat qui fuyait sur le sommet de la muraille, que la trace se trouva perdue.

Le matin, quand Ziza quitta sa chambre pour entrer dans la galerie, elle trouva son bon esclave couché en travers de la porte, tenant d'une main son redoutable cimeterre et de l'autre un long poignard.

— Que Dieu et son prophète veillent sur ma noble et gracieuse sultane! dit-il en courbant sa tête jusqu'à terre.

— Merci, merci, pauvre noir! Tu n'es qu'un esclave, toi, et tu es fidèle à ta maîtresse infortunée; malgré les périls, tu reviens toujours auprès d'elle; merci, mon pauvre noir! Eh bien! tu as vu l'émiralem?

— Je l'ai vu, sultane.

— Ne tentera-t-il rien pour me sauver? ici, la famine nous ronge.

Le Nubien courba sa tête sur sa poitrine et ne répondit pas. Quand il la releva lentement, de grosses larmes brillantes roulaient comme des perles sur ses joues noires et cuivrées.

— Eh quoi ! Arck, tu pleures, tu restes silencieux! Mon père... l'émiralem m'abandonnerait-il?... ne fera-t-il rien pour les malheureux Tauroméniens, que la guerre a ruinés, que la faim dévore, que le désespoir tue ? A-t-il oublié le dévouement et le courage de cette ville? a-t-il oublié son enfant?... celle qu'il nomme son enfant?

L'esclave demeurait toujours immobile.

— Es-tu donc chargé d'un arrêt de mort ? s'écria-t-elle hors d'elle-même.

— La sultane Ziza n'a plus de père, dit enfin l'esclave; tous l'ont abandonnée, tous l'ont trahie!... tous veulent sa perte !

— Que dis-tu, Arck ? que dis-tu, esclave ?

— Le seigneur Fallacia, que l'émiralem croit comme la parole du prophète, a écrit contre vous, sultane, et cet écrit a rendu mon maître terrible : ses sourcils se sont froncés comme en ses mauvais jours, et sa bouche a murmuré des paroles...

— Des paroles de mort ! n'est-ce pas, esclave ? s'écria Ziza épouvantée ; n'est-ce pas qu'il veut ma mort ? Oh ! ne me le cache point, afin que je m'y prépare avec courage ; dis-le-moi, dis-le-moi, Arck !

— Chrétienne! a-t-il dit d'une voix sombre, chrétienne, traître à la patrie et fille de Makialis, c'est trop de crimes !

— Et je dois mourir, n'est-ce pas ? et sa volonté de fer veut que je porte la peine de ceux qui l'outragèrent? Suis-je donc la cause de cette fatalité qui a pré-

sidé à ma naissance? l'enfant hérite-t-il de la malédiction jetée au père, à la mère? Ah! il faut que ses pieds marchent sans cesse dans le sang; je le reconnais encore! — Eh bien! qu'attends-tu pour frapper? ton cimeterre est nu à tes côtés.

— Mais tous ne vous ont pas trahie, sultane, reprit l'esclave d'une voix émue; il est un homme qui vous aime, qui ne vit que pour vous, qui a juré de veiller sur vous comme les génies qui veillent sur les trésors de nos kalifes; celui-là, sultane, rien ne peut le corrompre : il bravera tous vos ennemis, il répandra tout son sang pour vous sauver, il marchera dans les flammes pour vous épargner le contact d'une seule étincelle.

— C'est Jourdan, c'est mon noble Nety, pensa-t-elle.

—Et, poursuivit le Nubien avec une émotion toujours croissante, chacune de ses flèches porte au loin la mort, chaque coup de son poignard donne la mort, et son glaive ne frappe que pour abattre une tête; celui-là ne vous a point trahie, sultane: il épie le regard de vos ennemis, il les guette comme le chakal guette la gazelle, il a le bras levé sur eux, il ne quitte plus ni le poignard ni le cimeterre, et son bras, sultane, son bras, le voilà! et son cœur d'esclave est à vous, ma souveraine, à vous, que j'aime comme la brillante péri du prophète, vous qui n'êtes venue sur la terre que pour y souffrir, et pour rendre heureux vos esclaves!!!

—C'est toi, Arck, toi! c'est toi qui parle ainsi! s'écria-t-elle avec enthousiasme en lui tendant la main; c'est toi, mon pauvre noir! Ah! si Dieu t'a fait naître dans une

condition esclave, il a placé dans ta poitrine un cœur d'homme libre, un cœur qui honorerait le collier d'or ou une couronne impériale. Va, la liberté n'accorde pas toujours ses faveurs aux plus dignes; souvent elle se prostitue à des infâmes, à des êtres rampants qui se servent de leur puissance pour river la chaîne de l'esclavage aux mains des hommes courageux. Tu en es la preuve, toi, mon Nubien fidèle : aussi, à dater de ce jour, tu es libre, je t'affranchis; cours chercher un fer, que je brise ton bracelet d'esclave.

— Qu'il en soit ainsi, ma bonne sultane, puisque c'est votre désir ! un affranchi a le droit de parler plus fort qu'un homme enchaîné, et si j'accepte, c'est encore pour vous; mais quoique affranchi, sultane, je serai toujours votre esclave, votre esclave prêt à mourir pour vous; dites un mot,

faites un signe, désignez d'un regard, et votre ennemi aura vécu.

— Non, Arck, je dois me taire et demeurer calme. Je suis comme le pauvre petit oiseau que la tempête a séparé des siens; je n'ai ni abri ni protection, j'attendrai ainsi l'oiseleur; il aura pitié de moi, peut-être. Souvent la faiblesse et l'innocence désarment l'oppresseur le plus farouche.

— Vous ne connaissez pas vos ennemis, sultane! J'ai ouï parler d'une femme qui fut étranglée avec ses cheveux...

— C'était ma mère! ma pauvre et malheureuse mère! Elle fut lâchement assassinée par Vittumen.

— Votre père!

— Non, Arck, non, ce monstre n'est pas mon père; rassure-toi, je ne suis pas la fille de Vittumen!

— C'est bien cela, dit l'esclave en se parlant à lui-même à voix basse, la fille du grand Makialis, la terreur des Mores! c'est elle qu'ils veulent faire mourir... Sultane, s'écria-t-il tout à coup en fixant sur elle un regard étincelant, l'émiralem n'est pas votre père, vous l'avez dit; eh bien! un mot, un seul mot...

— Je ne le dirai pas! Quel qu'il soit, il m'a nourrie, élevée, comblée de richesses; s'il oublie tout cela, puisse mon sang retomber sur sa tête!

— Sultane, repartit fièrement le Nubien, je foule aux pieds le fer de mon

esclavage; maintenant, je suis libre!!! Nul n'a plus de droits sur moi; mes périlleuses missions de messager sont terminées, et, à dater de cette heure, je ne vous quitte plus, je m'attache à votre ombre, je garderai votre palais, et malheur à quiconque viendrait pour y commander!

— Tu ne m'as pas dit les projets de l'émiralem. Se renferme-t-il dans Catane?

— Il sera ici dans trois jours.

— Grand Dieu! s'écria Ziza, qui sentait dans son âme se renouveler toutes ses terreurs; il vient!

— Il vient à cause de vous, si je l'ai

bien compris ; mais tenez, sultane, voici un rouleau de papyrus qu'il m'a remis pour le seigneur Fallacia ; je l'ai gardé parce que je soupçonne quelque trahison, et, pour lever tous vos scrupules, regardez.

Il brisa rapidement le large sceau vert de l'émiralem.

— Qu'as-tu fait, Arck ? qu'as-tu fait ? dit Ziza effrayée.

— Lisez, ma sultane, et ne songez point à moi. Sachez qu'il m'est facile de dire que je l'ai perdu dans ma fuite, en cherchant à me soustraire aux flèches des Normands.

Ziza, quelque peu rassurée par ces pa-

roles, déroula le papyrus, où ces lignes étaient écrites :

« Quatre jours après l'arrivée de l'es-
« clave africain, j'entrerai, avec cent ca-
« valiers, dans vos murs désolés. Fallacia,
« je ne puis croire ta seconde lettre; il
« faut que je t'entende... Ah! s'il en est
« ainsi, j'écraserai le dernier rejeton du
« serpent que j'avais réchauffé dans mon
« sein. Jusqu'à mon arrivée, enferme Ziza
« dans son palais; car si ce que tu dis est
« vrai, si elle est chrétienne, elle mourra
« de ma main, comme son indigne mère! »

— Avais-je raison? dit Arck triomphant.

— Le misérable Fallacia! le lâche! Vendre ainsi une pauvre femme qui l'a

comblé de biens ! déraciner l'arbre dont il a dévoré les fruits, écraser la fleur dont il a bu le miel ! Ah ! que la vie est bien pour moi une sombre tempête! à chaque heure la mort plane au-dessus de mon front!... Mais sais-tu, Arck, que cette position est affreuse ? Comment échapper au péril? comment me soustraire au danger qui me menace? car je suis perdue si l'émiralem vient. Fallacia est un lâche, un infâme; mais il n'a pas menti ! Oui, je suis la fille de Makialis; oui, j'ai renié la foi musulmane; oui, je suis chrétienne, et j'aime le chef des Normands.

— Un ennemi !

— Celui qui te sauva la vie avec tant de générosité, Arck; le cœur le plus noble, le guerrier le plus brave, dont la perte est jurée...

— Vous l'aimez, sultane, c'est m'ordonner de l'aimer.

— Pauvre et fidèle noir! dit-elle en le regardant tristement.

— Quatre hommes gardent la poterne, reprit le Nubien, il n'y faut pas songer; un archer veille sans cesse dans vos jardins, un espion! Mais, d'ailleurs, les pics sont inaccessibles avec une femme, je l'ai reconnu. Grand Mahomet! que faire? Cherchez un moyen, sultane; les femmes sont de la nature des génies, leur imagination est brillante et variée comme les fleurs; — de mon côté, je réfléchirai.

En ce moment, une rumeur sourde, lointaine, comme le gémissement des vents dans les forêts aux approches de l'hiver, s'éleva et vint attirer l'attention de Ziza.

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-elle; les Normands montent-ils à l'assaut?

— Voici quelqu'un ; on marche dans les corridors.

Un homme accourait alors, venant du côté des jardins.

— Ah! mon Dieu! s'écria la jeune fille avec terreur, c'est lui, préservez-nous du mal.

D'UN PLAT D'OR

LANCÉ DANS LE VIDE, ET DE CE QUI EN ARRIVA.

Il y avait naguère, dans une vaste capitale dont nous ne voulons pas dire le nom, une jeune femme, une petite comtesse, *una contessina*, dont les yeux noirs annonçaient la plus grande vivacité d'esprit. C'était dans *sa sphère* une femme éminemment supérieure, mais son entourage était tel qu'elle l'ignorait complètement. On l'avait mal mariée, mais son mari était riche; il était aussi de la plus parfaite nullité et jaloux, deux choses que ne lui pardonna jamais la contessine. Or, pour se venger, elle se laissa aimer éperdument par un jeune et beau gentilhomme, une des gloires de notre Italie; il l'adorait, cette femme dont l'âme était candide comme le visage d'un ange, et je crois qu'elle lui rendait ses caresses avec une très-grande libéralité... Eh bien! cette *femme candide* qui avait jeté de si belles fleurs dans la vie de notre cavalier, qui avait redit tant de fois son nom avec orgueil quand elle entendait autour d'elle vanter son génie, cette femme *jette maintenant des fleurs dans la vie* d'un *être* qui pourrait au besoin servir de custode à l'ermite du Vésuve, ou de faquin à *Pulcinello!...*

Aussi, depuis que je sais cette histoire qui n'est pas vieille, quand je vois une femme réellement dévouée à un amant digne d'elle, je la regarde avec un sentiment d'admiration.

Comte STEL..., *Souvenirs.*

XXVI.



XXVI.

C'était le cauteleux et cruel Fallacia qui apparaissait à l'extrémité de la galerie.

Ziza se recula comme à l'approche d'un serpent dangereux, tandis que le Nubien demeurait immobile ainsi qu'un bloc de marbre.

— Le puissant émiralem ne t'a-t-il rien remis pour moi ? dit le Rhodien à l'affranchi en souriant malignement ; cette nuit, les circonstances étaient trop graves pour que je te fisse cette demande.

— Il m'a remis un rouleau, répliqua le Nubien avec une insouciance simulée ; mais il est tombé dans les mains de tes ennemis.

— Comment ? s'écria Fallacia surpris ; explique-toi.

— Je te l'ai dit, ce papyrus est tombé dans les mains de tes ennemis.

— Mais c'est un secret important peut-être ; si c'étaient quelques ordres...

— Je t'ai dit les paroles du maître.

Tout ce que je sais, Fallacia, c'est qu'il s'agissait de la sultane.

— Et..., dit Fallacia de plus en plus inquiet, croyant entrevoir une apparence de trahison dans la conduite du Nubien.

— Il répondait sans doute, misérable empoisonneur, repartit Ziza, encouragée par la présence du Nubien, à la lettre que tu lui as envoyée; il t'ordonnait peut-être de rendre à la liberté la fille de Makialis qu'il méprise.

— Ou plutôt il la condamnait à mort! s'écria le traître d'une voix rude; mais dans trois jours il sera ici.

A ces paroles, qui étaient des menaces sanglantes, un frisson mortel passa sur le

front de Ziza, et la pâleur d'un linceul couvrit subitement l'incarnat de ses traits enchanteurs.

— Suis-moi, dit Fallacia au Nubien, j'ai des ordres à te donner.

— Des ordres! répondit Arck avec une fierté railleuse et superbe, des ordres! je n'en reçois plus, je suis comme toi et plus que toi, — homme libre!

— Qui t'a affranchi?

— Que t'importe? regarde : mon bracelet d'esclave est brisé.

En ce moment, de nouvelles rumeurs arrivèrent jusqu'à la galerie; mais cette fois elles étaient bruyantes, accentuées; on

distinguait des paroles, on entendait des vociférations, c'était un tumulte horrible. L'émeute se promenait, hurlant avec ses mille voix passionnées, ses cris de rage, ses désirs de vengeance !...—Tauromène affamée se révoltait.

Arck et Fallacia, tous deux agités par des passions et des craintes bien différentes, sortirent de la galerie et se dirigèrent vers la place publique.

C'était une émeute formidable, immense; la politique ne l'avait pas armée, cette émeute; c'était la faim. Et ce peuple, las de manger ses morts, tandis que les Africains de la forteresse se gorgeaient de pain, de riz et de maïs, voulait enfin avoir son jour de fête, et il était là debout

en armes, aiguisant ses griffes de lion, hurlant et montrant orgueilleusement sa force qui s'échappait par les trous de son manteau.

L'aspect de cette multitude entassée sur la place publique et dans les rues adjacentes était effrayant, mais curieux; il y avait là des échantillons de peuples venus de l'orient et de l'occident, du midi et du septentrion. C'était le Grec de l'Eubée, remarquable par ses beaux traits, par la majesté de sa démarche et la dignité avec laquelle il portait sa longue tunique trouée; c'était le Romain au regard fier, le Goth aux blonds cheveux, s'affublant dans un lambeau de fourrure; puis, à leur geste expressif, continu, à leur air fin et cauteleux, on reconnaissait les Grecs du Bas-Empire, l'écume des peuples avilis; puis venaient les hordes émigrées des plages d'Aquilée et

de Zara, les noirs enfants des déserts, les Égyptiens aux vêtements serrés, les farouches descendants des Carthaginois, et les Mores aux pelisses flottantes, au turban rouge, venus de Tingis et de Césarée d'Afrique. Les uns portent le cimeterre, la dague ou la masse d'armes; d'autres sont armés de glaives romains, de longues épées, d'arcs, d'épieux, de lances, de bâtons et de javelots; c'est une macédoine inouïe, étrange, épouvantable. — Et ce sont des murmures, et des bruissements, et des cris qui s'élèvent jusqu'aux cieux comme les mugissements prolongés d'une tempête.

Fallacia se glisse vers la forteresse comme un serpent, redoutant un regard de ces mâles et farouches physionomies, tandis que le Nubien accourt au centre des groupes, ayant à la bouche l'inévitable *qu'y a-t-il?*

— Il y a que nous avons faim, s'écrie un Dalmate ; la chair humaine est lourde, mon beau noir ; encore n'en a-t-on pas à discrétion.

— Malheur aux riches ! ajoute un Romain ; ils ont leurs maisons pleines de blé ; pillons leurs maisons ; ou bien ouvrons la porte Mola, — *e viva la libertà !*

— Commençons par piller le palais de la sultane, dit une voix dans la foule ; l'émiralem, en bon père, l'aura grandement approvisionné.

— Oui, au palais ! au palais de la sultane !

Et la multitude oscilla comme les vagues de l'océan aux heures de l'orage.

— Du pain ! criaient des mères affamées ;

du pain ! criaient des vieillards presque mourants ; nous avons trop longtemps souffert !

— Courons au palais de la sultane, dit un Illyrien à la taille colossale.

Et des milliers de voix répétèrent ce cri formidable ; et le pauvre Nubien tremblait de tous ses membres, tant sa position était affreuse !

Tout à coup, avant que la foule se soit arrêtée à cette acclamation qui peut devenir fatale à sa maîtresse, il lui vient une pensée, une lueur d'espérance, une inspiration du Ciel ; il recueille toutes ses forces, et d'une voix tonnante il s'écrie :

— La sultane Ziza n'a pas de pain, mes vaillants frères ; elle souffre comme nous,

tandis que le motsallam en regorge dans sa forteresse; et quand vous mourez de faim, Tauroméniens, des esclaves, d'indignes esclaves jettent le superflu à leurs chiens.

— A la forteresse! reprit une voix; chassons les Africains de notre cité.

— Oui, à la forteresse! repartit Arck; qu'ils nous donnent leur superflu en attendant l'émiralem.

— A la forteresse! s'écria la multitude en hurlant, changeant, comme toujours, dix fois d'idée en une minute. Et cette masse innombrable s'agite, se refoule et se pousse vers les hauts quartiers de Taurromène.

L'adroit Fallacia, prévoyant le danger,

était rapidement accouru près du motsallam, et, une fois les portes fermées, ils concertaient par quels moyens il leur serait possible d'apaiser cette sédition menaçante, quand le peuple arriva en criant :

— Abaissez vos ponts, nous voulons du pain.

— Nous n'avons rien, crient les soldats du haut des tours.

— Abaissez vos ponts, dit Arck, ou nous renversons vos murailles.

— Retirez-vous, car nos flèches portent partout la mort.

— Ils nous menacent, ces étrangers; allons, Tauroméniens, une torche. Mort aux étrangers !

— Abaissez vos ponts, s'écria le Nubien pour la troisième fois, d'une voix retentissante. Du pain aux malheureux, si vous ne voulez pas qu'on ouvre aux Normands la porte de Mola.

— Oui, oui, plutôt le joug des Normands que la mort!

Le motsallam vit bien qu'une plus longue résistance exaspèrerait davantage encore la multitude déjà si exaspérée ; il se résigne et tremble devant cette émeute, le redoutable pirate Djezzar ! les portes de la forteresse s'ouvrent, le flot s'y précipite, et en quelques heures les magasins sont pillés, à demi démolis, et la populace, redevenue calme, s'écoule par les places, les longues rues sinueuses, et va dévorer les faibles provisions qu'elle doit à son extrême violence.

Dans l'après-dînée de ce jour, deux hommes se promenaient, graves et soucieux, sur une plate-forme de la forteresse. C'étaient le motsallam et Fallacia.

— Quelle horrible chose que le peuple! disait Fallacia.

— Une seule cachette a été épargnée, repartit l'Africain : elle renferme pour cinq jours de vivres; après cela, il faudra faire une sortie en désespérés, ou mourir sous les décombres de notre ville quand nous l'aurons incendiée.

— Deux jours encore, et nous serons

peut-être secourus, dit le Rhodien d'un ton profondément découragé.

— Je ne compte guère sur Vittumen, répliqua Djezzar. C'est un misérable ambitieux que nous avons servi avec trop de loyauté.

Fallacia poussa un cri de surprise qui fit tressaillir son compagnon.

— Avez-vous vu, seigneur, avez-vous vu ce rayon éblouissant? Quelque chose a passé dans l'air; venez, venez!

Et il l'entraîna vers l'extrémité de la plate-forme dans la direction de la mer.

Sur la grève, plusieurs soldats normands se disputaient un plat d'or qui venait de tomber à leurs pieds; les glaives étaient tirés, chacun le voulait; le sang allait

couler, quand un chef survint, fit cesser la querelle, et s'empara du plat malencontreux.

— C'est quelque signal, dit Fallacia, quelque ruse de trahison; il a dû être lancé de la pointe avancée du théâtre. Et d'ici on ne peut rien voir! les maisons la masquent. Ah! courons, courons, Djezzar; il s'agit sûrement d'une trahison. Voyez, les Normands se dirigent vers le quartier du comte de Nety!

Et tous deux quittèrent rapidement la plate-forme de la forteresse pour se rendre aux ruines du théâtre.

Revenons à Ziza. A l'heure de l'émeute,

quand le Nubien et Fallacia l'eurent laissée seule, elle forma cent projets, combina mille idées pour échapper au sort terrible qui l'attendait, pour sauver le comte de Nety d'une mort certaine. La fuite était impossible : la porte de Mola ne s'ouvrait plus; quatre Africains farouches gardaient constamment la poterne de son palais, et un autre soldat ne quittait pas la terrasse qui conduisait aux pics, tant le méfiant Fallacia craignait de voir sa proie lui échapper. La pauvre et belle fille pleurait de son impuissance; elle sentait qu'il lui fallait attendre la mort en victime résignée, et cette pensée de mourir si jeune, si belle et tant aimée, rendait son agonie morale plus épouvantable encore!...

Mais le malheur a souvent des éclairs de génie. L'âme humaine, que cent revers

ont abattue, a parfois lutté longtemps pour se relever, et dans cette lutte, brisée qu'elle était par une main pesante, elle a trouvé mille ruses ingénieuses à opposer à la force. Aussi Ziza, soudainement inspirée, se leva, courut à la terrasse de la galerie, et, mesurant de l'œil la longue distance qui la séparait du rivage, elle s'écria :

— Du moins, si son bras est impuissant à me secourir, si le terme de ma vie est venu, que ma dernière pensée lui prouve combien je l'aimais, combien j'ai mis tout en œuvre pour le sauver!

Un éclair de joie sillonna son front pâle et soucieux, et dans sa langueur elle parut belle, ainsi qu'un ange à qui est confiée une mission de douleur et d'angoisse. Elle se ranima, courut à son trésor, et,

s'emparant d'un large plat d'or poli de la plus grande richesse, elle écrivit à Nety avec la pointe d'un poignard en langue franke.

« Au noble et puissant Jourdan Tan-
« crède, comte de Nety, chef suprême des
« chevaliers normands. »

Au-dessous de ces lignes, elle ajouta en caractères arabes :

« Cher Jourdan, vous êtes entouré de
« traîtres, votre vie est en danger; je
« crains tellement vos ennemis et les
« miens, que j'ose à peine écrire. *Demain,*
« *à la troisième heure de la nuit*, envoyez
« un soldat de confiance dans la monta-
« gne au delà du fort; mon fidèle Nubien
« y sera, et trouvera le moyen de le con-
« duire près de moi. Si vous ne méprisez

« pas la vie, Jourdan, et si vous m'aimez
« encore, envoyez votre écuyer à Ziza, qui
« vous aimera jusqu'à sa dernière heure.
« Hélas! elle ne tardera guère à sonner.
« Adieu!

« Riso, fils de Riso, est un traître. »

Après l'émeute, quand Arck revint au palais, elle accourut vers lui confiante et presque joyeuse. L'affranchi, surpris de cette transition extrême, sourit avec une haute complaisance, et lui demanda si elle avait trouvé un moyen sûr pour se dérober à ses ennemis.

— Non, dit-elle; mais je peux sauver le chef normand.

— Et lui, vous sauvera-t-il à son tour, sultane?

— Je ne sais... peut-être...

Elle n'y avait pas songé.

— Écoute, Arck : tu n'es pas affaibli par le jeûne, toi ; ton bras est fort, ton corps agile. Prends ce vase, cours au théâtre sur la pointe avancée, et lance-le de toute ta vigueur vers le camp des Normands.

— Ce vase est d'un grand prix, sultane.

— Et qu'importe? s'écria-t-elle en joignant les mains ; c'est la vie de mon bien-aimé, c'est la mienne, c'est ta liberté !

— Entendre, c'est obéir.

— Surtout prends garde, mon pauvre

noir; et reviens par les ruelles sombres de la cité.

Il partit. Arrivé au delà du proscenium, il lança dans l'espace, avec une force prodigieuse, ce vase qui emportait avec lui peut-être le sort de trois nations; et quand il se fut assuré qu'une troupe de Normands se le disputaient, il revint vers la sultane, qu'il trouva rayonnante.

A peine s'était-il engouffré dans le dédale des rues sombres, que le motsallam et Fallacia arrivèrent au théâtre; ils interrogèrent les rares habitants de ce quartier pauvre et désert.

Nul d'entre eux n'avait rien vu...

— Il y a là-dessous quelque trahison infâme, s'écria Fallacia tout bouleversé;

cours, Djezzar, cours mettre tous tes espions sur pied, tandis que je vais me rendre au palais émiral, afin de décider le Nubien à nous servir, car sa rude enveloppe noire cache un esprit habile.

Et les deux puissants chefs de Tauromène allèrent, chacun de son côté, en proie tous deux à une inquiétude inouïe.

LE TRAÎTRE.

Que Dieu nous garde des traîtres, des femmes dédaignées et des moines fanatiques !

Prière burlesque de Henri IV.

XXVII.



XXVII.

Pendant que les deux fourbes étaient joués par leurs victimes et que Ziza se trouvait presque heureuse, grâce au succès de sa ruse, Jourdan était sous sa tente accablé de tristesse. Malgré son habileté extrême, il reconnaissait l'impossibilité d'arracher son amante aux farouches ennemis qui la retenaient prisonnière. Il re-

doutait même cet assaut terrible qu'il allait livrer, tant les suites pourraient être fatales à Ziza. Qui sait à quelles violences le motsallam était capable de se porter dans son désespoir? Et cette populace désordonnée, et cette soldatesque avide, impudique et féroce, de quoi ne sont-elles pas capables quand les jours de détresse sont venus?

Et les souffrances de ce guerrier célèbre étaient grandes et poignantes, car il aimait Ziza, car il ne vivait plus que par cette femme. — Tout contribuait à augmenter ses chagrins dévorants : c'était la fille d'un ennemi acharné ; elle était aussi d'une religion que les chrétiens maudissent et d'une race qui ne devait plus espérer de merci des Normands. — Du moins, il le croyait.

Joanne l'Amalfitain, qui entrait dans la

tente, vint tout à coup l'arracher à sa pénible rêverie.

— Eh bien ! mon seigneur, lui dit-il avec sa rudesse de soldat, avez-vous résolu d'imiter les mécréants de Tauromène ? rien cependant ne vous y force : depuis tantôt une heure le dîner est servi ; c'est pour la troisième fois que le seigneur Serlon m'envoie, et cette fois il murmure.

— Serlon a trop de bonté.

— De murmurer ?

— Non, d'attendre. Au surplus, dis-lui que je ne dînerai pas.

— Souffrez-vous donc, mon bon seigneur ? reprit l'Amalfitain en cherchant à radoucir sa grosse voix et en se faisant

presque tendre: depuis que je suis attaché à Votre Grâce, vous dépérissez de jour en jour; vous ne mangez pas, vous ressemblez moins à un assiégeant qu'à un assiégé. Qu'avez-vous, mon bon seigneur? dites? quelqu'un vous gêne-t-il sur votre route? j'ai le bras fort et l'épée longue; vous le savez : je ne peux vous offrir que cela, seigneur comte, mais je vous l'offre de grand cœur.

— Je sais que je peux compter sur ton dévouement, Joanne, repartit Jourdan en souriant; mais cette fois ton bras vigoureux et ta longue épée me sont parfaitement inutiles; que Dieu te bénisse! et laisse-moi.

— Vous êtes certainement malade, mon maître, et pourtant vous avez tort, car plus qu'un autre vous devez vous garder des médecins. A propos, mon seigneur, une

des lances du comte Serlon vient d'entrer dans le camp. Le seigneur du Puiset avance son retour ; il arrive demain au soir.

— A-t-il battu les Sarrasins ?

— Exterminés !

— Ce sera notre tour demain.

L'arrivée subite d'une trentaine de soldats vint interrompre leur conversation ; ils criaient, juraient, semblaient prêts à se battre : le nom de Jourdan revenait à chaque instant comme une sorte d'accusation portée contre un chef.

— Est-ce que le camp se révolte ? dit le comte avec une insouciance qui prouvait combien sa pensée était tranquille.

— Non, repartit l'Amalfitain : ce sont des Normands (le diable les confonde avec leur caractère querelleur) ; ce sont des Normands qui ont quelques griefs, et vous êtes si juste, mon seigneur, que ces drôles viennent en appeler à vous comme à un simple juge.

— Ils ont raison : au moins ils sont certains de mon impartialité.

— Justice, notre général ! cria un guerrier aux cheveux blonds, venu de la comté de Mortain.

— Oui, justice ! répétèrent-ils tous.

— Eh bien ! expliquez-vous, mes maîtres ; qu'y a-t-il ?

— Nous étions sur la plage, reprit le

Normand, trop près de la ville peut-être, général, je ne le nie pas, j'y étais; et voilà tout à coup qu'un noir de là-haut, un vrai démon d'Afrique, nous a jeté, comme par manière de nargue, une superbe assiette d'or, oui, d'or, mon seigneur. Et au risque de recevoir une grêle de flèches, j'ai couru la ramasser: ce n'est pas un crime, n'est-ce pas? d'autant mieux que l'assiette est d'or. Puis les compagnons sont venus, on a tiré l'épée, mais avec l'intention de se partager le produit de l'assiette, quand un certain Matteo de Calabre, un officier d'armes, est survenu et s'en est emparé.

— Et qu'a-t-il fait de ce vase? s'écria Jourdan avec une extrême inquiétude.

— Sous prétexte de le remettre entre vos mains, mon seigneur, il est allé le

vendre au vieux juif Manassez, votre orfèvre.

— Grand Dieu! cours, Joanne; cours à la tente de Manassez ; rapporte-moi ce vase ; il est capable de le briser, et ce n'est pas sans motif qu'on jette des plats d'or d'une ville assiégée. N'y avait-il rien sur cette assiette, mon brave?

— Elle était toute rayée, mon seigneur, absolument comme si on l'eût grattée avec la pointe d'un coutel.

— C'est cela, c'est cela, s'écria Jourdan en frappant du pied la terre. Le misérable Matteo! je l'enverrai ramer dix ans sur une galère!

— Voici Joanne, mon seigneur, dit le soldat de Mortain avec joie; voici Joanne

avec le vieux Manassez, qui crie comme un âne de Rhége.

Le vase était déjà coupé en quatre parties pour le fondre, dans la crainte qu'on ne vînt le réclamer.

Rapprocher les morceaux, lire les caractères, bondir de joie et pâlir de crainte, ce fut l'œuvre d'un instant pour le comte. Puis jetant aux soldats une poignée de besans et des menaces à Manassez, il les congédia tous.

— Joanne, dit brusquement Jourdan, est-ce elle ou moi dont la vie est menacée? Je lis mal l'arabe, et toi tu es quelque peu clerc en cette langue.

L'Amalfitain déchiffra tant mal que bien les caractères tracés sur le vase.

—Menacés de mort... tous deux! s'écria Joanne avec angoisse.

— Infâmes assassins!

— Ne perdez pas courage, mon seigneur. Puisque vous êtes entouré de traîtres, je ne vous quitte plus et je choisirai quelques hommes sûrs parmi les Amalfitains et les Normands pour veiller sans cesse sur vous.

— Mais elle, elle qui va mourir!

— Elle? qui? dit le soldat d'un air stupide.

— Silence, mon brave Joanne! tu le sauras plus tard. C'est un grand secret.

— Écoutez, mon seigneur: on vous d-

mande un homme de confiance, un homme qui ne redoute pas la mort; j'espère que vous n'en choisirez pas d'autre que moi.

— Oui, ce sera toi.

— Merci, mon bon seigneur, je suis heureux; peut-être que j'aurai le bonheur de mourir pour vous.

— D'ici à demain surtout pas un mot, reprit le comte, pas une pensée; il y a au fond de cela quelque forfait atroce. Prends garde, Joanne, et n'importe quel que soit le guerrier qui viendra dans ma tente, ne perds pas un seul de ses mouvements. Il est sans doute écrit que je dois mourir assassiné. Maintenant, laisse-moi.

Le rude et noble soldat sortit son épée de la

gaîne et s'alla placer sur un banc, à l'entrée de la tente, pendant que son malheureux maître accusait sa destinée fatale. La fin de cette journée fut horrible; et, dans la nuit qui lui succéda, il vit apparaître au chevet de son lit d'effrayants fantômes : toujours c'était la mort, la mort qui se présentait sous mille aspects hideux; et, malgré les efforts désespérés qu'il faisait, elle l'étreignait dans ses caresses monstrueuses et finissait par le briser. La venue du jour rendit un peu de calme à ses esprits et de courage à son âme. Il accusait sa faiblesse, il invoqua l'amour, et son ardente passion lui inspira une résolution grande, mais périlleuse.

— Ce n'est pas un simple homme d'armes que je veux envoyer à Ziza, pensa-t-il. Un serviteur obscur verrait ma bien-aimée, tandis que je serais là, dévoré d'inquiétude, sous ma tente! Non, il n'en

sera point ainsi; je serai le messager, moi, je m'abandonnerai à ma fortune, j'affronterai tous les périls. Quiconque craint une chute, jamais ne s'élève. Une victoire facile flatte moins que celle qu'on a chèrement achetée. Je m'exposerai à la mort, peut-être, mais je verrai mon amante que tant j'aime; et qui sait si cette démarche ne décidera pas notre sort à tous deux? Sans doute que sa puissance est grande encore dans Tauromène, pour qu'elle songe à introduire un homme auprès d'elle. Une poterne basse est percée dans le mur au-dessous de son palais, qui a peut-être quelque secrète issue dans la montagne... Ah! s'il en est ainsi, c'en est fait de toi, orgueilleuse Tauromène!

Que cette journée s'écoula lentement pour le chef des Normands! Comme il suivait la course du soleil avec impatience!

Enfin la nuit vint, une nuit noire chargée de vapeurs; et appelant dans sa tente tous les chefs qu'il croyait fidèles, il leur déroula ses projets audacieux.

— Demain, messeigneurs, leur dit-il d'un ton calme et avec une grande assurance, demain le labarum rouge aux léopards d'or flottera sur les mosquées de Tauromène, ou le camp portera le deuil de son général. Je suis las de ces lenteurs; ce n'est pas vivre que de voir une brave armée arrêtée à ces grèves depuis tant d'années; c'est à moi de succomber ou de vous faire acquérir de nouvelles gloires. Cette nuit, à la troisième heure, que tout le camp soit debout. Toi, Serlon, tu te dirigeras par le sentier de Tauromène avec tes compagnies franches, et tu t'arrêteras à cinquante toises de la poterne du palais; vous, Hugues de Bréchie, vous

gravirez le *sentier difficile*, afin d'être près de la porte de Mola; vous, Ernaud, je mets le fort avancé sous votre commandement. J'ai donné des ordres; bientôt Riso sera ici avec la moitié de ses Calabrois. Riso est un traître, messeigneurs.

— Un traître! s'écria Serlon avec fureur; et tu le laisses vivre!

A cette accusation du chef, tous les guerriers s'agitèrent avec violence en jetant l'un sur l'autre de sombres regards.

— Oui, reprit le comte de Nety, Riso est un traître, vaillants sires; et si cela est bien avéré, nous en ferons bonne et prompte justice. Écoutez-moi attentivement, mes braves compagnons; dans quelques instants je vais vous quitter; j'ai des intelligences dans Tauromène, et avant

qu'une heure se soit écoulée je serai, j'espère, au milieu de nos ennemis. Il faut que chacun de vous soit à son poste à la quatrième heure de la nuit; et dès que vous entendrez ma voix, accourez vers le lieu où elle se fera entendre, et préparez-vous à bien faire, car ce sera une lutte sanglante...

Joanne alors souleva rapidement le rideau de la tente en disant :

— Voici le baron de Calabre, mon seigneur.

A ce nom, déjà entaché de félonie, chaque chef normand porta la main à son poignard; et quand Riso parut, il put voir l'empreinte d'une haine profonde sur toutes les physionomies.

— Je suis venu avec mes guerriers, seigneur Jourdan, dit-il au comte; que voulez-vous de moi?

— Vos armes, repartit Nety d'une voix ferme.

— Mes armes?

— Oui, vos armes, en attendant que je veuille votre tête.

Le Calabrois, surpris et entouré par vingt guerriers, ne songea pas même à vendre chèrement sa vie; il restait là, devant le comte, l'œil fixe, tremblant, atteré. Loin d'être alors l'orgueilleux descendant des vainqueurs des Fourches Caudines, il avait l'air de l'esclave timide de la Campanie fuyant lâchement devant les hordes d'Annibal.

Serlon lui arracha durement son épée, et Hugues de Bréchie son poignard.

— Maintenant, reprit Nety avec force, je vous confie cet homme, seigneur de Montereul; chargez-le de chaînes, si bon vous semble, car vous m'en répondez.

— Traître! dit Serlon en le menaçant.

— Vous êtes bien toujours les guerriers barbares du Nord, répliqua le Calabrois avec audace; au moindre soupçon, vous condamnez un homme sans l'entendre. De quel crime suis-je donc coupable pour me charger de chaînes comme un assassin? Quels sont les complices que vous avez à mettre en regard de moi?

— L'instant viendra trop tôt pour toi,

crois-le, dit Jourdan ; mais sache que plus qu'un autre je désire ton innocence, et que rien ne pourrait égaler la joie de mon cœur si j'avais à te demander pardon de l'affront que tu reçois en présence de mes plus fidèles chefs. Holà! Joanne, des gardes, et qu'on emmène cet homme. Il y a dans la vie des instants où l'on voudrait avoir un cœur de marbre.

Le seigneur de Montereul sortit avec son prisonnier.

— Il m'est cruel, reprit le comte d'une voix émue, d'avoir à sévir rigoureusement contre ce Riso, car je l'aimais à cause de ses talents et de sa bravoure; mais il m'a trahi, et quoique je ne sache pas encore quelle est sa faute, tout me porte à croire qu'il s'agit d'un crime de haute trahison.

— Eh bien ! s'écrièrent à la fois Hugues et Serlon, tous deux irrités contre le Calabrois, qu'il meure ce traître! jamais nous n'avons été dupes de ses paroles menteuses.

— Voici l'instant de partir, s'écria tout à coup l'impatient général ; ordonnez que peu à peu les lumières du camp s'éteignent. Joanne, vite ma cotte de mailles, mes armes, et suis-moi. Vous êtes avertis, barons ; dans une heure soyez hors du camp, et prenez sans bruit le chemin des défilés ; il s'agit peut-être de l'achèvement de cette conquête difficile.

Et lui-même, le grand et illustre général, quitta la tente et disparut bientôt dans les nombreux chemins sinueux de son camp.

LES FANTOMES.

— Écoute, Sancowich, prête l'oreille;
Ce n'est plus la forêt qui s'ébranle sous les vents de la nuit;
Ni le cri sinistre des loups affamés;
Je le sens à mes cheveux qui se hérissent, à mes dents qui se broient l'une sur l'autre;
— Écoute, Sancowich... ce sont les fantômes!
C'est l'escadron de la mort qui vient.

Comte L. de Charny, *trad. d'un chant dalmate.*

XXVIII.



XXVIII.

Le comte de Nety, l'âme émue, la tête pleine de pensées de bonheur, d'appréhension et de crainte, s'achemina vers la montagne, suivi de son fidèle Amalfitain; l'obscurité de la nuit les favorisant, ils marchèrent avec moins de précaution et plus de vitesse, et, laissant au midi le fort avancé, ils arrivèrent après un quart

d'heure d'une course pénible sur le versant d'un des pics du Taurus.

— Arrêtons-nous ici, Joanne.

— S'il nous faut escalader ce pic pour redescendre à Tauromène, ce sera rude, mon seigneur.

— Il y a des victoires qui coûtent cher, mon brave, et nous serions trop heureux d'acheter la cité à ce prix. Écoute, prête l'oreille, il m'a semblé ouïr des voix humaines... Tenons-nous sur nos gardes... Elle m'a parlé d'un seul esclave.

— Il me semble entendre un bruit de pas : — assurément quelqu'un vient.

— La nuit est si noire que l'esclave pour-

rait bien s'en retourner et dire qu'il ne nous a pas vus. Je n'entends plus rien.

— Penchez votre oreille sur le sol, mon seigneur; un seul homme s'avance et marche avec la précaution d'un traître.

— Ne prononce pas ce mot, Joanne; il ne convient ni à cet esclave, ni à celle qui l'envoie.

Arck ne tarda guère à arriver près d'eux; il était agité, ses vêtements paraissaient en désordre, et une odeur de sang s'exhalait de tout son être. Ces circonstances n'échappèrent point à Nety, qui regarda le Nubien avec une défiance extrême.

— Quel est le guerrier qui vous envoie? dit l'affranchi en portant la main à son

poignard afin d'être prêt pour la défense en cas d'une surprise.

— Le chef des chrétiens, repartit le comte, afin que tu nous conduises vers la sultane Ziza.

— C'est bien; vous êtes ceux que je cherche; marchez donc à pas légers, et suivez-moi.

Alors le Nubien prit un sentier sinueux qui tournait dans la montagne, et bientôt ils commencèrent à descendre vers Tauromène.

— Quels que soient les cris que vous pourrez entendre, reprit Arck à voix basse, comme ils approchaient de la ville, restez silencieux comme le désert. Confiez-vous

à moi sans crainte, et bientôt vous serez introduits auprès de ma belle sultane.

— Marche, marche, esclave, dit l'Amalfitain; tu conduis des hommes de guerre.

Arrivés sous la haute muraille crénelée, les deux guerriers chrétiens ne virent pas sans quelque effroi qu'il leur fallait, à l'aide d'une simple corde à nœuds, escalader cette haute muraille; leurs cottes de mailles, leurs armes, leurs heaumes, étaient autant d'obstacles à ajouter encore à des difficultés énormes; mais le Nubien, qui devina leur perplexité, s'élança rapidement à la corde, parvint au sommet de la muraille, et leur jetant une nouvelle corde dont ils ceignirent leurs reins, il les aida ainsi à arriver jusqu'à lui.

Le comte de Nety sentit aussitôt comme

un clapotement sous ses pieds, comme une liqueur gluante, exhalant une odeur de champ de bataille; il avança dans l'obscurité , et ses pieds heurtèrent un cadavre.

— Joanne, Joanne, dit-il à voix basse en saisissant fortement le bras de son soldat, ici nous marchons dans le sang! Il y a quelque trahison infâme; si l'on nous avait attirés dans un piége horrible! si Vittumen était dans Tauromène et avait forcé Ziza d'écrire!

— L'émiralem n'a pu s'introduire dans la cité, répliqua Joanne; mais tout ceci est de nature à faire peur, même à des hommes d'Amalfi , qui ne bronchent jamais devant la mort.

Et, malgré son grand courage, le comte

de Nety sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, tandis qu'un frisson douloureux lui courait par toutes les veines.

— Sarrasin, dit tout à coup Joanne au Nubien en l'arrêtant brusquement, nous sommes ici dans le champ de la mort; si tu es un traître, ta trahison ne te profitera guère, car tu vas périr.

— C'est moi qui ai tué l'Africain, reprit Arck froidement, et je l'ai tué pour toi. C'était la sentinelle du rempart... maintenant restez silencieux, voici le palais.

Ils arrivaient alors à l'extrémité d'un massif de sycomores, et devant eux s'élevait gracieusement une belle et riche fontaine jaillissante, premier plan féerique d'un portique aérien soutenu par vingt

ravissantes colonnettes de marbre, qui servait de propylée à la galerie de Ziza.

Les deux guerriers restèrent sous ce propylée, agités cruellement l'un et l'autre. L'Amalfitain avait bien quelques craintes pour sa vie, mais c'était surtout pour celle de son général qu'il tremblait, tandis que le comte de Nety, redoutant encore un piége, songeait qu'il pouvait être lâchement massacré là, près de Ziza, sans la revoir une dernière fois, et sans pouvoir être secouru par sa brave armée, qui accourait en ce moment toute silencieuse vers les murailles de la cité gréco-sarrasine.

La belle sultane arriva dans la galerie, à peine voilée, enveloppée dans de larges vêtements noirs flottants, et précédée par l'affranchi, qui portait en main une torche résineuse.

— Que la paix soit avec vous, guerriers du Nord! dit-elle d'une voix pleine d'une harmonie triste.

— Les chevaliers franks sont remplis d'humanité pour les faibles, reprit Joanne en essayant de sourire gracieusement, comme s'il eût voulu donner à la jeune Syrienne et à son maître une haute idée de sa galanterie.

— Quel est celui de vous qui possède toute la confiance du comte de Nety? reprit-elle.

— Moi, noble dame, dit Jourdan d'une voix faible et brisée par l'émotion de son bonheur.

Et comme il était resté jusqu'alors dans l'obscurité, il s'avança vers elle en laissant

tomber son manteau ; puis, retirant son heaume, il lui dit doucement :

— Puisque votre vie et celle du comte de Nety sont menacées, je suis venu, noble Ziza, pour défendre d'abord la vôtre et vous arracher à vos infâmes persécuteurs.

Le son de cette voix chérie, les nobles traits du chevalier, son maintien, sa haute taille, la firent tressaillir ; alors, accourant vers le Nubien, elle s'empara de la torche, examina le comte, et, poussant un cri de joie, elle vint tomber épuisée et mourante dans les bras du guerrier normand.

—Nety, Nety, cria-t-elle, pas n'était besoin d'une si haute preuve d'amour. Ici, ici vous êtes en danger de mort, Nety; vous ne l'ignoriez pas pourtant!... Pourquoi venir ?

Et ses bras s'enlaçaient autour du cou du beau cavalier; et ses mains blanches et frêles se brisaient sur les mailles de fer de l'armure du comte; et cette timide et douce colombe, cette vierge cachée toute sa vie dans les retraites mystérieuses des harems, trouvait alors dans son cœur des paroles ineffables, des hymnes ardents, que seules les grandes et profondes passions inspirent!

— Croyez-vous donc, Ziza, dit le comte en regardant avec ivresse cette jeune et adorable femme, croyez-vous que je pouvais vous laisser ainsi au milieu d'une populace barbare, exposée à périr à toute heure? Quand on aime comme je vous aime, Ziza, rien ne peut entraver la volonté d'un homme; l'impossible alors n'est plus qu'un mot; l'audace l'écrase, ou plutôt c'est l'amour. — Je serais allé, à votre voix, vous

chercher dans la forteresse de Catane, au fond de votre mystérieux harem, ou au milieu d'un camp rempli de vos terribles cavaliers. Si mon cœur ne pensait point ainsi, ma noble Ziza, je ne vous aimerais pas! L'amour qui naît comme le nôtre au milieu des périls a en lui plus que la tendresse du cœur; il inspire aussi l'héroïsme.

— Ah! reprit-elle avec une joie d'enfant, si l'affection la plus extrême suffit à tant de sacrifices, je suis digne de vous, Jourdan, car je vous aime!

Tout à coup une ombre longue et grêle passa sous le propylée, semblable à l'apparition d'un fantôme, et l'on entendit comme le sifflement léger d'un odieux reptile qui va saisir sa proie. — C'était Fallacia Montelargo, l'odieux Fallacia, qui, caché sous les sycomores pour épier la sultane, avait

ouï un bruit de paroles, et s'était traîné dans l'ombre jusque sous les colonnes.

— Le chef des chrétiens ici ! s'écria-t-il au fond de son âme avec une joie sanglante et ironique ; l'imprudent qui vient au-devant de la mort qui s'apprêtait à l'aller querir ! Ah ! quelle découverte ! Riso, Riso, ce sera pour moi les six cents bourses d'or que tu attends, que tu désires avec une avidité si grande... Et la gloire de cette nuit ! Ah ! Djezzar ! Djezzar ! voilà notre puissance assurée à tout jamais ! voilà la réalité de nos projets ambitieux !...

Et il s'éloigna furtivement comme une âme maudite, quitta le palais, pour aller avertir le farouche motsallam.

— Arck, dit tout à coup la sultane avec effroi en s'arrachant des bras du comte,

Fallacia est-il au palais? Cours t'en assurer, et s'il n'y est pas, ferme la porte de fer qui donne sur la voie. Il n'y a rien à craindre du côté de la poterne; j'y ai moi-même pourvu.

Il était trop tard, hélas! le misérable Fallacia venait de dépasser la mosquée de Fatime, se dirigeant rapidement vers la forteresse.

Un grand bruit vint alors attirer l'attention de Ziza et du comte; il s'élevait dans la direction du camp des Normands, et, d'intervalle en intervalle, on entendait comme un cliquetis d'épées et de coups de masses d'armes tombant sur des armures.

— Les Sarrasins attaquent mon camp, s'écria Nety avec désespoir, et je n'y suis pas pour les repousser, pour les vaincre,

pour les anéantir ! Et mon armée est partie à cette heure. Ah ! grand Dieu ! que faire? Comment sortir d'ici et rallier à temps mes soldats pour arrêter le désastre?

Un bruit de chevaux continu, rapproché, une cavalcade, gravissant le sentier oriental, vint aussitôt captiver ses esprits; il se pencha sur la balustrade et vit dans la nuit passer des ombres; puis la porte de l'Orient s'ouvrit, et une voix railleuse fit retentir fortement ces paroles :

— Assad de Léontium se conduit en brave; avec sa poignée de cavaliers il aura fait une peur terrible aux Normands, qui vont le massacrer lui et sa petite bande; mais n'importe, voilà Tauromène secourue et sauvée!

C'était le farouche émiralem qui avait avancé d'un jour sa venue !

Et le camp et le sentier retombèrent tout à coup dans un effrayant silence qui calma les mortelles inquiétudes du comte de Nety; mais Ziza, loin de partager cette sécurité, croyait toujours entendre cette voix apportée par le vent de la nuit, et se jetant au cou du chevalier en fixant sur lui ses yeux hagards, elle s'écria, toute suffoquée par ses sanglots :

— Nety, mon bien-aimé Nety, maintenant que vous savez le nom des traîtres qui vous entourent, fuyez, fuyez, laissez-moi, abandonnez-moi à ma destinée fatale, fuyez, fuyez ! ici la mort plane sur votre tête. Cette cavalcade qui vient de passer, c'est une horde africaine, et la voix qui vous a fait tressaillir, cette voix m'a glacée d'épouvante.

Je ne sais quel affreux pressentiment m'agite; mais croyez-moi, fuyez! fuyez!

— Eh bien! j'y consens, dit Nety; mais suivez-moi, Ziza.

— Ma fuite à moi est impossible; je dois attendre mon bourreau et me résigner à mourir.

— Écoutez... écoutez, Ziza, s'écria le comte avec une joie indescriptible: entendez-vous, ma bien-aimée, ce sourd piétinement qui fait résonner les cavités de la montagne. Ah! ce n'est pas une illusion, une chimère; c'est l'accomplissement de mes ordres. Ah! puisses-tu sonner vite, heure de victoire et de délivrance! Écoutez, prètez l'oreille, voilà mes Normands qui viennent!

Et tous deux s'avancèrent sur la haute terrasse pour mieux entendre la marche de l'armée silencieuse des chrétiens.

LES TIGRES.

.... Cet homme, c'était le mal aux prises avec l'humanité; le mal qui frappait au cœur quand l'impunité lui était assurée...

Robert le Magnifique.

XXIX.



XXIX.

La porte orientale de Tauromène se referma derrière Vittumen, resté le dernier pour s'assurer qu'aucun guerrier ne demeurait oublié dans les sentiers de la montagne; il conduisit ses cavaliers à la forteresse et jeta un regard plein d'orgueil sur le motsallam en lui disant d'une voix saccadée et dure :

— Tu ne te plaindras plus, j'espère, ni tes affamés. Chaque cheval porte un sac de riz sous son cavalier; et, d'ailleurs, j'ai résolu de sacrifier d'abord tous mes chevaux. — Nous pourrons attendre en paix que les émirs de Syracuse, d'Agrigente et de l'intérieur viennent anéantir ces misérables Normands! — Oh! par Allah! l'extermination sera prochaine, ajouta-t-il avec un accent féroce.

— Je remercie ta puissance, repartit l'Africain : si tu n'étais pas venu à notre secours, et si le Calabrois eût vu échouer son projet audacieux, j'aurais brûlé la ville et je me serais enseveli sous ses décombres, plutôt que de me rendre à discrétion.

— Et ma fille, misérable! s'écria l'émiralem tout courroucé.

Le motsallam, effrayé de la violence de son maître, murmura quelques paroles à voix basse.

— Ma fille! ma fille! tu l'aurais donc abandonnée au milieu de l'incendie, mécréant! Tu ne sais pas que je serais allé chercher ton âme sous les profondeurs de l'Alsirat pour te faire endurer mille tortures, maudit noir[1]! Ah! tu crois que c'est pour toi et pour ces pourceaux de Tauroméniens que je suis venu? Un ramassis de tous les peuples! Non, non, je suis venu pour ma fille; j'ai voulu m'assurer si Fallacia ne m'a point trompé; voilà tout. Mais où est-il, ce Fallacia? Cet homme a écrit

[1] L'Alsirat est un pont de la largeur du fil d'une toile d'araignée, sur lequel les Musulmans doivent passer pour arriver au paradis de Mahomet. Il n'y a pas d'autre route, et la rivière qui coule au-dessous est l'enfer.

des choses que le papyrus a endurées, mais que mon âme repousse. Donne des ordres; il faut que je l'interroge avant de me rendre à mon palais.

Un esclave s'éloigna rapidement, et les deux chefs arabes restèrent seuls dans la vaste salle byzantine, dont les parois des murailles étaient couvertes de panoplies somptueuses. Le motsallam demeurait silencieux, appuyé contre une colonne, tandis que Vittumen marchait à grands pas en témoignant une affreuse impatience.

Il y avait encore un tendre sentiment paternel au fond du cœur de cet homme farouche; il se ressouvenait avec quelque joie de la vie entière de sa Ziza, de la vie si pure, si admirable de cette noble enfant qu'il avait aimée autant que sa nature pouvait lui permettre d'aimer; et comme Fal-

lacia s'était montré assez réservé dans ses accusations, qu'elles étaient toutes extrêmement vagues et timides, que c'étaient des *on dit* plutôt que des assertions hardies, il se persuadait encore qu'une haine mystérieuse avait aveuglé son ministre, qui paierait de sa tête ses calomnies écrites.

Fallacia rencontra l'esclave aux portes de la forteresse, et, poussé par l'appât de l'or non moins que par l'instinct du mal, il s'élança dans la salle des armes la taille presque droite, le cœur gonflé, l'œil radieux.

— Que Mahomet te protége, vengeur! s'écria-t-il en se prosternant aux pieds de son maître; maintenant nous sommes invincibles, grâce à ta présence.

— Ma fille! ma fille! dit l'implacable

Vittumen, semblant pour la première fois de sa vie peut-être inaccessible à la flatterie.

Fallacia, remarquant cet extrême changement de caractère, sentit la peur courir par tout son corps, et ses yeux s'arrêtèrent suppliants sur Djezzar, comme pour lui demander aide et protection. Les deux amis se comprirent merveilleusement.

— Ma fille! ma fille! répéta de nouveau Vittumen dans un paroxysme de colère.

—Ta fille, répliqua Fallacia, moins craintif depuis le coup d'œil encourageant de Djezzar, ta fille est à cette heure dans la retraite la plus mystérieuse de son harem; et, sans nul doute, elle y est heureuse, ne

te sachant pas si près d'elle, toi si magnanime dans ta paternité.

— Tu railles, je crois, insolent esclave, repartit l'émiralem en agitant son cimeterre; prenez garde tous, j'ai contre vous des griefs...

Le plus léger grief, le plus mince soupçon, avec Vittumen, c'était une cause de mort.

Et comme son odieux caractère était connu de tous ses serviteurs, le motsallam, toujours immobile contre la colonne, n'attendait qu'un nouvel accès de colère, qu'une nouvelle menace ou un geste significatif de Fallacia, pour massacrer l'émiralem, dont le joug de fer lui pesait déjà et dont il lui tardait de s'affranchir,

ainsi qu'on a pu le remarquer dans le cours de cette histoire.

— Tu as accusé ma fille, Fallacia, reprit Vittumen; j'ai réfléchi longuement, et dans l'ombre de mon palais j'ai pesé tes accusations... Tu as menti, et quiconque ment dans des circonstances aussi épineuses doit mourir.

A ces paroles, le regard de l'émiralem était terrible, son geste grave, sa voix traînante, accentuée, profonde; Fallacia le comprit et se recula épouvanté vers Djezzar.

— Je n'ai pas accusé ta fille, s'écria-t-il, après un instant de réflexion, avec une sorte d'audace; j'ai accusé la fille de Makialis!

A ce nom fameux, toute la haine de Vittumen se réveilla, cette haine assoupie depuis tant d'années; l'expression de son regard devint féroce, sanguinaire, et il redit en grinçant des dents :

— La fille de Makialis!.. la fille de Makialis!!!

— Oui, la fille de Makialis, répéta hardiment le traître; et pour te convaincre, voici le bracelet de l'épouse qui fut donné à l'officier de ton palais qui protégeait les amours de l'aventurier grec.

L'émiralem arracha rapidement le bracelet des mains de Fallacia, et reconnut ce joyau précieux dont il avait fait présent, dans des temps qu'il croyait heureux pour lui, à l'infortunée mère de Ziza.

— Mais, dit-il, qui m'assurera que ce bracelet de l'épousée ne lui a pas été dérobé par toi, cauteleux Rhodien, toi que nul n'égale en astucieuse fourberie? — Quelles sont les preuves que tu me fourniras ?

— Pourquoi donc as-tu étranglé la sultane de tes propres mains, vengeur ? répliqua Fallacia sur le même ton. Qu'avait-elle fait pour mériter la mort ?

L'émiralem fit un mouvement brusque et ne répondit pas.

— Mais ce n'est pas la fille des vrais croyants que j'accuse, poursuivit Fallacia avec un acharnement toujours croissant, c'est une créature dégradée, une fille infâme, une chrétienne !

— Ma fille ! ma fille ! répétait Vittumen les dents serrées, avec une rage de damné... une chrétienne !

— Ce n'est pas une fidèle musulmane que j'accuse, reprit le Rhodien d'une voix tonnante annonçant le triomphe. Non, non, c'est le rebut des femmes impudiques et souillées, c'est une femme qui a renié sa foi religieuse et sa foi politique, c'est une femme traître au prophète et à la patrie, c'est la courtisane du chef des chrétiens, qui complote à cette heure même pour lui livrer Tauromène ! ! !

Le motsallam et les officiers s'approchèrent rapidement des deux interlocuteurs.

— Dis-tu vrai, dis-tu vrai, Fallacia?

s'écria l'émiralem en bondissant comme un tigre altéré de sang.

— Je le jure par les os de mes aïeux; et cette créature, que tu nommais ta fille, t'a renié à moi, à moi, Vittumen, en disant qu'elle acceptait le déshonneur de sa mère et le nom de Makialis, plutôt que d'être la fille du monstre qui a étranglé l'infortunée Fatima mère.

— Elle a dit cela! elle a dit cela! dit le farouche émiralem en se rapprochant davantage de son ancien favori. Le soutiendras-tu devant elle?

— Oui; et à cette heure elle cherche à s'échapper de nos mains, et à nous livrer en s'échappant.

— Quoi! tant de trahison serait entrée

dans l'âme de cette créature que j'ai élevée avec tant d'amour! s'écria l'émiralem en s'arrachant la barbe avec fureur.

— Que dirais-tu donc si tu savais que les nuits elle introduit le comte de Nety dans son palais... que je l'y ai vu, moi! et que je peux le livrer... que son sort est en mes mains?

Djezzar poussa un sourd rugissement et ses yeux étincelaient dans leurs orbites profondes.

— Et tu ne l'as pas fait, Fallacia? est-ce donc là ce dévouement aveugle dont tu m'as tant de fois entretenu?

— As-tu tenu tes promesses, toi? toi qui tout à l'heure encore voulais me livrer

à tes bourreaux ; toi qui me menaçais de ton cimeterre? Sont-ce là tes promesses?

— Je les tiendrai ; mais courons chez Ziza ! courons !

— Je veux mille bourses d'or, Vittumen, et je te livre Nety cette nuit même.

— Des conditions pour la tête du chrétien, pour le contempler mort dans quelques moments? Ah ! Fallacia, pour cela je te donnerais Catane ! Viens, viens, mon ami; je te mettrai à puiser dans mon trésor, tu prendras tout, je te l'abandonne. Ah ! comte de Nety ! tu es chef des chrétiens, nos ennemis acharnés, et tu aimes la fille de Makialis ! ! !

— Eh bien ! à cette heure, dit le Rho-

dien, à cet instant, le comte de Nety, je l'ai vu, émiralem, oui, le comte de Nety, est dans le harem de Ziza! et maintenant tu peux tirer ton cimeterre de sa gaîne! Suis-moi.

Il se fit une pause presque solennelle dans la vaste salle, tant cette nouvelle semblait étrange.

— Il est là, l'imprudent! dit le motsallam avec joie. Quoi! il a osé nous braver à ce point?

— Viens, viens, venez tous, suivez-moi, s'écria l'émiralem en rugissant; là tous deux! comme dans un réseau... Les voyez-vous ces enfants qui s'aiment; ce grossier cavalier du Nord profanant une Syrienne qu'il a rendue parjure! Elle a déshonoré la croyance du prophète et

ma maison, la fille de Makialis ! Venez, venez, je ne veux pas qu'un autre cimeterre que le mien la frappe, et je veux que le chrétien sache combien il est dangereux de vouloir s'attaquer au lion de Numidie !

Et, suivis de quelques officiers subalternes, les trois chefs s'élancèrent rapidement dans les rues désertes qui conduisaient à la CASA SARACINA.

—

LES ANGOISSES.

L'héroïsme mal entendu dégénère en puérilité.
Comte L. de Charny.

XXX.



XXX.

Tandis que le danger accourait si menaçant, les deux jeunes amants s'abandonnaient dans le harem à toute la tendresse de leur candide amour, de cet amour depuis si longtemps refoulé dans leur âme; ils oubliaient que la mort est comme le temps,— deux grandes puissances qui jamais ne veillent ni ne s'arrêtent.

—De quelles trahisons n'ai-je pas été entouré ! disait Nety étendu sur des coussins aux pieds de Ziza ; à quels périls n'ai-je pas été en butte ! Ah ! le traître Riso !... Mais maintenant, que m'importent ces misères, chère et adorée Ziza ? les joies de l'amour effacent toutes les tristesses de la vie : elles sont la réalité de nos douces et brillantes rêveries, quand, dans notre esprit, nous construisons l'image presque insaisissable du bonheur ; et ne suis-je pas bien heureux, après de si longues tourmentes, de me trouver à vos pieds ?

— Croyez-vous donc au bonheur, Nety? dit la sultane avec un découragement profond ; pour moi, je ne pense pas qu'il existe.

— Est-ce qu'en ce moment vous n'êtes pas heureuse, ma bien-aimée ? répliqua-t-il

avec feu ; est-ce qu'à dater de cette heure la vie ne vous apparaît pas toute rieuse et pleine de charmes ineffables ? Quoi ! ce n'est pas du bonheur que de se trouver réunis après une séparation si longue et si cruelle, après des appréhensions inouïes ? Voyons, Ziza, réfléchissez-y. — Moi, je nage dans la joie.

— Eh quoi ! seigneur comte, dit-elle en s'animant et en jetant sur lui un regard où brillait une douleur vive, vous nagez dans la joie quand votre tête est menacée, quand vous êtes au milieu de vos ennemis, enfermé dans l'inexpugnable Tauromène? Moi, je ne vis pas, mon sang à chaque minute se fige dans mes veines ; il me semble entendre sans cesse résonner cette voix étrange ; il me semble qu'un malheur affreux nous menace !... Tenez, cher comte, votre présence ici aggrave encore mes in-

quiétudes; de grâce, fuyez, allez rejoindre votre armée, sur laquelle vous avez vainement compté; fuyez!

— Mais je ne fuirai pas sans toi, Ziza; ou je mourrai en te défendant, ou je t'arracherai à tes persécuteurs. Consens à me suivre.

— Et comment fuir? la poterne est gardée par des soldats vigilants, les pics du Taurus sont inaccessibles à une femme à demi brisée. — Et ajoutez à tout cela tant d'autres obstacles!

— Oh! oui, des obstacles de position, de race et de croyance, repartit le comte avec un désespoir qu'il ne put réprimer; mais avec l'aide de Dieu, ma bien-aimée, on peut tout aplanir. Les Normands mur-

mureront peut-être de me voir unir ma destinée à la fille de leur ennemi acharné; mais...

— Je ne suis pas la fille de Vittumen, mon aimé seigneur, s'écria-t-elle, retrouvant tout à coup une lueur de joie et un ardent enthousiasme ; je suis l'unique rejeton du grand Makialis, le capitaine des Grecs de l'Eubée ; et quant à ma croyance, ô mon noble Jourdan, rassurez-vous, je suis chrétienne.

— Chrétienne! chrétienne! et tu n'es pas la fille du cruel émiralem! chrétienne! s'écria Nety ivre de joie; tu as embrassé la foi du divin Sauveur!... Et c'est pour moi, Ziza! Tu as fait tous les sacrifices, ange adoré. Ah! quelle admirable femme tu fais! au lieu du titre de comtesse, je voudrais pouvoir orner ta belle tête d'une cou-

ronne royale; tu la mérites, ô ma divine Ziza, et je n'ai qu'un cœur plein d'une inépuisable tendresse à t'offrir en compensation de tant de choses que tu m'apportes! O mon aimée Ziza, tu es chrétienne!

— C'est ma pauvre compagne qui ouvrit mes yeux à la lumière; hélas! faut-il que des monstres m'aient ravi cette angélique sœur!

— Eh bien! Ziza, maintenant rien ne vous arrête; fuyons.

— Et comment fuir? dit-elle toute découragée. Par le jardin, c'est impossible: les portes de la cité sont fermées; la poterne de mon palais est aux mains des Africains. Au nom de l'amour que vous avez pour moi, cher Nety, retirez-vous;

j'entends du bruit dans les rues, il se passe ici quelque étrange chose; abandonnez-moi, fuyez.

— Je n'ai qu'un mot à dire, et mes soldats seront au pied des murailles.

— Mais ces murailles ont quarante coudées, s'écria-t-elle avec une angoisse inexprimable, et la ville sera debout, et nous serons massacrés!

Le bruit de la rue et de la place publique augmentait d'instant en instant; quelques lueurs, venant du dehors, projetaient au loin, sur les sycomores, des jets lumineux; le fatal cortége de Vittumen approchait...

Tout à coup Arck se précipita dans la

galerie où se trouvait Joanne d'Amalfi, et d'une voix brève il lui demanda où se trouvaient son sultan et sa maîtresse.

—Là, dit Joanne, en indiquant du doigt le lieu où étaient les deux amants.

— Vite, sultane, vite, s'écria le Nubien en soulevant la courtine de soie ; il faut fuir, ou nous sommes tous morts ; venez, l'émiralem de Catane est ici ! ! !

Ziza se dégagea des bras de Nety, se leva droite, et resta immobile et glacée comme une statue de marbre.

— J'ai entendu des paroles de mort, s'écria le fidèle Nubien ; il n'y a pas un instant à perdre.

— Et comment veux-tu faire ? dit le comte.

— Je prendrai la sultane sur mes épaules, et avant que l'éveil puisse être donné aux gardes de la porte Mola, qui nous arrêteraient au passage, nous serons en sûreté dans votre fort ou sur la route de votre camp. — Écoutez, écoutez !

L'émiralem heurtait avec violence à la porte extérieure du palais; on entendait des cris, un bruit de voix, un cliquetis d'épées. Arck s'élança dans les jardins et ne tarda guère à reparaître l'œil morne, découragé, les traits bouleversés par un horrible désespoir.

— Nous sommes perdus, sultane, il va falloir mourir; les cordes du rempart ont

été enlevées; quelque misérable a dû s'introduire... un Fallacia peut-être?

Les coups redoublaient; on entendait les terribles menaces de l'émiralem, et la porte de fer résonnait bruyamment sous les coups multipliés des masses d'armes.

— Et la poterne, la poterne? dit Jourdan, nous laisserons-nous assassiner lâchement par cette multitude?

— Guerriers, s'écria le Nubien avec une puissante énergie, vous avez des armes, il faut savoir mourir ou vaincre; jurez-moi, quoi qu'il arrive, de m'aider à sauver la sultane.

— Je le jure sur mon épée de chevalier, mon brave, repartit Jourdan; que veux-tu faire? je suis prêt à te suivre.

— La clef de l'escalier qui descend à la salle de la poterne, donnez-la-moi, sultane; avant qu'on ne songe aux Bisertins de garde, ils seront morts et nous fuirons par la poterne. — Ils sont quatre, ajouta le Nubien.

— Fussent-ils cent, s'écria Nety, ils tomberaient sous nos coups. Donnez la clef au Nubien, Ziza.

— Quoi ! vous, Nety, s'écria-t-elle en s'éloignant de lui et en saisissant la clef, vous si noble, vous osez me proposer une action aussi infâme ! Croyez-vous que je ne tienne pas à l'honneur, moi, parce que je suis une faible femme abandonnée? Ignorez-vous donc que du sang more coule dans mes veines, que cette race destinée à périr par le glaive de vos soldats est la race d'où je suis sortie? Ah ! Nety, Nety,

essayez de fuir, mais ne me déshonorez pas !

— C'est de l'héroïsme inutile, chère Ziza; c'est vouloir mourir et nous envelopper tous dans votre ruine.

— Mais songez que je serai vouée à l'exécration de tout un peuple.

— Et que t'importe ce peuple ? Ces barbares te sont désormais étrangers. N'es-tu pas chrétienne, et mon épouse devant Dieu ? Par pitié , cède à la loi de la nécessité.

— Je mériterais de partager le sort de cette Romaine qui fut écrasée par les vainqueurs sous leurs boucliers.

— Eh bien ! s'écria Nety avec un déses-

poir farouche, que ta volonté s'accomplisse ; mais tu répondras devant Dieu du sang inutile que ton aveuglement va faire couler. J'attendrai ici les Africains pour leur vendre chèrement ma vie. Entends-tu les cris de rage de l'émiralem ? la porte gémit sous leurs coups retentissants, les maisons s'illuminent, la populace s'éveille, les tortures nous attendent... Voilà l'heure du triomphe pour les Sarrasins; le chef des Normands va mourir !

Et désespéré, il s'éloigna de Ziza pour se rapprocher de Joanne et de l'affranchi, qui restaient muets et soucieux durant cette scène déchirante.

Alors, la malheureuse jeune fille, vaincue à demi, à demi égarée, se précipita vers Nety, et, l'enlaçant dans ses bras, elle s'écria d'une voix mourante :

— Mon bien-aimé seigneur, pardonnez-moi, pardonnez-moi cette rigueur extrême; mais j'aime mieux mourir que de savoir mon nom marqué d'une épithète flétrissante... Ah! Nety, ayez pitié de moi!

— A la poterne, à la poterne, cria l'émiralem d'une voix tonnante; la porte intérieure de mon palais n'est pas garnie de fer.

— C'est notre dernier refuge, guerriers, dit le Nubien dont les cheveux se hérissèrent sur sa tête à cette parole; s'ils y pénètrent avant nous, notre mort est certaine... les plus affreuses tortures nous attendent... Mais la sultane me pardonnera un jour.

Alors le Nubien se précipita sur Ziza avec une horrible violence, et, saisissant sa

main, il la meurtrit dans une étreinte de fer, la brisa, et, s'emparant de la clef malgré les cris de la jeune fille, il courut à l'escalier.

— Venez, venez, guerriers, et le poignard au poing !

Ziza était trop faible pour résister à des secousses aussi rudes; elle voulut s'attacher à Nety, le suivre, l'arrêter; mais ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba mourante sur les nattes qui recouvraient le sol.

Les deux chrétiens, guidés par l'affranchi, s'élancèrent dans la salle voûtée et presque souterraine de la poterne, où brillait une faible lampe. Au bruit de la clef tournant dans la serrure, les quatre Africains se levèrent précipitamment; mais

ils tombèrent percés de coups avant de reconnaître leurs assaillants.

Vittumen vint alors heurter à la porte garnie de plaques épaisses, et la voix du motsallam se fit entendre.

— Ouvrez, Africains, ouvrez, voici l'émiralem.

— Oui, oui, grand émiralem, répliqua l'Amalfitain en langue arabe, tout en s'assurant si cette porte était de nature à résister à de violents efforts.

Les Sarrasins, trompés de nouveau dans leur attente, recommencèrent leurs menaces et leurs cris impuissants.

— Arck, cours secourir ta maîtresse, dit le comte de Nety, pendant que Joanne

et moi nous ouvrirons les deux portes qui donnent sur les défilés.

A peine l'affranchi se fut-il éloigné, que les deux guerriers tirèrent les épais verrous, déplacèrent les lourds barreaux, et que, s'élançant dans le sentier, le comte de Nety s'écria d'une voix retentissante :

— A moi, mes braves Normands! à la poterne, mes bons archers!

Nul cri ne répondit à cet appel; mais dans le silence de cette sombre nuit, on entendit comme le bruit d'une immense multitude qui s'agite, qui piétine, comme une troupe de buffles qui marche, et, le premier, Serlon accourut.

— Me voici, Jourdan, avec tous mes braves.

— Me voici, dit aussi Hugues de Bréchie.

— La poterne est ouverte, repartit le comte, suivez-moi ! suivez-moi !

Et les compagnies franches, la terreur des peuples méridionaux, s'engouffrèrent sous la sombre voûte, et se répandirent silencieusement par tout le palais et les jardins.

— Que fait Ernaud? dit Jourdan à Hugues.

— Il attend le signal en deçà du fort, et le seigneur du Puiset, à son retour, a massacré un escadron d'Arabes qui venaient attaquer le camp.

— C'est bien... Approche, Arck; sors de cette chambre.

Le Nubien se recula en voyant cent hommes d'armes dans la galerie, ayant tous l'épée à la main.

— Je prends cet Africain sous ma protection, dit le comte à ses officiers; c'est un homme libre, un brave que j'aime, un soldat qui m'a sauvé la vie. Maintenant, Arck, viens nous ouvrir les portes du palais.

L'Africain hésitait; mais Serlon l'intimida par son regard menaçant, et quelques secondes après, les compagnies franches se jetèrent dans la ville, semblables aux vents des déserts, et les rues et les échos sonores du théâtre retentirent de ce cri sinistre :

— A sac! à sac! Normands et Calabrois, tuez! tuez!

— Viens, suis-moi, Arck, dit le comte à l'affranchi, car je craindrais pour toi quelque méprise; tu resteras enfermé avec Joanne qui veille sur ta sultane.

— Elle est en sûreté avec votre géant d'Amalfi, repartit le Nubien avec tristesse; mais puisque le mal est sans remède, je veux aussi prendre part à la lutte. Il y a un monstre parmi les Arabes, dont je me sens le courage de boire le sang; permettez-moi de combattre à vos côtés, illustre chef, car je veux venger ma souveraine.

— Soit, fit Nety, partons; courons rejoindre mes frères.

Les deux guerriers se dirigèrent vers la porte de Mola, dont la garde entière venait d'être massacrée; alors Ernaud et ses archers se précipitèrent dans la cité déjà envahie, où le sang coulait à flots, où l'on n'entendait que les plaintes des mourants, les rugissements des vaincus et les cris de joie des triomphateurs; on égorgea sans pitié jusqu'au jour; la belle Tauromène fut à demi saccagée, et comme Vittumen s'était réfugié dans la forteresse, Nety fit amener sa machine de siége et ordonna l'assaut.

Les poutres enflammées, les grêles de flèches dentelées, empoisonnées, l'huile bouillante, les débris des frises, la rage des assiégés animés par Vittumen et Fallacia, rien ne put ébranler un instant l'audace et le courage des assaillants. Les Normands des vieilles compagnies franches

firent de merveilleux prodiges de valeur. C'était un combat de géants, une guerre d'extermination ! Bientôt la muraille s'écroula sous les prodigieux efforts de la machine, les chaînes du pont-levis furent brisées, et les Normands se précipitèrent dans la forteresse comme des loups affamés, en criant : A sac! à sac! pas de merci aux vaincus!

Ce fut une horrible journée! A la fin, les chrétiens lassés de tuer, et d'ailleurs émus de pitié, s'arrêtèrent en criant : Grâce pour les captifs. Alors ce qui restait de la population accourut par les rues, et vint à la forteresse implorer du général la permission de se répandre par la campagne afin d'alléger leurs misères : elle leur fut accordée. Un pauvre derviche, tout courbé par les ans, se disposait à sortir de la forteresse, et ses yeux, cons-

tamment baissés vers la terre, semblaient ne rien voir de ce qui se passait autour de lui, quand la voix furieuse de l'affranchi vint glacer le vieillard d'épouvante, et lui fit lever la tête.

— Ah! traître infâme, c'est en vain que tu crois m'échapper.

Et rapide comme l'éclair, le Nubien d'un coup de cimeterre fait rouler au loin la tête du derviche.

C'était le misérable Fallacia!

— Voilà celui qui voulait vous livrer, monseigneur, dit froidement le Nubien à Nety, en essuyant la lame de son cimeterre.

On chercha Vittumen, et l'on retrouva

son cadavre tout mutilé dans les fossés de la forteresse. Pour ne pas tomber dans les mains des Normands, il s'était précipité du haut de la tour.

Le motsallam, le cruel Djezzar, plus heureux, avait disparu dans le désordre.



Cette nouvelle possession, si chèrement achetée par les Normands, eut pour eux d'immenses résultats dans l'avenir. Quoiqu'au fond cette place fût de peu de valeur, elle était d'une nécessité rigoureuse aux conquérants d'outre-mer; c'était une clef territoriale. Ils agirent en cela d'après une politique saine et profonde. Il ne faut

pas laisser un ver au tronc de l'arbre, si débile qu'il soit ce ver.

Les grands capitaines qui se sont laissé entraîner par leur humeur belliqueuse à poursuivre toutes les chances d'une invasion , ont souvent succombé victimes de leur audace. — Quand la témérité domine dans le caractère d'un conquérant, les revers marchent sans cesse à la suite de la victoire. —Et nous avons pu le remarquer mille fois, un seul échec d'un grand capitaine lui est plus fatal que dix batailles perdues ne le sont à ses ennemis.

Les Normands , chassant pied à pied devant eux les Sarrasins, s'emparèrent successivement de Catane, de Syracuse, d'Agrigente et de toutes leurs autres possessions maritimes. Ils fuyaient devant Jourdan , selon l'expression poétique du moine *del*

monte Cassino, comme les cerfs timides fuient devant le lion courageux ; et cette conquête eut pour les races chrétiennes les plus grands résultats moraux et politiques.

Les Normands préservèrent ainsi la péninsule Italique du joug de l'islamisme, et leurs conquêtes gigantesques, se grandissant encore par la succession des temps, frappèrent d'effroi les peuples de l'Orient, arrêtèrent leur propagande terrible en même temps qu'elles relevaient le courage de nos guerriers, qu'elles inspiraient un noble enthousiasme, et qu'elles préparaient par degrés les peuples de la péninsule espagnole à chasser les Mores de l'Andalousie.

Et tout cela fut, dans l'origine, l'œuvre de cette poignée de chevaliers dont nous écrivons l'histoire.

CONCLUSION.



Deux mois après la sanglante prise de Tauromène, Messine, la belle et riante ville du phare, était toute parée, toute pavoisée; les murailles de ses maisons étaient couvertes de tapisseries éclatantes, de draps d'or, et les dalles des rues se perdaient sous des monceaux de fleurs embaumées; les cloches sonnaient à grandes

volées; des troupes de musiciens, de ménestrels et de jongleurs couraient par les rues en chantant des chants joyeux, et tout cela pour dignement célébrer le mariage du haut et puissant seigneur Jourdan, comte de Nety, avec la sultane Ziza, fille de Makialis de l'Eubée.

Dans la soirée, on illumina splendidement les portiques, et les jeunes et beaux époux, entourés de la famille des Tancrède, d'un cortége immense de chevaliers, et conduits par l'illustre comte Roger, vinrent sous le propylée de leur palais recevoir les acclamations du peuple. Le nom du vainqueur de Tauromène et de Syracuse était prononcé avec un amour qui allait jusqu'au délire; on envahissait les degrés de marbre pour s'approcher davantage; on se pressait, on s'étouffait. Ziza, heureuse et fière, souriait à son noble époux

et abaissait ensuite ses beaux yeux noirs sur cette foule qui semblait si enchantée de son bonheur. Ce fut alors que le comte Roger, animé par l'enthousiasme de tout un peuple, bénit les deux époux, et, s'adressant ensuite à Jourdan, le salua prince de Syracuse [1].

[1] *Voy.*, à la fin du volume, la note B.

NOTES HISTORIQUES

DU SECOND VOLUME.



(A) *Une sédition à Palerme*, chap. XIX, p. 69.

C'est avec regret que je n'ai consacré dans mon livre que trois ou quatre pages à cette Palerme enchanteresse, la ville du monde où l'on sent le mieux le prix de la vie. Palerme, toute désolée qu'elle est; Palerme, toute violée par les Napolitains et les Allemands, est encore, malgré d'aussi profondes mi-

sères, ce que Paphos était pour les Grecs de l'antiquité. C'est la cité de la poésie, du plaisir, du plus tendre *dolce far niente* et de l'amour. Pour nous autres Français, là tout semble étrange; on s'aperçoit qu'on est à une grande distance de la patrie; c'est un ciel plus chaud, plus beau et plus pur que le ciel d'Italie; ce sont aussi d'autres mœurs; c'est un mélange de Grec, d'Espagnol et d'Africain. En voyant le soir, au coucher du soleil, les femmes se promener dans le Cassaro; en voyant ces visages fiers, aux merveilleux contours, à la carnation veloutée, aux longs yeux noirs, j'ai cru plus d'une fois que la race corinthienne et la race arabe avaient trouvé grâce devant les révolutions et les nivellements des barbares.

Mais si l'on s'épanouit encore devant ce qui reste de la ville heureuse, malgré sa triste décadence, qu'était-ce donc quand elle était la capitale d'un peuple libre, artiste et industrieux? et même, sans remonter si haut, quand les Arabes et les Normands y régnaient en souverains? Oh! alors Palerme pouvait le disputer à Constantinople.

Il est probable que Palerme fut fondée par une colonie grecque, attirée par les merveilleux récits d'Archias de Corinthe, vers la troisième année de la cinquième olympiade, 758 ans avant l'ère vulgaire. L'origine de son nom le prouve d'ailleurs, tandis que rien ne fait supposer que les Phéniciens soient les premiers venus sur ces rivages. Panormos, en grec, signifie SÛR POUR TOUS NAVIRES. Les Latins le traduisirent par ces mots *totus portus*, port de toutes les nations, et je ne sais si ce furent les Romains ou les Sarrasins qui lui donnèrent sa belle épithète d'HEUREUSE, qu'elle mérite si bien.

(*Voyage en Sicile*, 1836.)

« Palerme est entièrement différente de ce qu'elle fut autrefois; on ne trouve plus de l'antique Panorme que l'emplacement, qui est toujours le même, Cette ville était séparée d'abord en trois parties: celle du milieu, qui était la plus ancienne, fut appelée par les Grecs *Panormos* (c'était la ceinture du port); elle formait une presqu'île entourée d'un côté par la mer, qui s'avançait par un canal bien avant dans les terres de l'orient au couchant, et baignait les

murs de la ville ; ensuite la rivière d'Oretho, qui, après avoir coulé quelque temps dans un vallon agréable au pied des montagnes, bordait la ville du côté du midi.

« Au delà de la rivière, on avait bâti un faubourg appelé Neapolis ou *Nouvelle-Ville,* qui formait une seconde partie de l'ancienne Panorme. Ce fut cette partie que les Romains entourèrent de palissades, lorsque, dans la première guerre punique, ils la prirent sur les Carthaginois, l'an de Rome 499. »

(Saint-Non. *Voy. Pittoresque.*)

Elle a subi de grands changements depuis les temps antiques, et avec ces changements, d'immenses améliorations. Ce n'est plus qu'une grande masse de constructions en forme de trapèze, dont la partie majeure commence à *Porta-Felice*, et la plus minime à *Porta-Nuova*.

Autrefois Palerme, sous le rapport architectural, était d'une richesse infinie; mais le temps, et surtout les barbares des deux derniers siècles, l'ont bien

appauvrie; les mosquées sarrasines ont disparu, et la plupart des admirables basiliques normandes ont été mutilées.

Longtemps on a cru que Palerme avait été fondée par un des petits-fils d'Abraham, et les antiquaires s'appuyaient, avec une extrême confiance, sur les deux singulières inscriptions chaldéennes trouvées à Palerme, et dont l'une subsiste encore sur une des portes de la ville.

Voici la première, traduite en latin par ordre de Guillaume II :

Pendant qu'Isaac, fils d'Abraham, régnait dans la vallée de Damas, et qu'Esaü, fils d'Isaac, gouvernait l'Idumée, un grand nombre d'Hébreux, suivis de plusieurs habitants de Damas et de la Phénicie, abordèrent sur cette île triangulaire, et choisirent leur habitation dans ce bel endroit, auquel ils donnèrent le nom de *Panormus*.

Voici l'inscription de la porte :

Il n'y a d'autre Dieu qu'un seul Dieu; il n'y a pas

d'autre puissance que ce même Dieu; il n'y a pas d'autre conquérant que ce Dieu que nous adorons. Le commandant de cette tour est Sépho, fils d'Éliphaz, fils d'Ésaü, frère de Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham. Le nom de la tour est Baych, et celui de la tour voisine est Pharat.

Je livre cela sans commentaires aux savants; mais pour ma part je crois fortement à quelque supercherie des orgueilleux Sarrasins qui conquirent la Sicile dans le IXe siècle.

(B) Conclusion. Et puiz quand Tauromine fut rendue, lo conte retorna en Calabre. Et ung païen, loquel lo conte avoit fait major et gardien de Catane, donna Catane à Beneverte, anemi de lo comte. Et ce fist il por avarice, quar lui dona et promist moult d'argent. Et puiz que Jordan lo filz entendi ceste choze, encontinent vint là o tout C. chevaliers, o liquel vint Robert de Quinteval, très-noble chevalier et fort de Normendie, et Helya, liquel avoit esté premèrement Sarrazin, mès puiz fu catolique home et de grant cuer et destructor de li Sarrazin et bien ensaingnié de chevalerie secont li Normant. Cestui fut puiz priz de li Sarrazin del castel de Saint-

Jehan; et por ce qu'il non vouloit renoier Christ, fu taillié en petites pièces, et ensi entèrement amoit Crist. Et quant ceste gent venoient avec Jordain à Cathaine, Beneverte fu superbe pour la grant gent qu'il avoit, ovri la porte et lor ala encontre fors de la cité. Mès pource que lor anemis estoient usé de combatre et avoient grand cuer et non se curoient de la multitude, pristrent la bataille et alèrent contre lor anemis. Et Jordain, qui moult en occist de sa forte main, cherchoit de combatre contre Beneverte; mès Beneverte va fuyant, et non voloit contrester contre Jordan, coment lo cerf fuge devant lo lyon.

(*Lo second livre de la cronique de* ROBERT VISCART.)

Alors Beneverte, le prince de Syracuse, prit la fuite avec ses cavaliers et vint se renfermer dans sa capitale. Mais bientôt il ne s'y crut pas plus en sûreté que dans Catane; il songeait à s'échapper quand les Syracusains le surprirent et lui donnèrent la mort.

La Sicile fut alors tout entière aux Normands, qui y commandèrent avec une grande loyauté.

Reprenons le chroniqueur :

« Jordan passoit touz ceux quy estoient de son temps de vaillantize et de honestes costumes, tant come fu en lo monde, et demoroit en Sarragoce dont lo père l'avoit fait prince... »

(*Lo secont livre de* ROBERT VISCART.)

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

OUVRAGES DE H. ARNAUD (Mme Ches REYBAUD),
AUTEUR DE PIERRE ET DU CHATEAU DE SAINT-GERMA

ESPAGNOLES
ET
FRANÇAISES

DEUXIÈME ÉDITION.

2 Volumes in-8°. — Prix : 15 francs.

DEUX A DEUX.

DEUXIÈME ÉDITION.

2 Volumes in-8°. — Prix : 15 francs.

LE CHATEAU DE SAINT-GERMAIN.

TROISIÈME ÉDITION. — 2 Vol. in-8°. — Prix : 15 fr.

PIERRE.

TROISIÈME ÉDITION. — 2 Volumes in-8°. — Prix : 15

LES AVENTURES D'UN RENÉGAT.

TROISIÈME ÉDITION. — 2 Volumes in-8°. — Prix : 15

Imprimerie d'Adolphe ÉVERAT et Comp., rue du Cadran, 16.